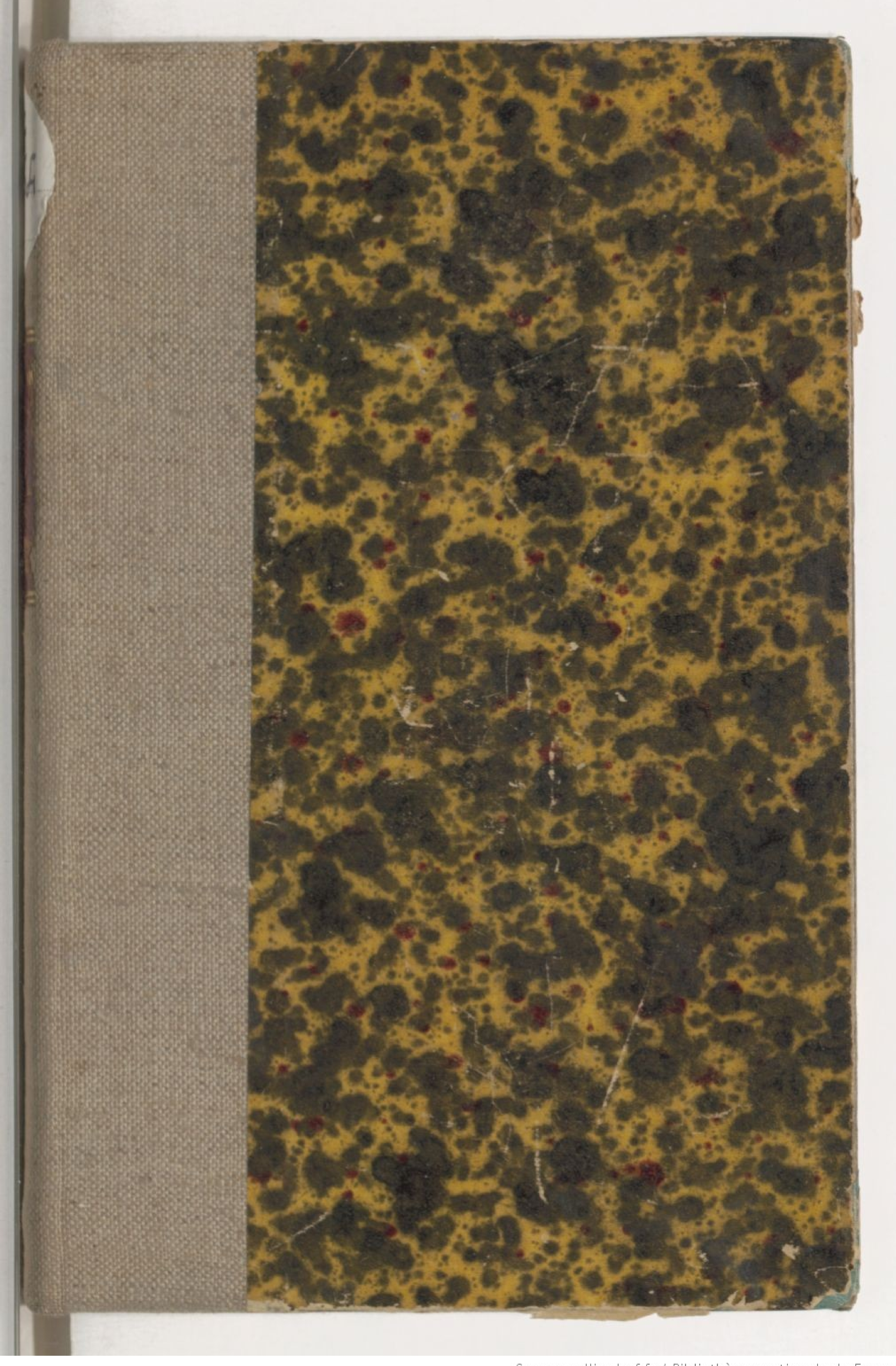
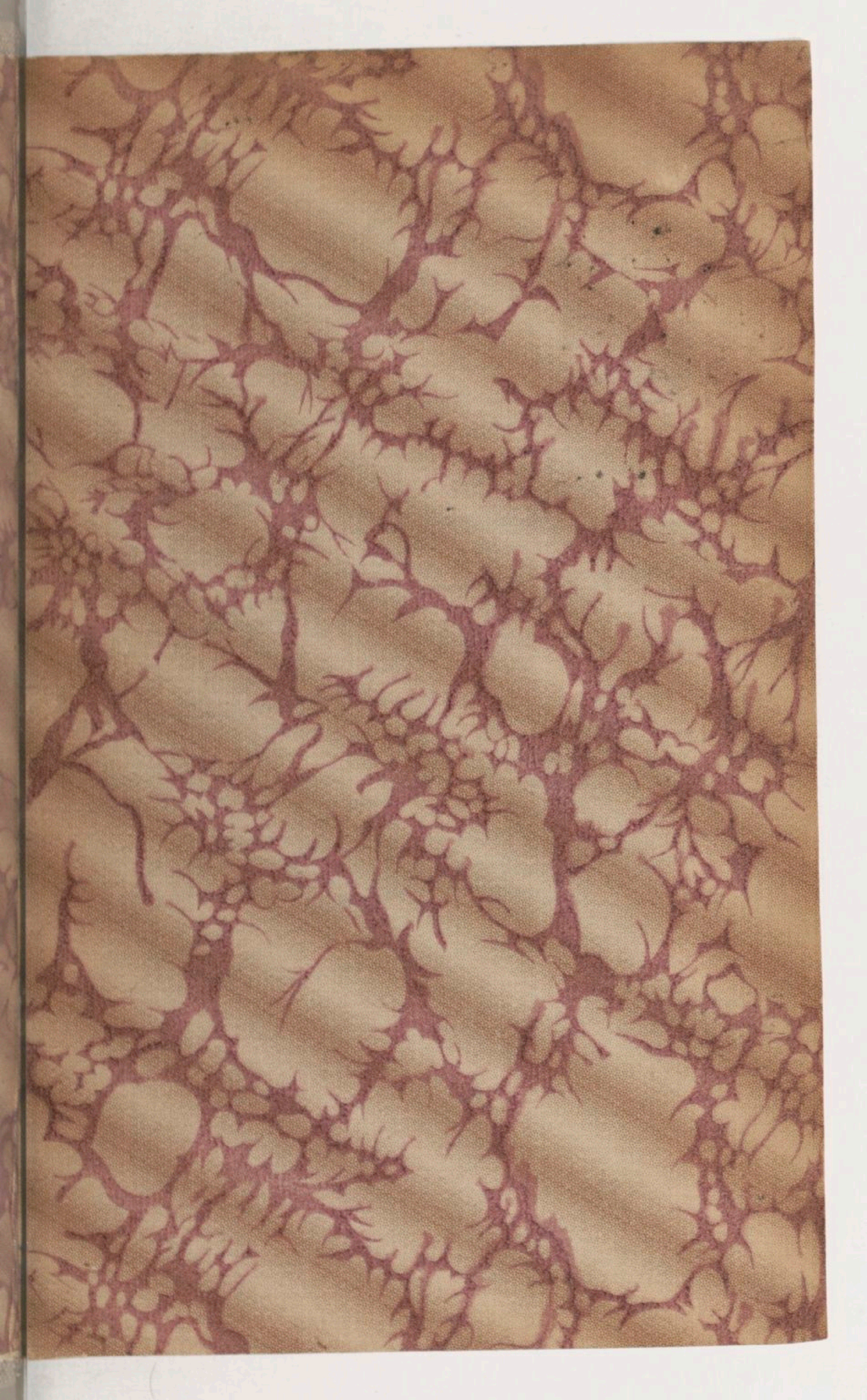


Ramona, la conquête américaine au Mexique, roman anglais







PRIX 1.25

159

HÉLÈNE JACKSON

RAMONA

LA CONQUÊTE AMÉRICAINE AU MEXIQUE

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

MADAME DE WITT

NÉE GUIZOT



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



RAMONA

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois.

HÉLÈNE JACKSON

RAMONA

LA CONQUÊTE AMÉRICAINE AU MEXIQUE

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR



PAR

MADAME DE WITT

NÉE GUIZOT

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

RAMONA

I

C'était le moment de la tonte des moutons, dans la Californie du Sud, mais le travail avait été retardé chez la senora Moreno. Le mauvais sort s'en était mêlé. Senor Felipe, le fils aîné et le chef de la maison depuis la mort de son père, avait été malade. La senora ne croyait pouvoir rien faire sur sa propriété, sur le *rancho*, comme on l'appelait, sans ce fils chéri. Il n'avait pas encore de barbe au menton qu'elle disait déjà : « Demandez à senor Felipe; senor Felipe verra à cela. »

Et cependant, par le fait, la senora décidait elle-même de toutes choses, depuis l'époque de la tonte des moutons jusqu'à la place du plant d'artichauts; mais personne ne s'en doutait dans la maison. C'était une personne très capable que la senora, et l'histoire de sa vie depuis soixante ans aurait fourni le roman le plus intéressant. Elle avait goûté des grandeurs de la vieille Espagne pour tomber ensuite dans les sauvages régions de l'Espagne nouvelle ; les vagues du golfe de Biscaye, du golfe du Mexique et de l'océan Pacifique

avaient tour à tour agité sa barque. Les bras de la sainte Église catholique ne l'avaient jamais laissé échapper, et c'était là ce qui l'avait sauvée, aurait-elle dit, si elle avait parlé d'elle-même : ce qu'elle ne faisait jamais. C'était l'un des traits distinctifs de cette nature si ardente et si passionnée, si impérieuse sous l'apparence d'une douceur et d'un calme imperturbables, que nul n'avait jamais lutté contre sa volonté sans le payer par la suite ; aussi était-elle alternativement adorée et haïe, toujours avec la même vivacité d'impressions. Elle glissait dans sa maison d'un pas silencieux, vêtue d'une simple robe noire, son rosaire à son côté, les yeux baissés, n'élevant jamais la voix, semblant même parfois hésiter, si bien que ceux qui ne la connaissaient pas pouvaient la croire indécise dans ses résolutions, tandis que sa volonté était si forte et si précise, qu'elle cherchait seulement l'expression la plus propre pour l'imposer aux autres.

La tonte des moutons avait précisément été l'occasion d'une discussion entre la senora et son berger en chef, Juan Canito, qui voulait faire commencer le travail en dépit de la maladie de senor Felipe. On se passerait bien de lui pour compter et emballer les toisons. N'avait-il pas fait la besogne, lui, Juan, quand senor Felipe n'était qu'un enfant ? Ne pourrait-il pas s'en charger de nouveau ? La senora ne se rendait pas compte que le temps passait. On ne trouverait plus de tondeurs, puisqu'elle voulait employer des Indiens, au lieu de prendre des Mexicains, comme tous les autres *ranchos* de la vallée. Des Indiens, pourquoi faire ? bon Dieu !

« Répétez-moi cela, Juan, dit la senora de sa voix douce ; j'ai peur de devenir sourde dans ma vieillesse. Je ne comprends pas bien ce que vous dites.... ! »

Mais Juan ne se souciait pas de répéter ses paroles, et il se borna à murmurer :

« Pardon, senora !

— Oh! il n'y a pas de quoi, Juan, reprit-elle avec le même calme ; je deviens vieille, voilà tout ; ce n'est pas votre faute ; mais, pour en revenir à nos moutons, ne savez-vous que senor Felipe a retenu la même troupe de tondeurs que nous avons eue l'automne dernier, Alessandro, de Temecula? Ils attendent nos ordres pour venir ici. Senor Felipe dit que ce sont les meilleurs tondeurs du pays. Et qu'est-ce que vous dites de l'état du troupeau, Juan? La tonte sera-t-elle bonne ? Personne ne s'en rend si bien compte que vous. Le général Moreno disait que vous saviez apprécier la laine sur le dos d'un mouton à une livre près.

— Eh bien, senora, repartit Juan, fort adouci, les pauvres bêtes ne sont pas mal, eu égard à la mauvaise nourriture qu'elles ont eue tout l'hiver. Nous ne serons pas loin du rendement de l'année dernière ; seulement on ne peut pas savoir dans quel état Luigo ramènera le troupeau qu'il a emmené au bord de la mer. »

La senora souriait ; elle savait bien que Juan n'aimait pas Luigo ; mais le vieux serviteur continua sans faire attention à la sévérité qui commençait à se peindre sur son visage :

« Senor Felipe croit tout le bien possible de Luigo, parce qu'il est de son âge ; mais il regrettera sa confiance le jour où il se trouvera en face d'un troupeau à demi mort, et cela grâce à Luigo. Tant que je l'ai sous la main, ici dans la vallée, cela va bien ; mais il n'est pas plus en état de diriger un troupeau que les agneaux eux-mêmes. Il les pousse un jour à la marche, le lendemain il les laisse mourir de faim, et je l'ai vu oublier

de les mener à l'abreuvoir. Quand il est dans ses rêveries, Notre-Dame seule sait à quoi il pense! »

La senora ne répondait pas. Juan repoussa le chien qui jouait à ses pieds en aboyant joyeusement.

« A bas, Capitan, à bas! Tu fais tant de bruit que la senora n'entend que toi.

— Je n'ai que trop bien entendu, Juan Canito, reprit la senora d'un ton glacial. Il n'est pas bon pour un serviteur de médire d'un autre. Je suis fâchée de ce que vous avez dit, et j'espère que vous confesserez ce péché au père Salviederra quand il viendra le mois prochain. Si senor Felipe vous écoutait, ce pauvre Luigo se trouverait sans pain et sans asile, et je vous demande, Juan, si ce serait là une conduite digne de chrétiens! J'ai bien peur que le Père ne vous fasse faire pénitence de vos paroles d'aujourd'hui.

— Senora, je ne voulais pas faire de tort à Luigo », commença Juan, qui ressentait profondément l'injustice du reproche.

La senora ne l'écoutait plus : elle se retirait lentement, égrenant son rosaire entre ses doigts et murmurant ses prières.

« Des prières! toujours des prières! pensait Juan en la suivant des yeux; la senora est bien sûre d'aller tout droit au paradis, si c'est là le chemin; mais qu'est-ce que je peux faire, moi, qui ai à cœur les intérêts de mes maîtres, quand je vois des imbéciles qui gâchent tout? Ah! c'est un grand malheur pour la propriété que le général soit mort quand le senor Felipe n'était encore qu'un enfant! On peut me gronder tant qu'on voudra, et m'envoyer à confesse; mais c'est heureux que je sois là pour voir à leurs affaires! » et le vieillard frappait du pied dans son irritation, quand une pensée traversa

tout à coup son esprit. « Voyons, dit-il à demi-voix : le père Salviederra vient le mois prochain; nous sommes au 25; la tonte ne commencera pas avant que le père soit arrivé. Il y aura la messe tous les matins dans la chapelle, et les vêpres le soir ; avec le temps des confessions, cela fera bien deux jours de plus à nourrir toute cette bande. Mais la senora aime à voir les Indiens prosternés dans la chapelle : il lui semble qu'ils sont encore tous à la maison comme autrefois; d'ailleurs cela fait du bien à ces pauvres gens d'entendre un petit mot de religion quand cela se trouve; c'est bien à quoi pense senor Felipe : il est pieux comme sa mère; tout cela ne sera pas avant dix ou quinze jours, je vois! je vois! Je commencerai demain à m'occuper des huttes ; si ce malheureux Luigo était au moins revenu! Il s'entend mieux que personne à choisir les branches pour les baraques ! »

Juan était si content d'être arrivé à une certitude quelconque sur le moment de la tonte et il était de si bonne humeur, que toutes les servantes de la maison se réunirent autour de lui, plaisantant et riant comme elles n'osaient jamais le faire lorsque le vieux berger était plongé dans ses idées moroses : Marda, la cuisinière, et sa fille Margherita, les deux sœurs Anita et Maria, qui étaient dans la maison depuis leur naissance, avec leurs deux filles, Rosa et la *petite* Anita, plus grande et plus grosse que sa mère; enfin la vieille Juanita, en enfance depuis dix ans, mais qui écossait encore les haricots plus vite et mieux que toutes les autres femmes de la maison. Heureusement pour elle, une propriété au Mexique ne manque jamais d'un grand champ de haricots, et il y avait toujours dans la maison des Moreno assez de sacs de gousses

pour nourrir une petite armée; c'était en effet une petite armée que les gens employés au service de la senora; personne ne savait exactement combien il y avait de femmes dans la cuisine et combien d'hommes dans les champs; il se trouvait toujours des cousines ou des belles-sœurs qui venaient en visite pour voir les domestiques, puis des cousins, des beaux-frères ou des neveux qui s'arrêtaient en traversant la vallée; quand on en venait au jour de paye, senor Felipe savait combien il avait de serviteurs, mais on ne comptait pas les gens qui étaient logés ou nourris sous son toit; de pareils soins étaient au-dessous d'un gentilhomme mexicain.

La senora pensait souvent qu'il n'y avait plus personne dans la maison; une poignée de gens qui suffisaient à peine à l'ouvrage, toute diminuée que fût la propriété. Du temps du général, il n'y avait jamais moins de cinquante personnes occupées sur la terre et nourries à sa table. Il ne s'inquiétait pas de savoir ce qu'il pouvait y avoir de plus. Maintenant, en traversant la galerie, la senora se disait : « Je suis sûre que cette pauvre Marda se tue d'ouvrage; il faut que Margherita lui vienne en aide », et elle soupirait en serrant son rosaire de plus près contre son cœur. Lorsqu'elle entra dans la chambre de son fils, en s'arrêtant une seconde sur le seuil, Felipe Moreno eût été bien étonné s'il avait pu lire dans la pensée de sa mère. Au moment où elle disait d'une voix calme : « Bonjour, mon fils, j'espère que vous avez bien dormi », une voix s'élevait de son âme avec une ardeur passionnée : « O mon fils! mon cher fils! Dieu m'a rendu en lui le visage de son père! Il est digne d'un royaume! »

C'était justement ce dont Felipe n'était pas digne;

s'il eût eu l'instinct du gouvernement, il ne se serait pas laissé diriger par sa mère, comme il faisait sans s'en apercevoir; mais sa beauté physique égalait ou surpassait celle de tous les héritiers du trône et rappelait en effet d'une manière frappante celle de son père. Un jour, dans une grande procession, Felipe s'était paré du manteau brodé d'or, des culottes courtes à nœuds rouges et du sombrero garni d'argent que son père portait vingt-cinq ans auparavant : en le voyant, sa mère s'était trouvée mal deux fois de suite, et Felipe, effrayé, voulut changer de vêtements; mais la senora s'y était opposée. « Non, non, Felipe, avait-elle dit d'une voix faible, je veux que vous les portiez » ; et elle baisait la boucle du ceinturon qu'elle avait tant de fois attaché autour de la taille de son mari quand il la quittait pour courir la fortune incertaine de la guerre. « Je veux que vous les portiez, continua-t-elle en se relevant, pendant que ses yeux reprenaient leur éclat. Vous montrerez à ces Américains ce qu'était un gentilhomme mexicain avant qu'ils fussent venus nous fouler sous leurs pieds! » et elle l'accompagna jusqu'à la grille, ferme et fière, agitant son mouchoir tant que le jeune homme fut en vue. Lorsqu'il eut disparu, elle se traîna lentement jusqu'à sa chambre, la tête baissée, et se laissa tomber aux pieds de la madone pour passer en prières le reste du jour, en demandant à Dieu de lui pardonner ses péchés et de détruire tous les hérétiques. Il n'est pas difficile de deviner sur quelle partie de sa prière se portait le plus sa ferveur.

Juan Canito ne s'était pas trompé en pensant que la tonte des moutons était subordonnée à l'arrivée du père Salviederra, et il eût été plus fier que jamais de sa perspicacité s'il avait pu entendre la conversation de

la senora avec son fils, qui souriait tendrement en l'écoutant. « Vous êtes toujours décidé à attendre le Père? disait-elle doucement. Juan commence à s'impatienter ; il ne peut pas oublier qu'il vous a tenu tout petit sur ses genoux, tandis que moi, au contraire, j'oublierais facilement que vous n'avez pas toujours été l'homme sur lequel je m'appuie. »

Felipe avait pris entre ses deux mains robustes les doigts amaigris de sa mère, les portant à ses lèvres comme un amoureux.

« Vous me gâtez, ma mère ; vous me rendez trop fier.

— Non, Felipe, reprit la senora ; c'est moi qui suis fière ou plutôt reconnaissante d'avoir un fils sur lequel je puis compter pour me guider et me protéger pendant les années qui me restent encore à vivre ; je mourrai en paix, sachant que vous vivrez comme doit le faire un vrai gentilhomme mexicain dans ses terres, autant que cela se peut encore dans ce malheureux pays. Mais pour en revenir à la tonte des moutons, Felipe, est-ce que vous voudriez commencer avant que le père Salviederra fût arrivé ? Il est vieux et faible ; il viendra à pied comme de coutume, et il lui faut maintenant six grandes journées ; il part de Santa-Barbara le samedi ; il s'arrêtera le dimanche à Ventura et un jour chez les Ortega, autant chez les Lopez : il y a un baptême ; il ne peut pas être ici avant le 10, au plus tôt dans quinze jours ; vous serez remis avant cette époque.

— J'y compte bien, dit Felipe en riant et en repoussant ses couvertures d'un tel élan que les colonnes et le dais à franges du lit grincèrent bruyamment ; je serais bien dès aujourd'hui sans cette odieuse faiblesse qui ne me permet pas de me tenir debout ; je suis sûr que cela me ferait du bien de sortir. »

Par le fait, Felipe était pressé de voir arriver le moment de la tonte, qui l'amusait toujours beaucoup. Mais il fut irrité et offensé en entendant dire à sa mère : « C'est la faiblesse qui reste toujours après la fièvre, cela dure souvent bien des semaines ; je ne sais si vous serez de force à vous charger de tout l'emballage ; mais, comme le disait ce matin Juan Canito, il a été habitué à ce soin quand nous n'étiez encore qu'un enfant, et il peut bien le reprendre cette année.

— Il a dit cela, le vieil insolent ! s'écria Felipe ; je lui dis que personne n'emballera si ce n'est moi, et que la tonte viendra quand il me conviendra et pas un jour avant !

— Je suppose qu'il ne serait pas bon de dire que nous voulons attendre le Père, reprit la senora d'un ton d'hésitation ; il n'a pas sur l'esprit des hommes jeunes l'influence qu'il avait autrefois, et il me semble même que Juan tombe un peu dans la tiédeur ; l'incrédulité se répand dans le pays depuis que les Américains le parcourent en tous sens à la recherche de l'argent comme un chien en quête ! Juan serait peut-être fâché de penser que nous attendons le Père, qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il n'a pas besoin d'en savoir si long, repartit Felipe, encore fâché ; la tonte attend mon bon plaisir, et voilà tout. »

Les choses furent donc ainsi réglées, exactement comme la senora l'avait arrêté dans son esprit, et sans que Felipe ou Juan Canito lui-même pussent se douter qu'elle seule avait décidé la question. C'est le comble de l'art politique de gouverner sans paraître y toucher, et ce talent appartenait par excellence à la senora Moreno.

II

La maison de la senora présentait le type le plus parfait de la vie à demi élégante, à demi barbare, généreuse et libérale, que menaient dans leurs terres les gentilshommes mexicains sous le gouvernement des vice-rois espagnols et mexicains, lorsque les lois des Indes régissaient encore le pays et que son nom de Nouvelle-Espagne le rattachait tendrement à la vieille patrie par les liens d'un patriotisme ardent; le souvenir du temps passé subsiste encore dans la basse Californie et ne périra jamais complètement tant que subsistera une seule maison ressemblant à celle de la senora Moreno.

Quand le général avait bâti sa demeure, il était possesseur de toute la terre à quarante milles à la ronde. Il n'eût peut-être pas été facile de déterminer d'où lui était venue cette immense propriété, concédée en grande partie par son ami le gouverneur Pico Pio. Aussi les commissaires des États-Unis ne se montrèrent-ils pas satisfaits de la validité des titres lorsqu'ils en vinrent à vérifier les droits de propriété après la cession de la Californie, si bien que, l'une après l'autre, la plus grande partie des

terres de la senora Moreno lui furent enlevées, en sorte qu'elle se tenait pour une personne ruinée; en particulier, presque tous ses pâturages lui furent repris. Ces terres avaient appartenu jadis à la mission de Bonaventura, et la senora les avait souvent traversées à cheval avec son mari, suivant pendant quarante milles les routes qui sillonnaient leurs propriétés jusqu'aux rives de la mer qui leur appartenaient également; maintenant qu'elle ne pouvait plus s'enorgueillir de ce grand pouvoir, elle regardait naturellement les Américains comme de misérables voleurs. Le Mexique avait sauvé son existence par le traité qui terminait la guerre; mais la Californie avait tout perdu, car le triomphe des États-Unis la séparait du Mexique.

Par bonheur pour la senora Moreno, ses titres aux propriétés de la vallée étaient mieux établis que ses droits sur les terres de l'orient et de l'occident, et, lorsque toutes les réclamations et toutes les prétentions furent enfin réglées, elle resta en possession indisputable d'une belle terre qui lui paraissait un misérable lambeau de sa fortune passée; encore ne voulait-elle pas admettre qu'elle possédât un pouce de terrain en sécurité; ceux qui l'avaient dépouillée pouvaient revenir à la charge, pensait-elle, et chaque jour les rides creusées par l'inquiétude et le mécontentement allaient s'accentuant sur le visage vieilli de la senora.

Ce fut cependant pour elle une source de grande satisfaction lorsque la nouvelle route décidée par les commissaires des États-Unis vint à passer derrière la maison d'habitation au lieu de s'étaler par devant. « C'est leur place, disait-elle avec mépris, d'arriver par les cuisines, tandis que nos amis, ceux qui viennent nous voir, suivent la vieille route et arrivent devant la mai-

son, qui tourne le dos à ses ennemis. » La senora aurait bien voulu pouvoir en faire autant.

Elle s'était donné un autre plaisir, et le plus subtil des directeurs aurait eu de la peine à deviner si elle avait été animée par un sentiment de piété ou par cet antagonisme de race si puissant dans son cœur. Dès que la nouvelle route avait été ouverte, elle avait fait placer sur chacune des collines qui s'élevaient au flanc de la vallée une grande croix de bois, emblème sacré de sa foi religieuse. « Les hérétiques qui passeront par là sauront du moins qu'ils sont sur les terres d'une bonne catholique, disait-elle, et peut-être quelque conversion sera-t-elle amenée par la vue de la bienheureuse croix ; on a vu plus d'un miracle de ce genre. »

Elles étaient là, ces grandes croix, en hiver et en été, sous le soleil et sous la pluie, étendant leurs longs bras noirâtres et servant de guide à plus d'un voyaheur qui se dirigeait d'après les croix de la senora Moreno ; et qui sait en effet à combien de cœurs tristes ou égarés le message de miséricorde n'arriva peut-être pas à la vue de ces témoins silencieux de l'amour de Dieu ! Toujours est-il que tout bon catholique s'arrêtait pour se signer lorsqu'il apercevait la première des croix se détachant sur le ciel bleu, et murmurait tous bas une courte prière pour le bien de son âme.

La maison était construite en bois ; elle était basse et entourée sur les deux faces de la cour intérieure et de la façade par une large véranda : c'était là que se concentrait la véritable vie de la famille ; personne ne restait à l'intérieur de la maison, sauf en cas de nécessité absolue : l'ouvrage de la cuisine se faisait dans la véranda, en face des fenêtres ; les enfants y dormaient, ils y jouaient, on les lavait dans la véranda ; les femmes

y faisaient leurs prières ou leur sieste, et elles y fabriquaient leur dentelle; la vieille Juanita écossait des haricots et jetait ses gousses par terre jusqu'à ce qu'elle fût à demi ensevelie sous les débris; les bergers et les gardiens de troupeaux dormaient, fumaient, ou exerçaient leurs chiens sous la véranda, tandis que les jeunes gens y faisaient l'amour et que les vieux sommeillaient; les chats, les chiens et les poulets circulaient de banc en banc, s'arrêtant devant les petites flaques d'eau qui se remplissaient les jours de pluie et qui fournissaient aux enfants une source inépuisable d'amusements.

La longue véranda arrondie sur la façade de la maison était réservée à la Senora et à sa famille : c'était là qu'elle cultivait ses fleurs, des touffes d'œillets rouges et des plants de musc à fleurs jaunes, à côté des grandes jarres rouges remplies d'eau qui bordaient la terrasse. La senora avait hérité de la passion de sa mère pour l'odeur du musc, si bien qu'elle disait un jour au père Salviederra, en lui donnant un bouquet de ces petites fleurs :

« Je ne sais pas, mais il me semble que, si j'étais morte, on me ferait revenir à la vie avec une touffe de musc.

— C'est dans le sang, senora, repartit le vieux moine; la dernière fois que j'ai été dans la maison de votre père à Séville, votre mère était dans sa chambre à côté d'un balcon couvert de plantes de musc, et elle disait que cette odeur était nécessaire à sa santé, tandis que pour mon compte j'étais sur le point de me trouver mal, par la force du parfum; vous étiez bien petite alors.

— Oui, oui, s'écria la senora; je me souviens de ces fleurs jaunes, mais je ne savais pas ce que c'était; j'ai

sucé avec le lait de ma mère le goût des fleurs de musc. et je ne le savais même pas! C'est une chose étrange!

— Pas si étrange, murmurait le vieux moine; mais c'est la preuve de l'influence des mères sur leurs enfants; elles ne devraient jamais l'oublier! »

Au milieu des fleurs étaient suspendues les cages des canaris et des chardonnerets, qui chantaient du matin au soir; la senora élevait couvée après couvée de ces jolis oiseaux, et sur la route de Bonaventura à Monterey on regardait comme une bonne fortune de posséder un canari ou un chardonneret venant de la senora Moreno.

Le jardin s'étendait au-dessous de la véranda jusqu'aux prairies baignantes, parsemé d'orangers et d'amandiers, au milieu desquels croissaient d'autres arbres fruitiers, en sorte que les fleurs et les fruits embaumaient en toute saison la galerie de la senora; dans un ruisseau qui coulait au bas du verger, les servantes de la maison lavaient le linge sous les yeux de la maîtresse, que le froid de l'hiver ou la chaleur excessive de l'été confinaient rarement entre les murailles. A côté de son fauteuil de paille se trouvaient trois chaises de bois et un banc sculpté, que le vieux sacristain de San-Luis-Rey avait mis en sûreté chez elle au moment où les troupes des États-Unis avaient pris possession de la Californie. Par crainte du sacrilège, il avait aussi peu à peu enlevé de l'église les statues des saints, sur lesquelles les soldats s'amusaient à tirer, et il les avait apportées successivement pendant la nuit chez la senora, en sorte que toutes les chambres de la maison comme la petite chapelle du jardin en étaient précieusement décorées. La senora entretenait avec soin les couronnes de fleurs qui entouraient la tête des

saints, et elle était déjà occupée à parer le sanctuaire qui lui était si cher pour l'arrivée du père Salviederra, l'un des rares moines franciscains restant encore dans le pays, et si tendrement aimé de tous ceux qui l'approchaient, que bien des Indiens ou des membres des anciennes familles mexicaines aimaient mieux se priver des secours de l'Église que de les chercher auprès des prêtres séculiers nouvellement venus dans la contrée et naturellement assez jaloux de cette influence des moines. On racontait même que les Franciscains recevraient l'ordre de rester renfermés dans leurs collèges de Santa-Barbara et de Santa-Inez au lieu d'exercer leur ministère à distance. La senora s'était écriée lorsque le bruit était arrivé jusqu'à elle : « S'il en est ainsi, je brûlerai ma chapelle. »

L'attachement de la senora pour les Franciscains était naturel et traditionnel. La robe et le capuchon gris se trouvaient mêlés à ses plus anciens et ses plus chers souvenirs. Le père Salviederra était venu de Mexico à Monterey sur le navire qui amenait son père comme commandant de la province de Santa-Barbara, et son oncle était supérieur du collège. Sa jeunesse s'était partagée entre les amusements mondains de la région où elle tenait le sceptre de la beauté, et les cérémonies religieuses de la mission. Elle avait été mariée dans l'église nouvellement réparée, et tous les néophytes des missions lointaines s'étaient joints à ceux de Santa-Barbara pour la combler de présents et pour semer sous ses pas des semences et des fleurs. Pendant le voyage de noce, le général Moreno et sa jeune épouse s'étaient arrêtés de station en station, partout cordialement accueillis; le général avait rendu de grands services à l'Église comme à l'armée, et son ma-

riage resserrait encore les liens qui l'unissaient à ces deux influences dominantes du pays.

En arrivant à San-Luis-Obespo, toute la population indienne était venue à leur rencontre, le Père en tête. Comme ils approchaient de la mission, les Indiens, entourant le général, l'avaient saisi presque de force, l'obligeant à se laisser placer dans une couverture portée par une vingtaine d'hommes robustes qui lui firent monter ainsi les degrés et l'amenèrent dans la chambre du Père. Le général riait en se soumettant de bonne grâce à cette tyrannie amicale.

« Laissez-les faire, si cela les amuse ! » disait-il au père Martinez qui cherchait à modérer l'enthousiasme des Indiens. Toutes les richesses des basses-cours de la mission avaient été rassemblées pour défiler solennellement devant la senora Moreno, qui avait bien de la peine à réprimer la gaieté de ses vingt ans à la vue des coqs et des poules, des canards et des oies que les Indiens avaient réunis à grand'peine pour leur grande exposition. Ainsi fêtée de station en station, la jeune femme commençait sa vie conjugale comme elle devait la continuer, à travers les guerres, les insurrections et les révolutions, passionnément Espagnole et catholique, et ardemment dévouée aux missionnaires franciscains.

Lorsque l'acte de sécularisation vint dépouiller les établissements de la mission, la senora Moreno parut quelque temps hors d'elle-même. Elle se rendit plusieurs fois à ses risques et périls jusqu'à Monterey, afin de pousser le chef de la mission à une résistance plus efficace, ou pour conjurer le gouvernement de protéger les biens de l'Église. Ce fut sur ses instances que le gouverneur Michel Toreno ordonna vainement de res-

tituer à l'Église tous les terrains appartenant aux missions au sud de San-Luis-Obespo. Cette ordonnance coûta le pouvoir à Michel Toreno; il souleva une insurrection dans laquelle le général Moreno fut grièvement blessé.

La senora était triste et humiliée à côté du lit de son mari malade, et elle se promettait bien de ne plus se mèler des affaires de son malheureux pays ni de l'Église, que Dieu voulait éprouver. Mais, lorsque la guerre éclata avec l'étranger, toute l'ardeur naturelle de la senora reparut violemment. D'un œil sec, elle arma son mari pour la défense de sa terre natale contre l'agression odieuse des hérétiques Américains. « Plût à Dieu que tu fusses d'âge à marcher avec ton père, Felipe! » disait-elle. Elle ne doutait pas un seul instant de la victoire des Mexicains.

« Comment, nous, qui avons arraché notre indépendance à l'Espagne, nous serions vaincus par ces marchands? » disait-elle.

Son mari lui fut rapporté; il avait été tué dans le dernier combat qui signala la résistance des Mexicains. « Il eût lui-même choisi de mourir plutôt que de voir son pays entre les mains de l'ennemi! » dit-elle froidement, et elle se demandait parfois si l'indignation ne le saisissait pas au sein du paradis à la vue de ce qui se passait dans la patrie pour laquelle il avait sacrifié sa vie.

C'était à ces amertumes comprimées que la senora Moreno avait dû la transformation qui avait fait d'une jeune fille gaie, aimée, sentimentale, dansant et riant tour à tour, la femme silencieuse, réservée, austère, implacable que connaissaient seuls les amis de son âge mûr. Elle restait dominante par nature, et, sans bruit,

elle manœuvrait sans relâche au service de l'Église catholique comme elle venait de le faire à l'occasion de la tonte de ses moutons pour amener une poignée d'Indiens à faire leurs dévotions sous la direction d'un moine franciscain dans la chapelle du jardin.

III

Juan Canito et le senor Felipe n'étaient pas seuls à soupirer après l'époque de la tonte. Ramona pensait comme eux, Ramona adorée par tous les habitants de la station, la senora Moreno exceptée. Elle avait promis de lui servir de mère, et elle tenait sa parole avec la fidélité inflexible de sa nature. Elle n'avait pas promis la tendresse, qu'elle ne pouvait pas donner.

Personne maintenant ne savait l'histoire de Ramona, la jeune fille moins que tout autre. Elle avait été élevée dans la maison de la senora en compagnie du fils unique du général Moreno, et cependant elle ne portait pas le nom du général; çà et là dans le pays quelques vieillards se rappelaient encore une tragédie dont le bruit avait couru de bouche en bouche dans le temps passé, mais on n'en parlait plus. Qu'importait l'histoire des générations antérieures à la jeunesse qui apprenait aujourd'hui à aimer?

La senora avait eu une sœur aînée beaucoup plus âgée qu'elle et qui était promise en mariage à un jeune négociant écossais passionnément épris d'elle. Il l'avait quittée pour un voyage de commerce qui devait être le

dernier; mais, à son retour, après huit mois d'absence, il avait appris que sa fiancée avait violé sa foi et venait d'épouser un officier de la présidence de Monterey.

Le garde du palais qui rencontra le premier le jeune Écossais après qu'on lui eut jeté cette nouvelle à la face comme il mettait le pied sur le quai à Santa-Barbara, ne put jamais oublier le terrible regard d'Angus; mais ce fut la dernière fois qu'on le vit en complète possession de son bon sens, et, à partir de ce jour, il établit sa résidence dans les plus misérables cabarets, ivre mort presque tous les soirs. Il vendit l'un après l'autre à vil prix tous ses navires de commerce, jusqu'à ce qu'il eût dissipé toute sa grande fortune, pour disparaître pendant plusieurs années sans avoir jamais revu l'infidèle, qui était retournée avec son mari à Monterey.

Il y avait vingt-cinq ans qu'elle était mariée, lorsque Ramona Gonzagua vit un jour apparaître devant elle Angus Pheil. Il portait dans ses bras une petite fille endormie, et le souvenir revint à la pensée de la senora Ortegua qu'elle avait entendu parler de son mariage avec une squaw indienne, mère de plusieurs enfants. L'Écossais avait redressé sa grande taille, et il dit abruptement : « Senora, vous m'avez fait beaucoup de mal, et Dieu vous a punie, en vous refusant des enfants. J'ai péché aussi et j'ai été puni. J'ai cependant une enfant, une seule. Puis-je vous demander une faveur? Voulez-vous élever ma fille comme votre enfant ou la mienne doit être élevée? »

Les larmes coulaient sur les joues de la senora Ortegua. Elle avait été punie de son infidélité à l'égard d'Angus bien plus sévèrement que ne savait celui-ci. Elle tendit les bras en silence, et il y plaça l'enfant endormie; mais elle murmurait :

« Je ne sais pas si je pourrai... Mon mari... »

— Le père Salviederra le commandera. Je l'ai vu », dit Angus.

Le visage de la senora s'éclaircit, mais tout à coup elle rougit : « Et la mère de l'enfant? » dit-elle.

Angus avait rougi aussi. « Elle a d'autres enfants, de son sang, dit-il brièvement. Celle-ci est à moi seul. Si vous ne la recevez pas, je la donnerai à l'Église. Elle s'appelle... je ne savais pas, quand je l'ai fait baptiser... Ne pouvez-vous pas deviner son nom, senora?

— Le mien? suggéra-t-elle.

— Le seul nom de femme que mes lèvres aient jamais prononcé avec tendresse », répliqua-t-il. Puis, étendant vers elle ses deux bras avec un geste de désespoir, il baisa l'une après l'autre les mains qui tenaient son enfant. « Elle dormira longtemps, murmura-t-il. Elle a pris une potion qui ne lui fera pas de mal... Vous ne me reverrez plus », et il sortit, incapable de supporter plus longtemps la présence de celle qu'il avait adorée. Elle ne l'avait jamais aimé, mais à cette heure le sentiment de l'amour qu'elle avait méprisé envahit son âme; sans le savoir, Angus Pheil était vengé.

Lorsque François Ortegua, à moitié ivre, entra le soir dans la chambre de sa femme, il la trouva agenouillée auprès du berceau où souriait une belle petite fille tout endormie.

« Le diable m'emporte, qu'est-ce que c'est que ça ? » cria-t-il, puis, un souvenir lui revenant à l'esprit : « Ah! le poupon de la squaw ! Je vous fais mon compliment de votre premier enfant, senora Ortegua ! » et il donna un coup de pied en passant au berceau. Son humeur et ses insultes ne blessaient plus sa femme, qui y était accoutumée; mais elle prit soin de dérober à sa vue la

petite Ramona, qui grandissait dans l'ombre des appartements intérieurs de la maison, pendant que la santé de sa mère adoptive allait chaque jour s'affaiblissant.

Ramona Ortegua n'avait jamais révélé à personne le secret de ses infortunes conjugales, mais elle se vit obligée de prendre sa sœur dans sa confidence lorsqu'elle sentit que sa vie ne pouvait plus se prolonger longtemps. L'enfant ne pouvait être abandonnée à la merci d'Ortegua; Angus Pheil était mort lorsque Ramona n'avait pas encore un an.

Il avait envoyé secrètement à la senora Ortegua les joyaux précieux qu'il avait jadis achetés pour elle. Dans le dernier degré de son abaissement, il avait toujours respecté ces pierreries comme un trésor sacré. Maintenant il écrivait : « Je vous remets tout ce que je puis laisser à ma fille. Je comptais vous apporter ces bijoux cette année, et baiser encore une fois vos mains, mais je me meurs. Adieu! »

La senora Ortegua n'eut pas de repos qu'elle n'eût attiré sa sœur à Monterey pour recevoir le précieux dépôt. Elle avait obtenu en même temps la promesse que la senora Moreno se chargerait de l'enfant à sa mort. Sans l'intervention du père Salviederra, la senora n'aurait jamais consenti. Elle n'avait pas de goût pour le mélange des races. « Si l'enfant était purement Indienne, cela vaudrait mieux, disait-elle. Dans ces croisements, ce qu'il y a de meilleur dans les deux natures disparaît, et ce sont les mauvais éléments qui subsistent.

Pendant quelques années encore, la petite Ramona fut la seule joie de sa mère adoptive. La conduite d'Ortegua était devenue si scandaleuse, que sa femme ne sortait plus de son appartement et ne lui adressait

plus la parole. Elle fit demander sa sœur lorsqu'elle se trouva sur son lit de mort, lui confiant les trésors précieux de sa garde-robe, qu'elle ne voulait pas abandonner à celles qui n'attendaient que son dernier souffle pour prendre sa place. Elle était à peine déposée dans son tombeau, que la senora Moreno, tenant par la main la petite Ramona, âgée alors de quatre ans, franchissait le seuil de la maison de son beau-frère pour n'y jamais rentrer.

Lorsque Ortegua découvrit que tous les joyaux et les riches parures de sa femme avaient complètement disparu, il tomba dans un accès de fureur et il écrivit à la senora Moreno pour réclamer qu'on les lui rendît. Il reçut en réponse, avec une copie des instructions de sa femme concernant Ramona, une lettre du père Salviederra qui le plongea pendant quelques jours dans un état d'accablement et de terreur d'où ses compagnons de débauche eurent quelque peine à le tirer pour l'entraîner de nouveau à leur suite. Lorsqu'il reprit sa marche vers l'abîme, le Père comprit qu'il pouvait l'effrayer, mais non le sauver.

Telle était la mystérieuse histoire de Ramona, et l'explication du peu de goût qu'elle avait inspiré à la senora. Personne ne savait ce que la petite Ramona avait pu deviner de cet héritage d'amertume et de honte. Le sang indien qui coulait dans ses veines était aussi pur que le sang des Gonzagua eux-mêmes.

Un jour, dans sa petite enfance, Ramona avait dit à la senora : « Pourquoi ma mère m'a-t-elle donnée à la senora Ortegua?

— Ce n'est pas votre mère, c'est votre père, » répondit précipitamment la senora, qui s'aperçut bientôt de sa faute quand l'enfant reprit : « Ma mère était donc morte?

— Je n'en sais rien, repartit la senora. Je n'ai jamais vu votre mère.

— Et la senora Ortegua, l'avait-elle vue? persista l'enfant.

— Non, jamais, » repartit la senora, dont toutes les blessures se rouvraient à ces innocentes questions.

Ramona se sentit glacée. « J'aurais voulu savoir si ma mère est morte! murmurait-elle.

— Et pourquoi?

— Parce que, si elle n'est pas morte, je lui demanderais pourquoi elle ne veut pas de moi. »

La douceur triste des paroles de l'enfant frappa la senora. « Qui t'a parlé de tes parents, Ramona? dit-elle.

— Juan Can.

— Et qu'a-t-il dit?

— Ce n'était pas à moi qu'il parlait... c'était à Luigo... » Et Ramona cherchait à rassembler ses souvenirs. « Il a dit que ma mère ne valait pas grand'chose..., ni mon père non plus... » Et les larmes coulaient le long des joues de l'enfant.

Chez la senora, la justice tenait quelquefois lieu de tendresse; elle attira l'enfant vers elle et dit : « Il ne faut pas que Ramona croie tout ce qu'elle entend dire. Juan Can a eu tort de parler comme il a fait. Il n'a connu ni le père ni la mère de Ramona. Votre père n'était pas méchant; il était notre ami, et il vous a donnée à la senora Ortegua parce qu'elle n'avait pas d'enfant.

— Ah! dit Ramona. Et le senor Ortegua avait envie d'avoir une petite fille?

— Oui, dit la senora, et je crois que votre mère avait beaucoup d'autres enfants.

— Et pourquoi mon père ne m'a-t-il pas amenée

d'abord chez vous? Est-ce que vous n'aviez pas envie d'avoir une petite fille, parce que vous aviez Felipe? Un garçon vaut mieux qu'une fille; je vois bien ça, mais on peut avoir les deux... »

La senora était embarrassée. « Votre père était lié avec la senora Ortegua plus qu'avec moi, dit-elle; je n'étais alors qu'une enfant. Je vous dirai plus tard tout ce que je sais de votre père et de votre mère. Ce n'est pas grand'chose; en attendant, n'en parlez à personne; le père Salviederra ne serait pas content. »

Ramona avait alors dix ans; elle en avait maintenant dix-neuf, et le moment n'était pas encore venu pour la senora de parler de ses parents à la jeune fille, qui n'avait jamais renouvelé les questions de son enfance, acceptant doucement et sans aigreur la conviction croissante qui lui avait autrefois inspiré sa demande : « Vous n'aviez pas envie d'avoir une petite fille? »

Personne n'eût pu soupçonner dans la conduite journalière de Ramona l'ombre d'un souci ou d'un regret; elle avait été élevée au couvent du Sacré-Cœur à los Angeles, et les sœurs l'appelaient encore l'enfant de bénédiction. Elles lui avaient enseigné tous leurs talents familiers et elle avait acquis une inépuisable passion pour la poésie romanesque, mais elle n'était pas instruite et n'en avait pas le goût. C'était une nature simple, joyeuse, dévouée, absolument opposée à celle de la senora, sous ses dehors sombres et ses mystérieuses profondeurs. L'antagonisme allait tous les jours s'accentuant, en dépit des efforts de Ramona pour satisfaire toujours et à tout prix les exigences de la senora.

Felipe, au contraire, ne laissait passer inaperçu ni un

sourire ni une action tendre de Ramona. Il ne pouvait pas se faire illusion sur l'absence de tendresse de sa mère à l'égard de la jeune fille. Personne ne savait mieux ce qu'était l'affection de la senora Moreno, mais il avait appris dès longtemps le danger de paraître remarquer la différence qui existait entre sa petite compagne et lui, et, tout en s'étonnant chaque jour davantage, il avait pris l'habitude de garder pour lui ses pensées au sujet de Ramona, pratique qui menaçait certainement le repos des dernières années de la senora.

IV

Le père Salviederra tarda plus longtemps sur la route que la senora elle-même n'avait prévu. Il était vieux, il était triste ; les espérances qu'il avait conservées, les visions qu'il avait eues d'un retour définitif de prospérité pour les missions de son ordre en Californie s'évanouissaient de plus en plus à ses yeux ; les Indiens convertis retournaient à leur sauvagerie primitive ; les bâtiments des stations s'écroulaient ; les terrains cultivés sous la direction des Pères franciscains avaient été vendus et morcelés par d'avides spéculateurs ; toutes les traces de la grande œuvre du passé allaient bientôt disparaître, et le vieux père Salviederra voyait également avec douleur se modifier journellement, au sein même de l'ordre, la tradition de saint François sur laquelle il s'était formé. Il avait non seulement survécu à son temps, mais à l'idéal de son temps, et il ressentait profondément toutes les amertumes de cet exil moral.

Moins cependant chez la senora Moreno que partout ailleurs, car elle avait conservé un attachement passionné pour toutes les traditions de sa jeunesse qui

avaient présidé à la maturité du vieux Franciscain. C'était ce qu'il pensait en s'approchant de sa demeure par une de ces journées d'été que la Californie méridionale possède si souvent au printemps. Aux premières fleurs des arbres fruitiers succédait déjà une verdure légère comme un nuage flottant, tandis que le sol était couvert de plantes fleuries, entrelacées les unes dans les autres comme les plumes changeantes d'un oiseau des tropiques.

Le père Salviederra s'arrêtait souvent pour contempler ce charmant spectacle, mais il reprenait sa marche avec un soupir. Plus le pays qu'il traversait était beau, plus il était douloureux de le voir tombé entre les mains profanes de ces Américains, qu'il voyait partout empressés à s'emparer de leurs nouvelles possessions. Il quitta la grande route pour s'engager dans un chemin de traverse envahi par la moutarde sauvage, semblable à celle de l'Évangile, car les oiseaux du ciel faisaient leurs nids dans ses branches.

« Personne n'a passé par là cette année-ci », pensa le Père en se voyant emprisonné de toutes parts au milieu d'une forêt de tiges élevées, rattachées les unes aux autres par des rameaux plus légers encore, parsemés d'une pluie de fleurs dorées qui ravissent les yeux du voyageur si elles attristent le cultivateur, auquel elles promettent, pour l'année suivante, une recrudescence terrible de ses ennuis.

En avant du vieux Franciscain cependant on entendait craquer les tiges des plantes de moutarde, comme si quelqu'un cherchait à s'ouvrir un passage. Bientôt une voix douce et pure fit retentir une strophe du beau cantique de saint François sur le soleil :

« Gloire soit à toi, Seigneur, pour toutes tes créations,

et surtout pour notre frère le soleil, qui illumine le jour et qui, par son éclat et sa beauté, nous révèle ta splendeur! »

« Ramona! » s'écria le Père, en rougissant de plaisir. Comme il parlait, le visage d'un olive clair de la jeune fille, encadré dans les cheveux épais et noirs de sa mère Indienne, éclairé par les yeux bleus de son père, apparut au milieu des tiges et des branches de moutarde qu'elle rompait de ses mains délicates. Elle avait également aperçu le vieillard et bondissait joyeusement comme un jeune faon. Elle s'écria : « Ah! mon Père, je savais bien que vous viendriez enfin; quelque chose m'avertissait de votre présence »; puis elle s'agenouilla devant lui pour recevoir sa bénédiction, que le Père lui donna en silence. Il semblait en ce moment au vieux moine que l'enfant qu'il avait portée dans ses bras était tout à coup devenue un de ces anges glorieux qui apparaissaient aux fidèles dans une auréole de fleurs d'or.

« Nous vous attendons depuis si longtemps, mon Père! dit-elle. Nous commencions à craindre que vous ne fussiez malade. Les tondeurs arrivent ce soir; aussi j'étais bien sûre que la sainte Vierge vous amènerait à temps pour le premier matin! »

Le moine sourit tristement : « Plût au ciel que votre foi fût moins rare! dit-il. Tour le monde va bien?

— Oui, mon Père. Felipe a été malade, mais il se lève maintenant, et il vous attend impatiemment depuis dix jours. »

Elle allait dire qu'il était impatient de commencer la tonte, mais elle se reprit à temps.

« Et la senora? demanda le Père.

— Elle est bien, dit Ramona, dont la voix changeait

toujours légèrement en parlant de la senora Moreno. Et vous, comment êtes-vous, mon Père? demanda-t-elle affectueusement, frappée par la faiblesse de la démarche du vieillard et par le gros bâton qu'il portait pour la première fois à la main. Vous êtes fatigué de ce long voyage à pied.

— Oui, Ramona, je suis fatigué, dit-il; la vieillesse me gagne. Je ne reviendrai pas bien des fois ici.

— Oh! ne dites pas cela, s'écria Ramona; vous viendrez à cheval quand vous ne pourrez plus marcher; nous avons des centaines de chevaux! Vous ne pourrez pas refuser cela à la senora.

— Non, dit-il en hochant la tête; mais c'est la règle de notre ordre de voyager à pied. Quand le père Junipero, notre maître à tous dans ce pays-ci, avait quatre-vingts ans, il est venu de San-Diego à Monterey avec un ulcère à la jambe qui aurait retenu dans leur lit la plupart des hommes. C'est une mauvaise habitude à prendre pour les moines que de faire l'œuvre de Dieu à leur aise. Si je marche lentement, je dois marcher d'autant plus résolument. »

Tout en parlant, ils avançaient tous deux à travers les branches des moutardiers, que Ramona entr'ouvrait devant le vieux moine. Elle aperçut bientôt Felipe à l'ombre des saules. « Ah! voilà Felipe, s'écria-t-elle. Je lui ai bien dit que j'allais au-devant de vous, mais il s'est moqué de moi! »

Felipe avait fléchi le genou devant le père Salvierderra comme avait fait Ramona, et, en se relevant de son humble posture, il rencontra les yeux de la jeune fille attachés sur les siens. Elle se disait : « Comme Felipe est beau! comme sa physionomie est séduisante! j'aime bien mieux les yeux bruns que les yeux bleus!

Il n'y a personne comme lui. » Depuis deux ans les regards pénétrants de Ramona empêchaient le jeune homme de répéter à la jeune fille les déclarations de tendresse qu'il avait prodiguées à l'enfant. Il ne comprenait pas bien qu'elle ne l'eût pas ainsi contemplé si elle avait eu du goût pour lui, mais il en devinait assez pour garder le silence par un grand effort.

En se rapprochant de la maison, Ramona aperçut Margherita qui pleurait amèrement, un linge blanc à la main. A la vue de sa jeune maîtresse, Margherita fit des signes de détresse, et Ramona courut vers elle. Margherita était de son âge et avait été élevée avec elle dans la maison.

« Pardon, mon Père, dit-elle au vieux moine, je vous rejoins dans un moment ; mais je vois que Margherita a du chagrin. » Celle-ci s'était maintenant affaissée par terre, le visage cachée dans ses mains.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Margherita mia? » demanda Ramona d'une voix caressante ; et, comme la jeune fille lui indiquait du geste l'amas de linge froissé et sali à ses pieds, Ramona en ramassa un coin avec un cri de surprise.

« Oui, senorita, il est perdu, abîmé, détruit ; il n'y a pas moyen de le raccommoder, et il le faut pour la messe demain! Quand je vous ai vue revenir avec le Père, j'ai prié la sainte Vierge de me laisser mourir! La senora ne me pardonnera jamais! »

Le spectacle était en effet lamentable. La belle nappe d'autel en dentelle mexicaine qu'avait faite la senora Moreno dans la plus tendre enfance et jeune fille, était déchirée et salie comme si on l'avait traînée à travers des épines chargées de boue.

« Comment cela est-il arrivé? demanda Ramona.

— Oh ! je lui ai désobéi », et les larmes de Margherita redoublaient. « Elle m'avait défendu de jamais mettre le linge à sécher dans le carré d'artichauts, et Capitan, le vieux chien, a dû traîner la broderie à travers les plantes desséchées de l'an passé !

— Le carré d'artichauts ? répéta Ramona.

— Oui, la senorita sait comme le soleil est fort à cet endroit, et j'étais en retard ; je n'avais pas lavé la nappe d'autel, comme elle m'avait dit : alors j'ai étendu un linge sur la haie, je pensais qu'il n'arriverait pas de mal, et maintenant... maintenant, le Père dira la messe demain dans la chapelle, et la Senora ne me pardonnera jamais. Il n'y a pas le temps de rien faire ! Adèle et Rose sont malades dans leur lit, et Maria a un congé de huit jours ! »

Ramona examinait soigneusement la nappe d'autel. « Le mal paraît plus grand qu'il n'est, dit-elle, et je crois que je peux la raccommoder. Mettez les fers au feu pour repasser le linge tout mouillé. Je crois que les jours durent assez longtemps pour en venir à bout ! »

Margherita releva la tête pour la première fois. « Ah ! senorita ! s'écria-t-elle, si vous pouvez la raccommoder à temps, je vous servirai à genoux tous les jours de ma vie !

— Ce serait plus commode si tu me servais sur tes pieds ! » dit Ramona en riant, et elle ajouta : « Je parlerai à la senora moi-même, quand le mal sera réparé ! »

Margherita rougit violemment : « Pourquoi le saurait-elle ? marmotta-t-elle. Vous savez bien ce qu'est la senora quand elle est fâchée... » Mais Ramona reprit résolument : « Ce qu'il y a de pis, c'est d'être fâché contre soi-même », et elle emporta dans sa chambre

la nappe d'autel en criant à Felipe de s'arranger pour lui éviter la nécessité de paraître au souper. Il fallait profiter des dernières heures du jour.

Toute la maison était absorbée par l'arrivée du père Salviederra et par les préparatifs de la tonte des moutons le lendemain. Margherita se sauvait parfois dans sa chambre, où elle avait allumé un cierge au pied de la statue de saint François de Paule, puis elle allait guetter les progrès du travail de Ramona. Les dégâts étaient moins graves qu'on n'avait cru d'abord, et le jour baissait seulement lorsque la jeune fille, toute rouge de la hâte qu'elle avait apportée à son travail, ses cheveux en désordre échappés à son peigne, descendit en courant dans le ruisseau pour laver la précieuse broderie qu'elle venait de réparer. Elle tirait son linge de l'eau, l'examinant aux dernières lueurs du soir, puis le replongeant de nouveau dans l'eau, lorsqu'elle aperçut des formes noirâtres qui descendaient la vallée se détachant sur le ciel. C'était la troupe des Indiens qui venaient tondre les moutons. Ils tournèrent sur la gauche et se dirigèrent dans les parcs et les étables. Mais Ramona ne les avait pas tous vus. Leur chef, Alessandro Assis, derrière le tronc d'un arbre, avait vu resplendir dans l'eau les rayons du soleil couchant comme dans un miroir, et il avait distingué Ramona penchée vers l'onde.

S'éloignant de ses hommes, qui ne s'aperçurent pas de sa disparition, il suivait des yeux la charmante vision en se dissimulant d'arbre en arbre et en répétant tout haut comme s'il sentait ses sens prêts à s'égarer :

« Jésus, mon Dieu ! que ferai-je? »

V

La chambre qu'occupait toujours le père Salviederra chez la senora Moreno était située à un coin de la maison, et elle donnait à l'orient et au couchant. Au soleil levant, la fenêtre semblait embrasée par ses premiers rayons. Le Père, qui était depuis longtemps en prière, les guettait toujours. Car on n'avait jamais abandonné chez la senora la vieille coutume de saluer l'apparition de l'aurore par un cantique pieux. A la première lueur du jour, le Père ouvrait la fenêtre et entonnait le cantique, auquel chacun répondait dans toute la maison, qui se trouvait remplie du chant des hymnes comme les oiseaux chantaient dans la vallée. En l'absence du père Salviederra, ce soin appartenait à la personne la plus âgée de la famille, sinon à la senora elle-même.

Ce jour-là, l'Indien Alessandro Assis se trouvait sous la fenêtre du père Salviederra avant le lever du jour, rêvant à la vision qu'il avait aperçue la veille. « Les saints n'ont jamais aperçu une créature si adorable! pensait-il. Qui est-ce? Elle n'était pas ici l'année dernière? Quelle peut être la fenêtre de sa chambre? »

Il attendait impatiemment l'hymne du matin, car il n'avait pas oublié depuis l'an dernier la pieuse coutume de la maison.

Enfin une lueur rouge frappa en plein la fenêtre du père Salviederra; Alessandro bondit sur ses pieds, et le Père ouvrit les battants, son capuchon rejeté en arrière et les mèches de ses cheveux blancs flottant à la brise du matin. Il entonna d'une voix cassée, mais encore harmonieuse, le cantique :

O belle reine,
Princesse du ciel.

Et, avant qu'il eût achevé la première strophe, la voix de la senora s'était unie à la sienne du bout occidental de la véranda, comme celles de Felipe et de Ramona, de leurs chambres respectives, et des servantes déjà en mouvement dans les ailes de la maison.

A mesure que de nouvelles voix grossissaient le volume de l'harmonie, les oiseaux se réveillaient dans les cages de la véranda comme sous les tuiles du toit, où les linottes nichaient au milieu des jonchées de roseaux. Les bergers arrivaient au milieu des parcs de moutons et joignaient leurs accents au concert improvisé, Juan et Luigo et plusieurs autres; mais une voix nouvelle, forte, étendue et pure, retentissait par-dessus toutes les autres, Ramona s'arrêta pour l'écouter; mais elle avait ouvert sa fenêtre; Alessandro l'avait aperçue, il ne chantait plus. « Me serais-je trompée? » pensa Ramona, et elle entonna de nouveau le cantique, auquel le baryton ne tarda pas à prendre part.

Ramona espérait que le père Salviederra commencerait un nouveau cantique, mais on était trop pressé ce matin-là; le soleil était levé; chacun courait à son

ouvrage. Margherita ouvrit la porte de la chapelle, remerciant dans son cœur saint François et la senorita, lorsqu'elle aperçut la nappe d'autel à sa place, aussi belle que jamais. Les Indiens, les bergers, les ouvriers de toute nature se dirigeaient déjà vers le sanctuaire. La senora, la tête enveloppée du mouchoir de soie noire qui lui serrait le front comme à une prêtresse orientale, descendait les degrés de la maison; Felipe était à ses côtés. Derrière elle Ramona apportait sur l'autel un grand vase d'argent rempli de fougères rares qu'elle avait recueillies à grand'peine dans les environs depuis bien des semaines. En l'apercevant qui s'agenouillait devant l'autel tout près de Felipe, Alessandro sentit son cœur se glacer sans savoir pourquoi. « Ah! pensa-t-il, senor Felipe s'est marié; c'est sa femme. » Ramona pensait en même temps : « C'est l'Indien qui a chanté! »

Pourquoi Alessandro pensait-il à Ramona? Il n'en savait rien lui-même. Il n'avait que vingt et un ans. Il était froid et hautain, à ce que disaient les filles de sa race dans le petit campement de Temecula. Son père, le chef Pablo Assis, ne lui avait pas rendu un grand service en lui faisant apprendre à lire et à écrire comme à un blanc. Si les Pères avaient continué de gouverner le territoire de la mission, Alessandro aurait pu, comme son père, devenir leur homme de confiance, tenir compte des troupeaux, et recevoir tous les mois de grosses sommes. Mais cela était bon dans le temps du roi. Maintenant les Américains ne laissaient plus de places pareilles aux Indiens. Point n'était besoin de savoir lire pour labourer et garder les moutons.

Pablo Assis lui-même était préoccupé de l'avenir de son fils comme de celui de sa race; avant de quitter la

mission, le père Peyri, dont il était le bras droit, lui avait dit : « Pablo, votre peuple va être mené à la tuerie comme des agneaux si vous ne les tenez pas rassemblés. Formez entre eux tous les liens possibles, réunissez-les en villages et restez en paix avec les blancs; c'est votre seule chance. » Tout l'effort de Pablo tendait à obéir au bon Père, mais il voyait chaque jour diminuer les forces de ses compatriotes, et, pour comble de malheur, le possesseur mexicain de la vallée de Temecula paraissait sur le point de mourir. C'était sur la promesse de laisser les Indiens librement habiter la vallée que reposaient tous les titres de Pablo et de sa peuplade. Jamais un propriétaire mexicain n'avait manqué de foi aux Indiens établis sur ses terres. En serait-il de même pour les Américains? La renommée disait déjà le contraire.

Il n'était pas étonnant qu'Alessandro parût froid et grave aux ignorants de son peuple. Il portait des soucis trop pesants pour son âge en partageant les inquiétudes de son père. Pablo portait ses regards au delà de l'année prospère, de la récolte abondante, de la gaieté des jours prochains, et Alessandro avait appris à penser comme son père. Sans le savoir aussi, ce qu'il avait appris contribuait à creuser un abîme entre lui et les jeunes filles de sa race. Si une danse, un regard, une course dans la montagne semblait attirer son attention sur l'une d'elles, il se sentait bientôt guéri sans y penser. Pour la première fois de sa vie tout son être se trouva transformé lorsqu'il eut aperçu Ramona. Il la croyait femme de senor Felipe, mais il n'avait qu'une pensée, celle de la revoir encore.

La messe lui semblait interminable; il était agenouillé à la porte de la chapelle avec sa bande, et il

n'avait pas pensé à chanter jusqu'à la fin de l'office. Tout à coup sa voix retentit dans le saint édifice comme le roulement d'une vague puissante sur la côte; Ramona tressaillit; elle était née musicienne comme Alessandro lui-même, et en sortant de la chapelle elle dit à Felipe :

« Je voudrais bien savoir lequel des Indiens possède cette voix magnifique. Je n'ai jamais rien entendu de pareil!

— Ah! dit Felipe, c'est Alessandro, le fils du vieux Pablo. C'est un excellent garçon. Est-ce que vous ne vous rappelez pas de l'avoir entendu chanter, il y a deux ans?

— Je n'étais pas ici, dit Ramona.

— Ah! c'est vrai; eh bien! tout jeune qu'il était, on l'avait pris pour chef des tondeurs, et il les avait si bien gouvernés qu'ils avaient rapporté à Temecula presque tout leur argent. Je n'avais rien vu de pareil. Je suis content qu'il soit revenu cette année. Il joue admirablement du violon, toute la vieille musique de San-Luis-Rey. Son père était chef de musique. Nous le ferons venir ce soir sous la véranda. » Et les yeux de Ramona étincelaient de plaisir.

Juan Canito n'avait pas laissé à Alessandro le loisir de s'attarder à la porte de la chapelle, comme il eût aimé le faire. « Allons, dit-il, on a déjà assez attendu pour commencer cette tonte; au moins faut-il aller le plus vite qu'on pourra. Avez-vous vos meilleurs tondeurs?

— Oui, certes, dit Alessandro; il n'y en a pas un qui ne puisse tondre cent moutons par jour, et sans une écorchure encore.

— Hum! dit Juan; c'est un pauvre tondeur que celui qui tire le sang des bêtes. J'ai tondu des milliers de

moutons sans teindre une fois mes cisailles. Mais les Mexicains ont toujours été favorisés pour leur adresse. »

L'emphase de Juan sur le mot de Mexicain n'échappa pas à Alessandro, qui se mit à rire. « C'est comme nous autres Indiens, dit-il; mais les Américains ne sont pas si adroits; j'ai vu l'autre jour ce Lomax à l'œuvre au milieu de son troupeau, et je me suis cru dans un abattoir! »

Juan ne pouvait cependant pas défendre les Américains, qu'il avait en horreur; mais il était vexé de voir Alessandro comparer les Indiens aux Mexicains, et, grommelant de nouveau entre ses dents, il se dirigea à la hâte vers le hangar où l'on amenait les moutons pour les tondre.

Un toit léger soutenu par quelques poutres encore revêtues de leur écorce était flanqué des parcs où l'on faisait entrer les moutons par bandes; à l'entour, les cabanes de branchages qui servaient à faire la cuisine pour les Indiens, et, dans le voisinage, le campement qu'ils venaient d'établir avec des rameaux verts au milieu de leurs couvertures aux vives couleurs.

Un échafaudage formé de quatre poteaux soutenait, attaché par les quatre coins, l'un des grands sacs de grosse toile qui servaient à emballer la laine. Un amas de ces sacs était entassé au pied des poteaux. « Nous remplirons mieux que cela avant ce soir, senor Felipe », dit Juan Canito en riant. Le moment de la tonte des moutons était son triomphe et le dédommageait du monotone travail de toute l'année. Lorsque la provision était belle, le berger s'en vantait six mois durant.

De petits échelons étaient creusés dans l'un des poteaux de l'échafaudage, et Felipe y grimpa, léger

comme un danseur de corde, afin de recevoir les toisons l'une après l'autre pour les entasser dans les grands sacs. En face de lui, armé d'un grand sac de cuir rempli de monnaie, Luigo payait à mesure le travail des trente tondeurs, qui s'élançaient chacun sur un mouton, le saisissaient entre leurs genoux et le débarrassaient de sa toison en un clin d'œil. Le travail continuait ainsi sans interruption, sauf pour le repas de midi, du lever au coucher du soleil, jusqu'à ce que les huit mille moutons de la senora Moreno fussent tondus. La toison, lancée à Luigo, échangée contre une pièce de monnaie, était jetée à Felipe, tandis que le tondeur courait à un autre mouton et que les patientes victimes de tout à l'heure, débarrassées du poids de leur toison, bondissaient dans la prairie comme pour s'assurer de leur liberté reconquise.

Il faisait chaud. La poussière était épaisse. Felipe, exposé au soleil sur le banc de l'échafaudage, s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas repris toutes ses forces. Sans son amour-propre, il se serait fait remplacer par Juan Canito, mais il ne voulut pas céder, et il persista dans son travail, bien que son visage fût empourpré et qu'il sentît défaillir sa vigueur lorsqu'il fallait sauter dans le sac de laine à demi rempli pour tasser les toisons. Lorsque la poussière grasse vint à l'envelopper, sa vue se troubla et il murmura : « Juan, je suis malade! » en retombant évanoui sur l'amas de laines. L'émoi était grand; la tête du jeune homme pendait en dehors du sac. Juan cherchait en vain à s'appuyer pour avoir la force de l'attirer à lui. Tous s'élançaient vers le toit les uns après les autres, également impuissants. Luigo seul eut la présence d'esprit de courir à la maison pour appeler du secours.

La senora était allée faire une course dans les environs avec le père Salviederra; mais Ramona était là, et elle courut au hangar, apportant toutes les essences qu'elle put imaginer pour ranimer le malade.

« Oh! comment le tirer de là? s'écria-t-elle en apercevant le corps sans mouvement.

— Je m'en charge, senora, s'écria Alessandro; je suis très fort. » Et, courant au camp des Indiens, il en revint avec un amas de couvertures qu'il attacha autour de sa taille en tendant le bout à ses compagnons. Il leur donnait des ordres en indien, que Ramona n'entendait pas; mais elle voyait bien que cet homme, plus grand et plus fort que Felipe, se préparait à faire glisser le malade dans les couvertures pour l'emporter de poutre en poutre sur le toit. Ramona ne respirait plus; elle n'osait pas regarder, jusqu'au moment où un cri de joie des assistants lui fit lever les yeux. Felipe, toujours évanoui, était en sûreté sur la plate-forme du toit.

« Il est mort! s'écria Ramona.

— Non, il n'est pas mort, répondit Juan Canito, qui avait glissé la main sous la veste du jeune maître; son cœur bat; il est seulement évanoui!

— Si je pouvais monter là-haut! » et Ramona avançait le pied sur les échelons taillés dans la poutre. Je sûre que je pourrais! » Mais Juan Canito criait de toutes ses forces : « Non, non, senorita; vous vous casseriez le cou! Ce n'est pas déjà trop facile pour un homme! Le voilà qui revient à lui! »

Senorita! Alessandro l'avait bien entendu! Ramona n'était pas la femme de Felipe! Elle n'était pas mariée! Il répéta tout haut : « *Senorita!* » d'un tel accent, que la jeune fille tressaillit. « Je vais descendre senor Felipe,

disait-il. Ce n'est pas plus difficile que s'il s'agissait des agneaux dans le parc là-bas! Dès qu'il aura retrouvé connaissance, je l'emporterai dans mes bras. »

Puis, comme Ramona semblait encore inquiète : « La senorita ne peut-elle pas se fier à moi? » demanda-t-il.

Elle le regarda en souriant faiblement, à travers ses larmes. « Oui, dit-elle, je me fierai à vous. Vous êtes Alessandro, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-il avec surprise, oui, senorita, je suis Alessandro. »

VI

La tonte des moutons avait mal débuté chez la senora Moreno, et la mauvaise chance n'était pas épuisée. Le surlendemain du jour où Felipe s'était trouvé mal en tassant la laine, Juan Canito, qui avait pris sa place avec un secret orgueil, tomba de l'une des poutres de l'échafaudage et se cassa la jambe au-dessus du genou. Il était trop âgé pour conserver l'espoir de retrouver jamais son agilité, et son désespoir se manisfestait par tant de blasphèmes contre les saints qui ne l'avaient pas protégé des attaques du démon, que ses camarades de service se voilaient la face et n'osaient plus approcher de son lit. Le médecin avait annoncé que le vieux berger serait retenu dans l'immobilité pendant trois mois au moins. « Trois mois! pensait Margherita, chargée de le soigner; je serais folle ou morte bien avant ce temps-là. »

La senora n'avait pas le temps de faire grande attention aux maux de Juan. La syncope de Felipe avait été le premier symptôme d'un violent retour de la fièvre, et il était plongé dans un constant délire, qui s'exerçait toujours sur le travail de l'emballage des laines.

« Plus vite! jetez-les plus vite! criait-il. Voilà une belle toison! cinq louis pour le moins! Juan! Alessandro! Capitan! — Jésus! Comme ce soleil me brûle la tête! »

Il avait appelé plusieurs fois Alessandro; mais, lorsque le père Salviederra amena l'Indien, le malade ne parut pas le reconnaître et continua d'appeler Alessandro d'une voix lamentable.

« Si Alessandro pouvait jouer quelque chose sur son violon! sanglota Ramona. Felipe m'avait dit qu'il le faisait venir au soir sous la véranda et qu'il était si bon musicien!

— Par malheur, j'ai laissé mon violon à Temecula! dit Alessandro.

— Chantez alors! dit Ramona. Il a aussi parlé de votre voix.

— Oui, essayez, dit la senora, se tournant vers Alessandro. Quelque chose de bas et de doux, bien bas! »

Alessandro se rapprocha de la fenêtre ouverte et entonna doucement un air de cantique.

A la première note, Felipe devint calme : il écoutait; l'expression du repos gagnait ses traits enflammés; une de ses mains se glissa sous sa tête, ses yeux se fermèrent. Les trois spectateurs croyaient assister à un miracle.

« Il va s'endormir, dit le père Salviederra.

— C'était ce qu'il fallait », murmura Ramona.

La senora, agenouillée auprès du lit de son fils, contemplait Alessandro comme si elle implorait un saint. Sa voix s'affaiblissait peu à peu comme si elle s'éteignait dans la distance. Lorsqu'elle cessait tout à fait, Felipe rouvrait les yeux.

« Oh! continuez! continuez! » soupira la senora, et le

jeune Indien reprit son chant, mais sa voix tremblait : il était confondu en voyant les paupières de Felipe s'abaisser peu à peu. La vie qu'il menait en plein champ ne l'avait pas préparé à ces phénomènes nerveux. Felipe dormait enfin profondément. Alessandro ne chantait plus.

« Puis-je m'en aller? » murmura-t-il; mais la senora fit un signe négatif; elle contemplait la statue de la Madone, tout en disant son chapelet comme Ramona, dont les larmes coulaient toujours. Elle regardait Felipe. Le jeune Indien se mit aussi à prier. « C'est son fiancé, pensait-il; les saints ne le laisseront pas mourir ! »

Le silence de la chambre l'oppressait d'une manière insupportable; il appuya la main sur le rebord de la fenêtre et bondit au dehors en disant à demi-voix à Ramona : « Je ne m'éloignerai pas, senorita; je serai là! » et il s'étendit sur le sol à côté de Capitan, qui lui léchait la figure et les mains. Le chien savait comme les humains que le danger et l'angoisse régnaient dans la maison.

Trois heures s'étaient écoulées, et aucun bruit ne se faisait entendre dans la chambre. Alessandro se leva et regarda par la fenêtre, en s'appuyant sur la balustrade. Le Père et la senora n'avaient pas changé de place : ils priaient toujours; mais Ramona avait succombé à la fatigue : elle avait glissé à terre, la tête contre le lit, et elle s'était endormie. Son visage était gonflé par les larmes; elle n'avait pas pris un instant de repos pendant trois jours et trois nuits. Et elle était si malheureuse! Comment vivre au rancho sans Felipe? « S'il meurt, je prierai le père Salviederra de m'emmener! pensait-elle. Je ne saurai rester ici toute seule! »

Ramona se sentait toujours seule en la compagnie de la senora.

Alessandro contemplait Ramona endormie. A d'autres yeux que les siens elle n'eût pas paru belle en ce moment, mais il ne pensait qu'à une chose : « S'il meurt, elle mourra aussi! » Et il se laissa retomber à terre, le visage plongé dans l'herbe. Depuis combien de temps était-il étendu là? il l'ignorait, lorsqu'il entendit la voix du père Salviederra.

« Alessandro! » disait-il. Le vieux moine était debout près de la fenêtre, et les larmes coulaient sur ses joues. Dieu soit loué! dit-il, senor Felipe guérira! Le voilà qui transpire; il dort encore; il sera dans son bon sens lorsqu'il se réveillera. La violence de la fièvre est passée; mais, Alessandro, nous ne pouvons pas nous passer de vous. Est-ce que votre bande ne pourrait pas partir sans vous, la tonte finie? La senora voudrait vous garder à la place de Juan Canito pendant qu'il est hors de service. Elle vous donnerait les mêmes gages. Ne serait-ce pas une bonne chose, Alessandro? Vous ne gagneriez pas autant ailleurs pendant ces trois mois! »

Pendant que le Père parlait, un grand combat, dont il ne comprenait bien ni l'origine ni la portée, s'élevait dans le cœur d'Alessandro. Il lui semblait qu'il ne pouvait ni partir ni rester.

« J'ai promis de tondre chez les Ortega dès que j'aurais fini ici, mon Père, dit-il. Je ne saurais manquer à cette promesse. Ils sont déjà assez fâchés du retard. »

Le père Salviederra prit un air grave. « Non certes, mon fils, dit-il; mais un autre ne pourrait-il pas conduire la bande? »

A ce moment, Ramona s'approcha de la fenêtre.

« Vous parlez à Alessandro du besoin que nous avons de lui? dit-elle. Laissez-moi lui dire qu'il ne peut pas partir! » Et, traversant rapidement les corridors et la véranda, elle se trouva bientôt à côté du jeune Indien.

« Nous ne pouvons pas nous passer de vous, Alessandro, dit-elle d'un ton suppliant. La senora payera quelqu'un pour prendre votre place parmi les tondeurs. Nous avons besoin de vous. Pensez! si Felipe voulait vous entendre chanter, et que vous ne fussiez pas là! Est-ce que vous ne pouvez pas rester?

— Oui, senorita, je resterai, dit Alessandro gravement. Je resterai tant que vous aurez besoin de moi!

— Oh! merci, Alessandro! s'écria Ramona. Comme vous êtes bon! La senora ne permettra pas que vous en puissiez souffrir! » Et elle bondit du côté de la maison.

« Ce n'est pas pour l'argent, senorita! » reprit Alessandra; mais elle avait disparu. Le jeune homme se sentait humilié.

« Il ne faut pas que la senorita croie que je reste à cause des gages, dit-il au père Salviederra. Je ne quitterais pas ma bande pour de l'argent; mais ils ont besoin de moi, ils sont dans l'embarras, mon Père!

— Oui, oui, je comprends, répliqua le moine, qui connaissait Alessandro depuis son enfance, lorsqu'il jouait dans les corridors de la Mission à San-Luis-Rey. Vous avez bien raison, et la senora ne l'oubliera pas. Elles sont dans un grand embarras, ces deux femmes toutes seules ici, car il faut que je m'en aille dans le Nord.

— Est-ce que don Felipe guérira? demanda Alessandro.

— Je le crois; les rechutes de la fièvre sont toujours plus dangereuses que la première atteinte, mais je n'ai

jamais vu mourir ceux qui avaient transpiré naturellement, après un bon sommeil. Seulement il est dans son lit pour longtemps, et Juan Canito aussi. Il faut que j'aille le voir. On dit qu'il blasphème d'une façon épouvantable.

— Oui,— et Alessandro ne pouvait s'empêcher de sourire,—il dit que les saints n'ont pas empêché les démons de le faire tomber de la poutre, et qu'il ne veut plus entendre parler d'eux. Je lui ai dit de prendre garde, et qu'il pourrait lui arriver encore pis s'il les offensait.

— Tout marche du même pas, soupira le vieux moine; les blasphémateurs sont sur la route comme les autres. Est-ce que votre père a maintenu le culte dans la chapelle du collège, Alessandro? voyez-vous souvent un prêtre? Je viendrais bien quelquefois, mais le clergé n'aime pas notre ordre!

— Oh! si vous pouviez, mon Père! s'écria Alessandro. Nous serions si contents! Le prêtre ne vient que deux fois par an, plus souvent s'il y a un enterrement et si les parents peuvent payer la messe. Mon père tient toujours la chapelle ouverte le dimanche; nous chantons ce que nous savons de la messe, et on va à l'église pour prier; mais ce n'est plus comme du temps de la mission, et mon père est si triste, si inquiet! On dit que les Américains veulent s'emparer de tout; ils nous chassent comme si nous étions des chiens, nous qui sommes là de tout temps! »

Le vieux moine réfléchissait profondément, comme s'il cherchait des paroles pour exprimer sa pensée; enfin il dit :

« Depuis que les Américains occupent le pays, votre père a-t-il jamais reçu avis de comparaître devant la cour, au sujet des terres?

— Non, mon Père, dit Alessandro.

— On m'assure, continua le moine, qu'il faut quelque loi, quelque document de ce genre avant qu'on puisse chasse les Indiens de leurs terres. Si vous n'avez rien reçu, vous n'êtes pas encore menacés.

— Mais, mon Père, dit Alessandro, comment la loi permettrait-elle de nous prendre les terres que senor Valdez nous a concédées pour toujours?

— Avez-vous un papier, un document quelconque constatant ce don?

— Non; mais les limites sont marquées en encre rouge sur la carte. José Ramirez, de los Angeles, l'a tracée lui-même quand toutes les bornes des propriétés du senor Valdez ont été indiquées. Tout le monde, le senor Valdez, José Ramirez et l'homme qui prenait les mesures ont couché dans la hutte de mon père, et je ne comprenais pas pourquoi l'on ne marquait pas les limites avec des pierres comme autrefois; mais mon père comprenait très bien, et senor Valdez lui a montré la ligne rouge sur la carte en disant : « Voilà « ce qui est à vous, Pablo, pour toujours. » Nous n'avons rien à craindre, n'est-ce pas, mon Père?

— J'espère que non, dit le père Salviederra en hésitant; mais, depuis que les terres de la Mission nous ont été enlevées, je n'ai pas grande confiance en l'honnêteté des Américains. L'Église a bien souffert de leur part.

— C'est ce que dit toujours mon père, repartit Alessandro; voyez San-Luis-Rey! Il ne reste que le jardin et les vergers, au lieu des pâturages pour trente mille moutons! Si l'Église et les Pères n'ont pas pu se défendre, que peuvent faire de pauvres Indiens?

— C'est vrai! c'est vrai! dit le moine en entrant dans

la chambre de Juan Canito. Ils possèdent le pays, et ils peuvent faire ce que bon leur semble. Nous n'avons qu'à dire : La volonté de Dieu soit faite! La volonté de Dieu soit faite! » Et il se signa dévotement deux fois.

Alessandro en fit autant, mais il murmura à demi-voix : « Le mal ne peut pas être selon la volonté de Dieu; ce serait faire de Dieu un voleur. Mais comment ce qui n'est pas selon la volonté de Dieu peut-il s'accomplir? »

De plus savants qu'Alessandro ont souvent été arrêtés par cette difficulté-là.

En arrivant au hangar des tondeurs, Alessandro trouva toute sa bande irritée et mécontente. La tonte était finie depuis dix heures du matin, et Juan Canito, pensant que les Indiens se mettraient aussitôt en route pour le rancho des Ortega, n'avait pas donné d'ordres pour la nourriture des travailleurs. Ils se trouvaient donc affamés et sans direction, puisqu'ils n'avaient pas revu depuis le matin Alessandro, qu'ils saluèrent par leurs murmures lorsqu'il annonça l'intention de les quitter en les engageant à nommer un nouveau capitaine pour le reste de la saison.

« Très bien, très bien! dirent-ils avec humeur; mais alors c'est aussi pour la saison prochaine! Capitaine maintenant, capitaine après!

— Parfaitement ! dit Alessandro; comme il vous conviendra! mais je reste ici pour le moment. Le père Salviederra le désire.

— Oh ! si le Père le désire, cela change les affaires. »

Tous les hommes de Temecula étaient bons catholiques, et ils n'étaient pas disposés à contrarier le Père; mais les murmures recommencèrent lorsqu'on apprit qu'Alessandro devait rester chez la senora jusqu'à ce

que Juan Canito fût guéri. Au moins fallait-il qu'Alessandro fût à Temecula pour la Saint-Jean d'été, la grande fête où les Indiens s'assemblaient quelquefois par milliers. Pablo Assis ne pourrait jamais se tirer d'affaires sans son fils. Alessandro n'avait pas pensé à la Saint-Jean lorsque Ramona l'avait prié de rester. Il promit de s'arranger pour se trouver à Temecula ce jour-là, et Fernando fut élu capitaine. C'était le seul homme âgé de la bande, et il avait occupé pendant plusieurs années le poste, dont il s'était volontairement démis en faveur d'Alessandro. Il approuvait tout à fait la conduite d'Alessandro. La senora Moreno avait été très bonne pour eux, et on ne pouvait pas la laisser dans l'embarras. Les Indiens levaient déjà leur camp, lorsque Ramona et Margherita accoururent de la maison.

« Alessandro, criait Ramona hors d'haleine, je viens d'apprendre que les hommes n'ont pas eu à dîner aujourd'hui. Je serais honteuse si l'on ne savait pas ce que c'est que d'avoir des malades dans une maison. Ils ne peuvent pas partir ainsi. Faites-les attendre une heure. Le souper est déjà sur le feu.

— Ce sera deux heures de retard pour le moins, dit Alessandro, pendant que les Indiens qui avaient compris Ramona applaudissaient de toutes leurs forces, et que les autres imitaient de confiance, et il faut au moins six heures à cheval pour arriver chez Ortega; on arrivera bien tard. »

Il n'y avait cependant pas moyen de refuser; les hommes n'étaient plus pressés de partir, et la hâte était transférée à la cuisine. Juan Canito, dans son lit, flairait la bonne odeur des mets avec une humeur croissante. « Qui sait si Margherita pensera à me faire

goûter à ce souper? » pensait-il. Mais le docteur avait défendu de donner au vieux berger une autre nourriture que les tasses de bouillon que Margherita lui avait déjà servies. D'ailleurs la jolie servante avait le cœur un peu pris par le bel Alessandro, et elle ne faisait attention qu'à lui, allant et venant comme une sentinelle devant la porte de la cuisine. Ramona avait dit : « Je vous appellerai quand tout sera prêt, Alessandro. »

Ce ne fut pas Ramona qui appela le jeune Indien, elle avait envoyé Margherita; mais ce fut elle qui remit entre les mains de son fidèle serviteur le grand plat chargé du ragoût savoureux, lui disant en riant : « Prenez garde, Alessandro, le plat déborde, la sauce va couler si vous ne faites pas bien attention. » Alessandro fut sur le point de tout laisser tomber à ses pieds, tant il était heureux et fier.

Les hommes dévoraient leur soupe en toute hâte, et il n'était pas tard lorsqu'ils montèrent à cheval, rassassiés et satisfaits, pour prendre le chemin du rancho des Ortega. Alessandro avait pris José à l'écart.

« José, demande-t-il, quel cheval va le plus vite? Est-ce le vôtre ou celui d'Antonio?

— Le mien de beaucoup, » réplique José, comme Alessandro le savait bien avant de poser sa diplomatique question. La rapidité réciproque de leurs chevaux était l'objet d'une rivalité constante entre José et Antonio.

Alessandro marmotta quelques mots à l'oreille de José. « Voulez-vous? Je vous payerai votre temps... Tout ce que vous gagneriez à tondre.

— Bien sûr, dit José ravi; je serai ici demain soir.

— Pas plus tôt? J'aurais cru que vous pouviez revenir à midi.

— A midi alors, le cheval peut le faire. » Et il partit en pressant son coursier du talon.

« J'ai donné à José une commission pour Temecula, dit Alessandro à Fernando ; il vous rejoindra demain soir chez les Ortega.

— Demain soir? » et le nouveau capitaine, secouant la tête : « C'est impossible, à moins qu'il ne crève son cheval.

— Ah! bah! dit Antonio en s'approchant avec sa petite jument baie, ce n'est pas malin ; j'aurais été plus vite que cela, Alessandro ; pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé à sa place?

— Plus vite? demanda Alessandro d'un ton nonchalant, vous auriez été plus vite? Je suis fâché alors de ne pas vous avoir envoyé, Antonio ; ce sera pour la première fois! »

VII

C'était une chose étrange de voir avec quelle aisance Alessandro avait pris sa place dans la maison de la senora. Les embarras cessaient, et les obstacles s'aplanissaient dès qu'il était chargé d'une besogne. La jalousie de Juan Canito n'était pas excitée contre lui comme elle l'eût été contre un Mexicain qui convoitait depuis longtemps sa place. La senora ne songerait jamais à garder définitivement un Indien, et le vieux berger gardait Alessandro dans sa chambre des heures durant pour lui expliquer une foule de choses que le jeune homme savait mieux que lui.

Le père d'Alessandro avait été pendant vingt ans le berger chef de la Mission de San-Luis-Rey, et, pour son propre compte, il possédait presque autant de moutons que la senora; mais Juan ne savait pas cela. Il ne savait pas non plus qu'à sa façon Alessandro avait été élevé aussi soigneusement que don Felipe. Le gentilhomme mexicain savait certaines choses qu'ignorait le jeune Indien, mais en revanche Alessandro était instruit sur bien des points que n'avait pas appris senor Felipe, et, si l'on en venait aux questions morales, le niveau d'honneur de l'Indien était supérieur à celui du

Mexicain ; comme sentiment religieux, Felipe aurait pu gagner, Alessandro jamais. Tous deux étaient d'ailleurs de braves jeunes gens, d'une vie remarquablement pure, et destinés à s'attacher l'un à l'autre, dès que les circonstances les avaient rapprochés.

Depuis que le délire de Felipe avait été si étrangement dompté par la voix d'Alessandro, le malade n'avait jamais été repris par ses illusions ; mais ses pensées semblaient encore un peu troublées à son réveil, et il appelait toujours Alessandro en le priant de chanter. Le lendemain du départ des tondeurs, Alessandro s'approcha de Ramona en bas du perron.

« Senorita, dit-il, senor Felipe aimerait peut-être à m'entendre jouer du violon ce soir?

« Quel violon avez-vous donc trouvé ? demande Ramona étonnée.

— Le mien, senorita !

— Mais vous ne l'aviez pas apporté !

— Je l'ai envoyé chercher.

— A Temecula, et on est déjà revenu? s'écria Ramona, de plus en plus surprise.

— Nos chevaux vont vite, senora. José a été chercher mon violon, et il est arrivé chez les Ortega à l'heure qu'il est. »

Les yeux de Ramona étincelaient. « Je suis fâchée de ne pas l'avoir remercié, dit-elle ; vous auriez dû me prévenir. Il faut qu'il soit payé.

— Je l'ai payé, senorita, repartit Alessandro d'un ton un peu offensé ; c'est moi qui l'avais envoyé. »

Mais Ramona ne comprenait pas encore l'homme qui l'aimait, et elle reprit : « C'est pour nous que vous l'aviez envoyé. La senora préférera payer elle-même le messager...

— José est payé », et Alessandro s'éloignait lentement. « Vous me direz si senor Felipe a envie d'entendre mon violon, senorita. »

Pour la première fois Ramona le regardait sans se rappeler qu'il fût Indien. Sa peau n'était pas plus brune que celle de Felipe. « Quelle belle tête et quelle noble démarche! pensait-elle. Il est offensé parce qu'il voulait faire plaisir à Felipe et que j'ai parlé de payer le messager! Je le dirai à Felipe, qui lui fera quelque présent lors de son départ! »

Comme elle réfléchissait, Margherita parut à côté d'elle en riant. « N'est-ce pas qu'il est beau, senorita? dit-elle familièrement. Il est magnifique, et si vous saviez comme il danse! L'année dernière, j'ai dansé avec lui tous les soirs, et il semble qu'il eût des ailes aux pieds, tant il vous soulève facilement! »

Sans bien savoir pourquoi, Ramona fut choquée du petit accent de coquetterie de la jeune fille; elle se redressa de toute sa hauteur. « Il ne convient pas de parler ainsi des jeunes gens! dit-elle. La senora serait mécontente si elle vous entendait. » Et elle disparut sous la véranda, laissant la pauvre Margherita aussi confondue que si elle eût reçu un soufflet inattendu. Elle regardait Ramona qui s'éloignait. « Alessandro l'avait offensée! » pensait-elle, et vingt fois dans la journée la même question se présenta dans son esprit comme un germe qui devait porter des fruits amers dans l'avenir.

Aussi ignorante de l'état du cœur de Margherita que du sien propre, Ramona entra dans la chambre de Felipe : il dormait, et sa mère veillait à côté de lui, comme elle le faisait sans relâche depuis qu'il était malade; sa figure était tirée et ses cheveux semblaient

encore plus blancs que de coutume; sa voix était affaiblie. « Chère senora, dit Ramona doucement, sortez un moment sous la véranda; le soleil est encore bon, il vous fera du bien; vous serez malade à votre tour si vous ne sortez pas d'ici. »

La senora secoua la tête. « Ma place est ici! dit-elle d'une voix sèche comme pour repousser la sympathie qu'elle détestait; je n'ai pas besoin d'air. »

Ramona avait cueilli une belle rose jaune; les rameaux du rosier pendaient comme des draperies à toutes les ouvertures de la véranda; elle la déposa sur l'oreiller du malade. « Il la trouvera en se réveillant! » murmura-t-elle; mais la senora saisit la rose et la jeta par la fenêtre.

« Ne savez-vous pas que les fleurs sont un poison pour la fièvre? » demanda-t-elle avec colère. Involontairement Ramona jeta un coup d'œil sur la soucoupe emplie de fleurs de musc à la tête du lit.

« Ah! le musc est une médecine fortifiante », dit la senora en interceptant le regard. Ramona ne répondit pas. Que de fois Felipe ne lui avait-il pas dit : « Je suis comme vous, je déteste ce musc; c'est une odeur qui me fait mal au cœur! » Jamais personne n'eût osé en dire autant à la senora, qui eût traité cette impression de pure imagination.

« Puis-je rester? demanda doucement Ramona.

— Comme il vous plaira », repartit la senora; mais elle se disait intérieurement : « Pourquoi cette fille est-elle forte et bien portante quand mon Felipe va mourir? Elle n'admettait même pas que Ramona pût avoir de l'affection pour Felipe, qu'elle pût lui rendre des services qui lui fussent agréables. « Que sait-elle de ma tendresse pour lui? » pensait la mère. Si elle avait pu

entrevoir un moment la place que tenait Ramona dans le cœur de Felipe, elle serait morte de douleur, ou elle aurait tué la jeune fille sur place. Mais ses yeux étaient fermés comme ils le sont heureusement souvent par des mains invisibles dans nos relations les plus étroites avec ceux qui nous sont chers.

Le crépuscule était venu. Felipe s'était réveillé, agité et inquiet. « Appelez Alessandro, dit-il; qu'il vienne me chanter quelque chose.

— Il a son violon maintenant, dit Ramona; il peut en jouer si vous le préférez », et elle raconta comment le jeune Indien avait envoyé à Temecula.

« Je voulais payer le messager, je savais bien que votre mère le désirerait, dit-elle; mais je me figure que cela a offensé Alessandro, qui m'a dit brièvement que José était payé.

— Vous ne pouviez rien faire de pis, dit Felipe; il est aussi fier que Lucifer, cet Alessandro! vous savez, son père est chef de sa peuplade, de plusieurs peuplades; on l'appelle le général Pablo, depuis que les Américains sont dans le pays; c'était lui qui administrait toutes les propriétés de San-Luis-Rey; le père Peyri lui aurait confié tous ses trésors pour payer les Indiens. Pablo sait lire et écrire; il ne manque de rien : il a autant de moutons que nous, je me figure.

— Comment? s'écrie Ramona; ils ont tous l'air si pauvres!

— Oh! en comparaison avec nous, dit Felipe; mais je crois que ce qui empêche Pablo d'être riche, c'est qu'il partage tout ce qu'il a avec son peuple; il nourrit la moitié du village, à ce qu'on dit.

— Mais ils valent mieux que nous, Felipe! s'écrie Ramona.

— C'est ce que j'ai toujours dit, repartit le jeune homme. Personne n'est plus généreux que les Indiens. Ils ont certainement appris bien des choses par les Pères; mais demandez au pere Salviederra, qui a lu les anciens récits du père Junipero et du père Crispi, et il vous dira comment, dès le début, la libéralité des Indiens était quelque chose d'extraordinaire.

— Felipe, vous parlez trop! » dit la senora à la porte d'un ton de reproche et en regardant Ramona. La jeune fille était pleine de remords. « Est-ce que vous êtes fatigué, cher Felipe? dit-elle doucement. — Il n'a parlé qu'un moment et bien bas », puis elle sortit pour appeler Alessandro.

Elle ne le trouvait nulle part dans la maison. Quand elle sortit dans le jardin, malgré l'obscurité croissante, elle aperçut deux personnes au bord du ruisseau; l'une d'elles répondit à sa voix : c'était enfin Alessandro; mais Ramona se penchait en avant pour distinguer la seconde ombre. « C'est Margherita, dit le jeune Indien; voulez-vous que je l'appelle? avez-vous besoin d'elle dans la maison?

— Non, non », dit Ramona; mais elle ajouta : « Que fait-elle là à cette heure-ci?

— Elle lave, dit Alessandro.

— Elle lave! » répéta Ramona, qui se dit intérieurement : « Je surveillerai Margherita. La senora ne serait pas contente! »

Margherita non plus n'était pas contente. Tout en battant ses tabliers, elle se disait : « Je puis aussi bien finir, puisque je suis là; mais je ne lui ai dit qu'un seul mot, et la voilà déjà qui l'appelle! et il court comme une flèche à la première parole. Il est changé; je ne sais pas pourquoi, mais je le saurai, j'en ré-

ponds ! ses yeux me tromperaient ! Il est mille fois plus beau que senor Felipe ; je sais bien que c'est un Indien, mais qu'est-ce que cela me fait ? » Et, avant d'avoir achevé de rincer ses tabliers, Margherita se voyait établie avec Alessandro dans une jolie petite maison au-dessus du rancho des Indiens, en plein soleil, tous les deux travaillant pour la senora, « et peut-être que la senorita épousera senor Felipe, pensait-elle ; il baiserait la terre qu'elle a foulée aux pieds ; mais la senora ne voudra peut-être pas. » Le château en Espagne de la pauvre Margherita était bien innocent, comme ceux que construisent toutes les jeunes filles ; mais les fondements en reposaient sur le sable, et les grandes eaux devaient bientôt l'emporter.

« Je m'arrangerai bien pour retrouver demain Alessandro », pensait Margherita.

« Si je vois Margherita courir après Alessandro, je lui dirai un mot, avait décidé Ramona ; ce n'est pas sa faute, à lui, si les filles le recherchent. Il n'a pas l'air de penser à pareille chose. Son regard est celui d'un saint, si doux et si grave. » Sa pensée se reportait sans cesse sur le jeune Indien.

Avant dix heures du matin, Ramona, assise sous la véranda, sa broderie à la main, aperçut Alessandro, tenant un sarcloir, qui descendait vers le carré d'artichauts. « Qu'est-ce qu'il va faire par là ? » pensa-t-elle. Mais presque au même moment elle aperçut Margherita,qui aurait dû être occupée dans la chambre du père Salviederra et qui tournait rapidement le coin de la maison, courant dans la direction qu'avait prise Alessandro. Elle avait un mouchoir bleu coquettement noué sur la tête. Ramona se leva et jeta un coup

d'œil dans la chambre du Père, encore en désordre. Margherita avait laissé son ouvrage inachevé. « Elle l'a vu par la fenêtre, pense la senorita en rougissant, et elle a couru après lui. C'est honteux. Je vais l'appeler et lui faire comprendre que j'ai tout vu; il est bien temps que cela finisse. »

Cependant Ramona hésitait; elle répugnait au métier d'espion. Mais la conversation se prolongeait bien longtemps, à ce qu'il semblait à Ramona; elle finit par bondir de sa place, paraissant à la porte du verger avec un visage sévère. « Margherita, on vous appelle à la maison! » dit-elle seulement; mais elle arrivait au plus mauvais moment. Alessandro, appuyé sur son sarcloir, avait une main entre les mains de Margherita, qui le regardait avec une tendresse mêlée de coquetterie. A l'aspect de Ramona, le jeune Indien fit effort pour retirer sa main; le dégoût et le mécontentement se lisaient sur son visage. Margherita s'en aperçut comme Ramona. Elle était repoussée en présence d'une autre femme. La jalousie la plus violente s'empara de tout son être, pendant qu'en un clin d'œil. Ramona reprenait en silence le chemin de la maison, suivie par la servante furieuse et tout à coup calmée. Elle avait saisi le regard d'adoration dirigé sur Ramona par l'Indien.

Alessandro avait tout compris, comme Margherita. « Grand Dieu! se disait-il, la senorita croit que je fais la cour à cette fille; que le diable l'emporte! Elle m'a regardé comme un chien! comment peut-elle s'imaginer qu'on pense à une autre, quand on l'a vue, elle? Et je ne pourrai jamais, jamais lui parler pour lui expliquer. » Il lança son couteau en l'air avec tant de violence que la lame s'enfonça dans le tronc d'un vieil

olivier. Cependant Margherita avait achevé de perdre la tête, et, pressant le pas, elle demanda à Ramona d'un ton insolent : « La senorita a besoin de moi ? »

Ramona se retourna vivement et la regarda bien en face. « Je vous ai vue suivre Alessandro au verger, dit-elle, comme je vous ai vue hier au soir au ruisseau, et tout ce que je voulais vous dire, c'est que, si cela recommence, je parlerai à la senora.

— Il n'y a pas de mal, repartit Margherita d'un ton boudeur. Je ne sais pas ce que veut dire la senorita.

— Vous savez très bien ce que je veux dire, repartit Ramona, et que la senora ne tolère pas ce genre de choses. Faites attention, voilà tout. » Et Margherita, haineuse et irritée, retourna achever la chambre du père Salviederra. Elle ne se doutait pas qu'Alessandro était déjà sous la véranda avec Ramona.

Après son premier mouvement de colère, le jeune Indien s'était ingénieusement persuadé que, étant pour le moment au service de la senora et de la senorita, il devait à celle-ci une explication de sa conduite, et il avait couru après elle. Ramona l'entendait bien, mais elle ne voulait pas le regarder, ni lever les yeux de sa broderie. Il était là, au bas des marches; il montait, mais, si elle ne le regardait pas, il s'en irait. Le temps s'écoulait; elle n'entendait plus rien; elle leva enfin les yeux.

La jeune fille ne connaissait pas la nature des Indiens ni des amoureux. Elle rencontra un regard plus ardent que les rayons du soleil, et elle poussa involontairement un petit cri.

« Ah ! j'ai fait peur à la senorita, dit-il. J'attends depuis longtemps pour lui parler. Je voulais lui dire.... » .

Tout à coup, Alessandro s'aperçut qu'il ne savait pas ce qu'il voulait dire à Ramona, et Ramona s'aperçut qu'elle devinait parfaitement ses intentions, mais elle ne disait rien; il reprit en hésitant :

« Senorita, je ne voudrais jamais manquer à mon devoir envers la senora ni envers vous...

— Je vous crois, Alessandro, dit Ramona; vous n'avez pas besoin d'en dire davantage. »

Un éclair de joie passa sur le visage du jeune Indien. Elle le croyait, elle le comprenait. Des rapports nouveaux s'étaient établis entre elle et lui. « C'est bien! » dit-il, comme son peuple avait accoutumé de dire : « C'est bien! » et il inclina profondément la tête en se retirant. Margherita, heurtant les meubles dans sa mauvaise humeur à travers la chambre du père Salviederra, vit sous le rideau soulevé le regard d'Alessandro; elle devina aussi comment Ramona l'écoutait.

La jeune fille crispa ses deux mains. La racine d'amertume portait ses fruits. Ramona avait une ennemie.

« Oh! quel bonheur que le père Salviederra soit parti ce matin! pensait-elle. J'en ai pour un an à me confesser, et il m'aurait arraché mon secret en un instant! Tant de choses peuvent se passer en un an! »

VIII

Felipe gagnait lentement du terrain. Il n'était plus malade, mais il restait si faible qu'à peine pouvait-il causer quelques instants avec Alessandro des affaires de la propriété. Au bout d'un moment, il disait : « Je vous expliquerai cela une autre fois, Alessandro; maintenant chantez-moi un peu : je voudrais dormir. »

En voyant le goût de Felipe pour la société du jeune Indien, la senora en était venue à l'aimer personnellement ; la douceur de sa réserve plaisait d'ailleurs à la nature fière, secrète et silencieuse de la Mexicaine. Heureusement pour Juan Canito, il ne savait pas les progrès que le jeune Indien faisait dans la faveur de sa maîtresse, et il suscitait au contraire toutes les occasions de le faire valoir lorsque la senora venait le visiter.

« Je ne sais vraiment pas où il a appris tout ce qu'il sait, répétait le vieux berger. Il met la main à tout dans la maison. Bien sûr, il n'y a pas beaucoup d'Indiens comme lui !

— Je ne le pense pas non plus, disait la senora, son père est un homme capable et l'a bien élevé », mais

elle n'oubliait pas les éloges du vieux Juan et elle pensait déjà à retenir Alessandro en permanence à son service. L'idée qu'un Indien pût refuser de rester chez la senora Moreno ne lui venait pas à l'esprit. Il fallait suggérer cette pensée à Felipe, qui la proposerait de lui-même.

Ainsi, un jour, elle dit à Felipe : « Quelle voix a cet Alessandro ! Il vous manquera quand il s'en ira, dès que Juan Canito sera bien, dans six semaines ou deux mois !

— Est-ce qu'il y a déjà un mois? » demanda Felipe, et il soupira.

« Juan Canito me dit qu'il est merveilleusement au courant de tout ce qui regarde un troupeau, plus que tous les bergers que nous avons ici, et il a de si bonnes manièrés ! Je n'ai jamais vu un Indien comme lui !

— C'est le pendant du vieux Pablo, dit Felipe, et j'ai connu d'autres Indiens qui leur ressemblaient; c'est dans le sang.

— Heureusement, vous serez fort et bien portant alors, reprit la senora; vous ne vous apercevrez pas de l'absence d'Alessandro !

— Si fait, je m'en apercevrai! s'écrie Felipe avec humeur. Je donnerais n'importe quoi pour le garder ! mais ils sont trop fiers... Tout l'argent que je pourrais lui offrir ne déciderait pas Alessandro Assis à rester ici comme mon serviteur. Ils travaillent pour de l'argent, comme je vends de la laine pour de l'argent; mais serviteur ! c'est autre chose. »

Le visage de la senora exprimait son dédain. « Je ne comprends pas, dit-elle, non, bien certainement je ne comprends pas, et que pensent-ils être, ces sau-

vages qui vivaient sans habits il y a cent ans, sinon nos serviteurs travaillant pour leurs maîtres, comme de bons catholiques? il y a toujours des exceptions, et je crois bien qu'Alessandro est du nombre; mais, si vous lui offriez les mêmes gages que vous donnez à Juan Canito, je ne puis pas m'empêcher de croire qu'il serait ravi de rester chez vous.

— Je verrai, je penserai, dit Felipe. Rien ne pourrait mieux me convenir. J'y réfléchirai. »

La senora ne demandait pas autre chose.

Ramona était entrée pendant la conversation. Elle avait ouvert les lèvres comme pour parler, puis elle avait gardé le silence. Le mois qui venait de s'écouler avait eu beaucoup d'influence sur Ramona. En pensant à Alessandro, elle ne savait plus qu'il était Indien, pas plus qu'elle ne se disait que Felipe était Mexicain, et elle le trouvait plus beau comme il était plus fort que Felipe. « Je voudrais savoir si la senora s'en aperçoit! » pensait-elle.

Lorsque sa mère fut sortie de la chambre, Felipe se retourna vers la jeune fille. « Qu'est-ce que vous alliez dire tout à l'heure, Ramona »? demanda-t-il.

Ramona ne répondit pas; pour la première fois de sa vie, elle était embarrassée avec Felipe.

« Est-ce qu'il ne vous plaît pas? insista Felipe.

— Oh! si, il me plaît beaucoup.

— Alors qu'est-ce que c'est? Est-ce que vous avez entendu parler de son départ?

— Non; tout le monde pense qu'il est là jusqu'à ce que Juan Canito soit guéri...; mais vous disiez que vous ne pourriez pas lui offrir assez d'argent pour le décider à rester..... Je crois qu'il serait bien aise de rester...., voilà tout! »

Elle l'avait dit maintenant, et elle en était fâchée. Felipe la regardait avec étonnement; la jeune fille n'avait pas l'habitude d'hésiter et de douter ainsi. Une ombre, un éclair de quelque chose qui n'était pas de la jalousie, mais plutôt de la surprise, traversa l'esprit de Felipe, n'y laissant d'autre trace qu'une vigilance tendre sur les actes et les paroles de Ramona. Désormais Alessandro et Felipe par affection, et Margherita par rancune, devaient épier le moindre mouvement de Ramona. Elle eût été jugée d'une manière plus perspicace et plus équitable si la senora y eût regardé aussi, mais celle-ci ne portait aucun intérêt à la jeune fille; Ramona était en dehors de sa vie. Pour ce qui constituait l'existence extérieure, ce que la senora avait promis à sa sœur, Ramona l'avait toujours partagé avec Felipe, mais elle n'avait jamais pu l'aimer.

« Non, avait-elle dit au père Salviederra lui-même, je ne l'aime pas, et je ne l'aimerai jamais. L'amour ne se commande pas. Je vous ai obéi en la prenant chez moi, pour éviter à ma sœur un grand chagrin; j'ai fait pour elle ce que je devais, mais je ne l'aime pas. »

Le Père savait bien qu'il n'y avait rien de plus à dire. Il se consola en aimant Ramona chaque année davantage, et il avait bien raison, car jamais jeune fille n'avait été plus aimable et plus douce que cette Ramona, grandissant dans la maison de la senora Moreno, seule au milieu de tous, n'eût été l'affection de Felipe.

La maison de la senora était triste. Lorsque Felipe éprouvait le besoin de s'amuser, il s'absentait un jour ou deux, quelquefois trois. Ramona ne sortait jamais. Elle n'accompagnait pas même la senora dans ses rares voyages à Santa-Barbara ou à los Angeles. Celle-

ci ne le lui avait jamais proposé, et Ramona n'avait pas le courage de le demander. Il y avait trois ans maintenant qu'elle avait quitté son couvent, mais elle était restée aussi jeune et aussi innocente qu'en sortant des mains des sœurs. Sa vie doucement active et monotone l'avait préservée de toute pensée d'amour et de mariage, comme les tristes préoccupations de l'avenir avaient absorbé Alessandro. Ramona n'avait jamais vu d'homme jeune, sauf Felipe. Alessandro n'avait jamais regardé deux fois une jeune fille avant d'avoir rencontré Ramona.

Les jours s'écoulaient, et Felipe restait languissant. Alessandro méditait un grand coup. « On étouffe dans la chambre de senor Felipe, dit-il un jour à Juan Can; croyez-vous que la senora me laissât faire si j'arrangeais pour lui un lit à ma façon sous la véranda? Je répondrais de le remettre sur pied en huit jours!

— Et, si vous réussissiez, vous pourriez demander à la senora la moitié de ses biens; elle vous les donnerait, » répliqua Juan; puis, voyant le sang monter violemment aux tempes du jeune homme : « Je ne dis pas que vous feriez cela pour de l'argent; mais, si le senor Felipe mourait, la senora ne tarderait pas à le suivre, car elle ne vit que pour lui, et alors que deviendrait la propriété?

— Est-ce que la senorita ne l'aurait pas? » demanda Alessandro.

Juan Canito se mit à rire.

« Ah! ah! si la senora vous entendait! La senorita n'aura pas autre chose de la propriété que le pain qu'elle mange. Vous savez, elle n'a pas une goutte de sang Moreno dans les veines; elle n'est pas de la famille.

— Oui, dit Alessandro, Margherita a dit que la senorita était seulement la fille adoptive de la senora Moreno.

— Adoptive! répète Juan Canito avec dédain. Il y a quelque chose dans l'histoire que je ne sais pas bien, mais elle a du sang d'Ortegua dans les veines, sans compter celui de quelque jeune Indienne, et la pauvre senora Ortegua, qui n'avait pas d'enfant, s'en est chargée pour faire plaisir à son monstre de mari! »

En entendant les mots « une jeune Indienne », Alessandro tressaillit intérieurement, mais il répéta avec calme :

« Comment savez-vous que c'était la mère qui était Indienne?

— Ah! je n'en sais rien, mais elle ressemble aux Ortegua, et, à cette époque, il n'y avait plus une femme convenable qui eût voulu parler à senor Ortegua. La pauvre femme a dû avoir bien de la peine à persuader à notre senora de recevoir l'enfant, et plus d'une fois j'ai vu dans ses yeux qu'elle eût bien mieux aimé que la petite fût morte!

— Est-ce qu'elle n'a pas été bonne pour elle? » demanda Alessandro, mais l'amour-propre de Juan Canito était piqué, et il repartit sèchement : « Elle a été traitée en tout comme le senor Felipe; c'était ce que la senora avait promis à sa sœur.

— La senorita est-elle instruite de tout cela? » insista Alessandro.

Juan Canito se signa d'un air effrayé : « Certes non, dit-il, et je n'oublierai jamais que, une fois que je lui en avais dit quelque chose, quand elle était toute petite, la senora m'a fait venir, et elle m'a dit : « Juan Canito, « vous êtes dans la maison depuis longtemps; mais, si

« j'apprends que vous avez parlé de la senorita Ra-
« mona, ici ou ailleurs, vous quitterez sur-le-champ « mon service. » Je sais bien que je me laisse entraîner quelquefois à bavarder, reprit le vieillard d'un air suppliant; mais, Alessandro, vous ne me jouerez pas le vilain tour de répéter ce que je vous ai dit?

— Non, non, je n'en parlerai pas, vous pouvez être tranquille », dit Alessandro en s'éloignant lentement; mais Juan le rappela :

« Écoutez donc, écoutez, qu'est-ce que vous avez dit pour le lit de senor Felipe?

— Ah! oui, j'avais oublié. C'est un lit de peaux fraîches, bien tendues sur un cadre; les Pères n'en avaient jamais d'autre à la mission, et on dit qu'il n'y a rien de meilleur. Mon père s'en sert toujours; moi, j'aime encore mieux coucher par terre. Faut-il que j'en parle à la senora?

— Parlez-en à senor Felipe lui-même; il gouverne tout ici, et il me semble que c'était hier que je l'avais sur mes genoux. Les vieux sont mis de côté, mon garçon!

— Non, non, Juan, mon père est vieux, et il gouverne son peuple aussi fermement que jamais. Je lui obéis comme si j'étais encore un enfant!

— Et qu'êtes-vous, par le fait? » pensa le vieillard, mais il ne le dit pas tout haut; seulement il reprit : « Vos coutumes sont meilleures que les nôtres alors; ce n'est pas gai de voir venir la vieillesse. Allez! moi-même, je m'aperçois que le temps approche pour moi! »

A son tour, Alessandro avait cessé de rire du vieux berger, mais il se borna à dire : « Don Felipe est souvent à demi assoupi quand il m'appelle!

— Eh bien alors, parlez à la senorita. Senor Felipe l'écoute toujours! »

Juan savait pourquoi Alessandro n'avait pas envie de consulter Ramona sur les affaires de Felipe, et il reprit : « Non, je parlerai à la senora. »

Comme il se retournait, la senora se trouvait sur le seuil. L'idée du lit de peaux lui parut excellente. « Vous avez raison, dit-elle; nous essayerons. Senor Felipe a fait venir ici son lit à grands frais, et il s'y trouvait très bien autrefois, mais maintenant il dit qu'il lui semble qu'il va tomber, et que son lit se soulève sous lui pour le renverser. »

Alessandro souriait involontairement. « La seule fois que j'ai été sur un lit comme celui-là, senora, j'ai dit à mon père qu'il me sèmblait être monté sur un cheval indompté toujours prêt à ruer; mais je pensais que c'était une invention des saints, pour empêcher les hommes de rester trop longtemps dans leur lit.

— Il y a une pile de peaux fraîches, bien dégraissées, dit Juan Canito ; José allait les mettre en compte pour les vendre. Ce sera l'affaire, parce qu'elles ne seront pas trop dures.

— Plus elles sont fraîches, mieux cela vaut, pourvu qu'elles ne soient pas humides, dit Alessandro. Puis-je préparer le lit dans la véranda, senora? Je disais tout à l'heure à Juan que je vous demanderais d'établir senor Felipe en plein air. Pour nous, ce serait la mort que d'être enfermés entre des murailles comme il l'a été si longtemps. »

La senora hésitait. Elle ne partageait pas le goût d'Alessandro pour le grand air.

« La nuit et le jour? demanda-t-elle avec surprise.

— La nuit surtout, insista le jeune Indien, et, si senor Felipe ne se trouve pas bien après la première fois qu'il y aura dormi, dites qu'Alessandro est un menteur!

— Non, seulement qu'il s'est trompé! » reprit doucement la senora, qui se sentait de plus en plus attirée vers le jeune homme et qui se disait : « Quand je mourrai, et que je laisserai Felipe seul ici, je voudrais bien sentir auprès de lui un serviteur comme celui-là! »

Il était de bonne heure lorsque Ramona, qui brodait sous la véranda, vit entrer Alessandro, suivi par deux hommes portant le lit de peaux.

« Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle, une nouvelle invention d'Alessandro, mais pour qui?

— Pour senor Felipe, senorita, dit le jeune Indien, bondissant sur le perron; il va coucher ici nuit et jour, et vous le verrez se ranimer à vue d'œil. C'est cette chambre qui l'étouffe!

— C'est peut-être vrai, dit Ramona d'un air pensif. J'ai toujours mal à la tête quand j'y suis; mais la nuit dehors, Alessandro? Est-ce que ce n'est pas malsain de coucher en plein air?

— Pourquoi, senorita? demanda Alessandro. C'est si beau de regarder le ciel la nuit, quand il ne fait pas froid!

— Vous avez peut-être raison! s'écrie Ramona. Je n'y avais jamais pensé! Moi aussi j'aimerais à regarder le ciel! »

Si Ramona avait pu voir le visage d'Alessandro courbé présentement sur le lit de Felipe, qu'il arrangeait dans un coin à l'ombre, elle aurait saisi le même éclair de joie qui avait fait briller ses yeux lorsque le vieux Juan avait dit que la mère de la senorita était Indienne. Tout le jour des pensées confuses et triomphantes avaient traversé son esprit. « Une mère indienne! Haïe par la senora! qui ne l'aime pas! » Maintenant il se voyait contemplant les étoiles avec Ramona; mais il se

contenta de relever la tête en disant : « Voilà le lit bien solide, senorita! Si le senor Felipe voulait l'essayer! »

Ramona courait précipitamment dans la chambre de Felipe. « Le lit est tout prêt, sous la véranda, s'écria-t-elle; voulez-vous qu'Alessandro vous y porte? »

Felipe leva sur elle des yeux étonnés, et la senora reprit de cet air résigné qui faisait toujours mal à la jeune fille : « Je n'avais encore parlé à Felipe du petit changement proposé par Alessandro. Je supposais qu'il viendrait m'avertir quand le lit serait prêt. Felipe est encore très faible, vous savez bien.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? » demanda Felipe avec impatience, et, dès qu'il fut informé de l'idée d'Alessandro, il n'eut pas de repos que le jeune Indien ne l'eût pris dans ses bras pour le porter sous la véranda. Ramona s'était chargée des couvertures et courait en avant pour préparer le lit, mais la senora lui barra le chemin. « J'arrangerai tout cela moi-même! » dit-elle en faisant signe à la jeune fille de se retirer.

Ramona était bien accoutumée à de pareils affronts, mais son humeur était moins égale que de coutume; elle avait eu bien de la peine à retenir ses pleurs à la première rebuffade; à la seconde, elle recula vivement, et les larmes coulèrent sur ses joues.

Felipe l'avait bien vu, et il se disait : « Quel dommage cependant que ma mère n'aime pas Ramona! » Mais Alessandro l'avait vu aussi, et la coupe débordait; il tremblait de tous ses membres en déposant Felipe sur son lit.

« Est-ce que je suis encore si lourd, Alessandro? » dit le malade en souriant; mais le jeune Indien secoua la tête : « Ce n'est pas votre poids, senor Felipe! » Ses yeux

suivaient Ramona. « Ah! » dit Felipe en apercevant la direction du regard, et il retint faiblement Alessandro, qui voulait se retirer. « Restez! dit-il, j'ai quelque chose à vous dire, je suis étourdi pour le moment....

— Oui, senor, » repartit Alessandro, qui s'assit sur les marches du perron. La senora s'était éloignée pour quelques instants. Felipe avait fermé les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, Alessandro attendait toujours.

Le jeune Indien s'approcha du lit; il sentait que Felipe avait lu dans son cœur. « Alessandro, dit le malade, ma mère me demandait ce matin si vous ne pourriez pas rester chez nous en permanence. Juan Canito vieillit, et il marchera avec des béquilles le reste de ses jours, le pauvre homme! Nous avons grand besoin d'un berger entendu qui puisse tout surveiller ici. »

Tout en parlant, il saisit de l'œil les émotions que trahissait le visage de l'Indien. La surprise paraissait dominer. « J'ai dit à ma mère que vous seriez étonné, ajouta Felipe, car vous n'étiez pas resté pour gagner de l'argent, mais pour nous rendre service. »

Cet aveu toucha Alessandro. « C'est vrai, répondit-il; je l'avais dit au père Salviederra. Je ne pourrais pas accepter sans savoir ce qui conviendrait à mon père.

— Si votre père consent, resterez-vous? insista Felipe.

— Oui, senor, si mon père le désire, » repartit Alessandro gravement, comme si, un moment auparavant, il ne s'était pas dit qu'après tout il n'était pas au service de la senora Moreno et qu'il ne savait pas pourquoi il resterait pour voir rabrouer la senorita. Un instant après, il ajouta : « Ce serait une satisfaction pour moi de vous être utile, senor Felipe. »

Alessandro ne pouvait se décider à s'éloigner de Ramona, et il sentait que Felipe serait son ami.

IX

Quand la senora reparut sous la véranda, Felipe était déjà endormi, Alessandro assis par terre à côté de lui. Les heures s'écoulaient, et la mère resta jusqu'à minuit dans sa grande chaise de bois sculpté, contemplant avec délices le paisible sommeil du malade. Ramona était dans sa chambre, seule et triste. Lorsque la senora alla enfin trouver son lit, Alessandro demeura chargé de veiller sur Felipe.

La fenêtre de la chambre de Ramona donnait sur la véranda. Quand elle se réveilla, la lune avait disparu du ciel, et la tranquillité était telle qu'on pouvait entendre la respiration égale et douce de l'homme endormi. La jeune fille se leva, écartant les rideaux de mousseline de sa fenêtre entr'ouverte pour regarder sur la véranda; elle n'avait fait aucun bruit, pensait-elle, mais Alessandro l'avait entendue, et il se dressa près de la fenêtre. « Je suis là, senorita, dit-il à voix basse; avez-vous besoin de quelque chose?

— A-t-il dormi ainsi toute la nuit? murmura-t-elle.

— Il n'a pas bougé une seule fois.

— Quel bonheur! dit Ramona. Quel bonheur! »

Elle aurait voulu parler encore. Pour la première fois,

elle se sentait heureuse de penser qu'Alessandro l'aimait; elle se l'avouait nettement, mais elle ne savait plus que lui dire, et elle soupira légèrement. Alessandro se rapprocha de la fenêtre.

« Que les saints vous bénissent, senorita! dit-il avec ferveur.

— Merci, Alessandro! » repartit Ramona, et elle retourna à son lit, sinon à son sommeil. Le jour approchait; à la première lueur de l'aube, Ramona entendit la fenêtre de la senora qui s'ouvrait. « Elle ne va pas entonner le cantique et réveiller Felipe! » pensait la jeune fille; mais la mère échangea quelques mots avec le fidèle gardien, la fenêtre se referma et tout rentra dans le silence.

« La Vierge n'aurait pas eu de plaisir à notre cantique, se répéta Ramona, mais je vais lui dire une petite prière », et elle s'agenouilla pour marmotter ses *Ave*. Le faible murmure de sa voix frappa l'oreille amoureuse d'Alessandro; il se leva de nouveau, demandant tout bas : « La senorita a-t-elle parlé? » Ramona en fut surprise, son chapelet tomba à terre. « Ah! pensa Alessandro confondu, je l'ai dérangée, elle faisait sa prière! » Et il recula jusqu'aux dernières limites de la véranda, s'asseyant sur le parapet. Ramona restait à genoux; elle le regardait. Son chapelet restait par terre, mais la prière adressée à la sainte Vierge valait bien toutes celles des livres.

Le soleil était levé, et le concert des rouges-gorges, des chardonnerets et des canaris commençait à retentir sous le toit; la senora s'était approchée du lit de Felipe toujours endormi, et Ramona s'avança timidement à son tour. « Est-ce que c'est bon qu'il dorme si longtemps? demande-t-elle à voix basse.

— Jusqu'à midi, senorita, repartit Alessandro, et vous verrez comme il aura bonne mine quand il se réveillera! Ce sera un autre homme! »

Alessandro disait vrai. Lorsque Felipe l'appela quelques instants plus tard, sa voix était déjà plus forte. « Vous êtes un fameux médecin, Alessandro, dit-il; cet imbécile de Ventura me faisait mourir à petit feu dans ma chambre; il était temps que vous veniez à mon aide! Maintenant, à déjeuner! Je meurs de faim! Qu'on m'apporte tout ce qu'il y a à la cuisine! J'avais oublié ce que c'était que la faim! »

Quand la senora vit Felipe soutenu par ses oreillers et se préparant à déjeuner, elle regarda Alessandro, en s'arrêtant comme une statue au milieu de la véranda. « Le ciel vous bénira! » dit-elle à demi-voix, et elle disparut dans sa chambre. Lorsqu'elle ressortit, elle avait les yeux rouges, mais sa voix était douce et caressante, même lorsqu'elle s'adressait à Ramona. Elle semblait ressuscitée d'entre les morts.

Toute l'existence de la famille était concentrée autour du lit de Felipe sous la véranda. Les serviteurs passaient les uns après les autres pour contempler le jeune maître. Juan Canito se traîna jusque-là, avec les béquilles de manganita que lui avait fabriquées Alessandro. La senora ne quittait pas son grand fauteuil au pied du lit; elle semblait moins triste et plus douce que de coutume. Ramona brodait tout auprès, assise de façon à ne pas affronter de face la place de la senora, même lorsque celle-ci ne se trouvait pas sur son fauteuil.

Tous ceux qui l'entouraient ainsi de leurs tendres soins eussent été bien surpris s'ils avaient pu deviner les pensées qui se succédaient dans l'esprit du conva-

lescent. Felipe savait l'amour d'Alessandro pour Ramona, et il n'en était ni surpris ni irrité comme il l'aurait été s'il se fût bien porté. Il avait vu la mort de si près, que les passions et les sentiments de la terre s'étaient atténués dans son âme, et il comprenait ce qui l'avait toujours embarrassé et préoccupé dans le regard de Ramona; elle l'aimait comme une sœur; elle ne l'aimerait jamais autrement. Mais comment pourrait-elle vivre sans lui auprès de sa mère, s'il venait à mourir? Felipe adorait sa mère, mais il ne se faisait pas d'illusion sur son compte. Elle n'aimait pas Ramona, et elle pouvait un beau jour la renvoyer sans pain et sans abri. Cependant la laisserait-elle épouser un Indien, elle qui avait été adoptée par la senora Ortegua, élevée par la senora Moreno? La chose était bien douteuse, et Felipe se demandait languissamment comment il pourrait rendre service à Ramona.

Les jours s'écoulaient ainsi, les jours charmants du commencement de l'été; le jardin était rempli de fleurs; tous les oiseaux couvaient dans les branches; le feuillage épais des vignes ombrageait la véranda, et chaque matin Felipe se disait : « Je parlerai aujourd'hui à ma mère; pourquoi Alessandro ne serait-il pas régisseur de la propriété et n'épouserait-il pas Ramona? » Et chaque soir il se disait : « Je parlerai demain. »

Margherita veillait cependant, sans que Felipe le sût. Elle se demandait parfois lequel elle détestait le plus, Alessandro ou Ramona; mais elle ne se donnait pas la peine de préparer sa vengeance, que servirait certainement le cours des événements. « A-t-on jamais vu un berger installé sous la véranda avec la famille, chantant et jouant du violon? pensait-elle. Qu'il aille donc trouver sa senorita! Elle est toute prête à se jeter à sa

tête! Imbécile qui ne s'en aperçoit pas! » Et elle guettait sans relâche les moindres occasions de relations entre Alessandro et Ramona.

Felipe aussi était aux aguets; mais, retenu dans son lit par sa faiblesse, il eût été bien étonné de tout ce que Margherita eût pu lui raconter. Au début, Ramona elle-même le tenait naïvement au courant. Elle lui avait dit qu'Alessandro, la voyant arroser les fougères à demi desséchées de la chapelle, avait dit : « Laissez donc cela, senorita, elles sont mortes! » et le lendemain matin elle avait trouvé à la porte du lieu saint un faisceau de fougères comme elle n'en avait jamais vues, tant elles étaient grandes, belles et légères. La chapelle ressemblait à une serre, maintenant que tous les vases de l'autel étaient garnis de bouquets rapportés par le jeune Indien.

C'était lui aussi qui avait suggéré l'idée de faire des couronnes pour les statues des saints avec les graines desséchées des artichauts. Elles étaient bien plus jolies que toutes les fleurs de papier que la jeune fille avait appris à faire dans son couvent. Quand la senora avait vu la guirlande autour de la tête de saint Joseph et le bouquet dans la main de la Madone, elle avait cru que Ramona avait fabriqué des fleurs avec de la soie ou du satin.

Alessandro lui avait aussi apporté de beaux paniers faits par les Indiens de Pale, et un autre de Falare dans le nord, avec des plumes mélangée aux osiers rouges et jaunes. Il semblait qu'on eût fait le panier du corps d'un charmant oiseau.

Chaque semaine, quelque nouveau gage des attentions d'Alessandro venait s'ajouter au trésor de la jeune fille; il lui racontait aussi les légendes de la mission

primitive, telles que son père, Pablo Assis, les avait recueillies de la bouche du père Peyri, les voyages du père Junipéro, le fondateur de la mission, et du père Crespi, son ami. Le grand-père d'Alessandro était avec celui-ci un jour qu'une certaine tasse à chocolat avait été cassée. C'était le seul objet de luxe que possédât le Père, et sa suite était au désespoir. « Ne vous désolez pas, dit le père Crespi ; je la raccommoderai, » et, prenant les deux morceaux entre ses mains, il pria Dieu. Lorsqu'il lâcha la tasse, elle était entière, et elle dura encore bien longtemps.

Depuis quelques jours, au contraire, Ramona ne parlait plus volontairement d'Alessandro, et elle répondait brièvement aux artificieuses questions de Felipe à son sujet. Elle évitait aussi de le regarder. Alessandro n'en était pas fâché ; il savait bien qu'elle le regardait tout autrement lorsqu'ils se trouvaient par hasard seuls ensemble ; mais il se figurait qu'il s'en était aperçu tout seul. Il se trompait, Margherita le savait aussi.

La première fois que Ramona et Alessandro s'étaient rencontrés auprès du ruisseau, c'était par hasard. Depuis, Alessandro y était souvent revenu dans l'espoir de rencontrer la même chance, et, si Ramona ne s'avouait pas le même désir, elle n'oubliait pas cependant l'entrevue qui avait eu lieu dans cet endroit charmant. Le matin, elle y descendait parfois pour laver un mouchoir ou une dentelle, et Alessandro avait bien de la peine à ne pas l'y rejoindre. Lorsqu'elle les apercevait sous les saules, Margherita pensait : « Oh ! que ne donnerais-je pas pour être envoyée à sa recherche par la senora, afin de pouvoir à mon tour lui lancer à la figure : « On vous appelle à la maison ! » Cela viendra ! Je n'ai qu'à attendre ! Cela viendra ! »

X

Le moment était plus terrible que Margherita ne se l'était imaginé, car ce fut la senora elle-même qui rencontra les amoureux.

Felipe avait repris assez de forces pour s'habiller et même pour faire quelques pas dans le jardin, en sorte que sa mère, l'esprit en repos, avait recommencé ses longues promenades solitaires dans la propriété. Elle était en marché avec les Ortegua pour un petit pâturage qu'ils voulaient acheter et qui se trouvait plus éloigné de la maison qu'elle n'avait cru, en sorte qu'elle revenait à pas pressés, comme la nuit tombait, lorsqu'elle aperçut dans l'ombre près du ruisseau, sous les saules, un homme et une femme qui se tenaient embrassés. Elle s'arrêta, recula de quelques pas, puis, avec un cri de surprise, elle reconnut ceux qui, séparés maintenant l'un de l'autre, la regardaient avec effroi.

Ce fut Ramona qui rompit le silence. La terreur l'aurait rendue muette pour son propre compte. Pour le compte d'Alessandro, elle retrouva la parole.

« Senora! commença-t-elle.

— Taisez-vous, misérable! cria la senora. Ne vous

aventurez pas à dire une parole! Rentrez dans votre chambre! »

Ramona ne bougeait pas.

« Quant à vous », et elle se retournait vers Alessandro pour dire : « Vous êtes renvoyé de mon service. » Mais elle s'arrêta à temps : « C'est au senor Felipe que vous aurez à répondre. Je ne veux plus vous voir, allez! »

Elle frappait du pied dans sa colère, en répétant : « Allez! » mais Alessandro ne bougeait pas. Il attendait les ordres de Ramona. « Allez! Alessandro! » dit-elle, en regardant toujours la senora bien en face. Alessandro disparut à l'instant.

Le calme de Ramona et l'obéissance que lui témoignait Alessandro achevèrent d'exaspérer la senora. Hors d'elle-même, elle frappa violemment la jeune fille, comme celle-ci commençait à parler. « Taisez-vous! cria-t-elle de nouveau, en poussant de toutes ses forces Ramona le long de l'allée.

— Vous me faites mal, senora, dit Ramona toujours de la même voix tranquille. Vous n'avez pas besoin de me tirer. Je vous suivrai. Je ne crains rien. »

Était-ce bien Ramona? La senora la regardait avec stupéfaction, honteuse déjà de ses violences. « Misérable hypocrite! » pensa-t-elle, et elle poussa la jeune fille dans sa chambre, fermant brusquement la porte sur elle.

Margherita avait tout vu. Depuis une heure, elle savait Alessandro et Ramona près des saules, et elle s'impatientait de l'absence prolongée de la senora. Felipe savait bien ce qu'était devenue la jeune fille, mais il ne pensait pas que sa mère dût remonter le long du ruisseau, sans quoi il eût trouvé moyen d'avertir Ramona.

Margherita avait vu Ramona traînée dans sa chambre par la senora pâle et tremblante. Tremblante aussi, elle courut dans le jardin, son tablier sur sa tête. Que de fois Ramona ne l'avait-elle pas protégée contre la colère de la senora! « Sainte Vierge! que peuvent-ils avoir fait? » pensait-elle.

Le malheur avait voulu que Felipe fût également témoin de ce qui s'était passé. Il avait entendu des voix, et, regardant par la fenêtre, il avait vu sa mère traîner violemment par le bras Ramona, qui était pâle, mais singulièrement calme. Felipe avait aussitôt tout compris. Il s'était frappé le front en s'écriant : « Imbécile que je suis, de l'avoir laissé prendre par surprise! Elle ne leur pardonnera jamais! » Et il s'était jeté sur son lit, dans sa chambre, où sa mère vint le chercher, inquiète déjà de ne le pas trouver sous la véranda. Elle se penchait vers lui, lorsqu'il l'embrassa tendrement en disant : « Ah! mère chérie, que deviendrais-je sans vous? » Cette caresse et ces paroles agirent comme l'huile sur les flots soulevés du cœur de la senora. « Je ne lui dirai rien ce soir! pensa-t-elle; il est fatigué », et elle lui envoya son souper dans sa chambre, pensant qu'il ne s'apercevrait pas de l'absence de Ramona.

Margherita attendait dans la salle à manger pour servir le souper, confondue par le calme apparent de la senora. Avait-elle rêvé quelques instants auparavant lorsqu'elle avait vu Ramona traînée par la senora furieuse? Elle avait servi senor Felipe dans sa chambre; elle se retourna hardiment. « Et la senorita? demanda-t-elle.

— La senorita est dans sa chambre, souffrante; si elle veut à souper, je le lui donnerai moi-même », dit la

senora sèchement. Elle avait retrouvé son empire sur elle-même et elle se demandait ce que Margherita avait pu voir.

Pour rendre justice à la maîtresse et à la servante, il faut avouer qu'elles ne comprenaient pas, qu'elles n'avaient rien deviné des rapports qui existaient entre Ramona et Alessandro, ni du chemin qu'ils avaient fait dans cette première entrevue un peu prolongée. Alessandro était maintenant caché derrière le massif de géraniums à la porte de la chapelle; il comptait passer là toute la nuit, non loin de la fenêtre de Ramona, à sa portée si elle avait besoin de lui, si elle l'appelait, et, dans ce moment d'attente, il repassait tous les événements du jour, et ce mélange de joie folle et de terreur qui avait successivement bouleversé son âme. Le transport l'emportait cependant : Ramona n'avait-elle pas dit qu'elle l'aimait?

Ils étaient tous deux sous les saules. Alessandro parlait de la proposition que lui avait faite Felipe. « Vous savez l'idée qu'il a de me garder?

— Oui! dit Ramona, j'ai entendu la senora qui en parlait à Felipe l'autre jour.

— Et y était-elle contraire? demanda vivement Alessandro.

— Je ne crois pas, dit Ramona, mais je ne suis pas sûre. Il faut du temps pour comprendre ce que veut la senora. »

Alessandro ne comprenait pas du tout, pour son compte.

« Oui, reprit la jeune fille, elle a l'air de tout remettre à Felipe ou au père Salviederra, mais rien ne se décide que selon sa volonté. C'est une femme extraordinaire que la senora, n'est-ce pas, Alessandro ?

— Elle aime beaucoup senor Felipe, repartit Alessandro pour détourner la conversation.

— Ah! vous ne pouvez pas savoir comme elle l'aime, et elle n'a que lui au monde, et elle n'aime que lui. S'il était mort, elle serait morte aussi. Elle a du goût pour vous, parce qu'elle croit que vous avez sauvé la vie de Felipe.

— Je ne sais pas si elle a du goût pour moi, reprit Alessandro. Je n'ai jamais vu une femme qui lui ressemblât! Je crois qu'elle n'aime personne.

— Oh! elle me fait si grand'peur! Toujours, depuis que j'étais toute petite, dit Ramona. Je suis venue ici si souvent regarder cette belle eau courante, en pensant que je voudrais m'y jeter et laisser emporter mon corps jusqu'à la mer. Mais le père Salviederra dit que c'est un grand péché d'attenter à sa vie. Le lendemain matin, au lever du soleil, en entendant chanter les oiseaux, j'ai toujours été bien aise de ne pas l'avoir fait. Vous n'avez jamais eu de ces idées-là, Alessandro?

— Non, senorita, et c'est un grand crime, dans mon idée, que de se donner la mort. Mais j'ai bien du chagrin de vous sentir si malheureuse. Est-ce qu'il doit toujours en être ainsi? Êtes-vous obligée de rester ici?

— Ah! mais je ne suis pas toujours malheureuse », et Ramona riait gaiement. « Je suis très heureuse en général. Oui, je suppose que je resterai toujours ici », et sa figure s'assombrit involontairement. « Je n'ai pas de famille; j'étais la fille adoptive de la sœur de la senora, et elle a eu la bonté de me recueillir à sa mort. Le père Salviederra dit que je ne dois jamais oublier ce que je lui dois. »

Alessandro la regardait attentivement, se rappelant

ce que Juan Canito avait dit de l'origine probable de la jeune fille, et brûlant de dire à celle qu'il aimait : « Vous êtes sans famille et sans attachement, ma bien-aimée, et le sang de ma race coule dans vos veines. Venez à moi! venez à moi! » Mais il n'osait pas; comment aurait-il osé? Ramona reprit avec un étrange épanchement de cœur :

« Ce qu'il y a de pire, Alessandro, c'est qu'on ne veut pas me dire qui était ma mère; je ne sais seulement pas si elle est encore vivante. Je l'ai demandé une fois à la senora, mais elle m'a dit qu'elle m'instruirait plus tard, quand je serais d'âge, et le père Salviederra me dit toujours d'attendre! »

Le secret tremblait sur les lèvres d'Alessandro, mais rapprocherait-il Ramona de lui, ou l'épouvanterait-il?

« Croyez-vous qu'ils sachent qui était votre mère? demanda-t-il.

— J'en suis sûre », dit Ramona à voix basse, comme si on lui arrachait cet aveu, puis elle reprit : « Parlons de choses moins tristes, Alessandro. Resterez-vous ici ?

— La senorita en serait-elle bien aise? demanda le jeune Indien.

— Vous le savez bien », et la voix de Ramona tremblait : « Je ne sais ce que nous ferions sans vous, Felipe et moi. » Les yeux d'Alessandro brillaient : « Cela dépendra de mon père, senorita. Je lui ai écrit hier; il est vieux et il est seul. Il y a bien des choses qu'il voudrait faire pour assurer l'existence de notre peuple, maintenant que les Américains sont dans le pays, et qu'il ne peut pas entreprendre quand je suis loin de lui. Avez-vous jamais été à Témecula, senorita?

— Non, dit Ramona; est-ce une grande ville? » Ales-

sandro soupira. « Tout au plus un village, senorita : deux cents personnes au plus, quand tout le monde y est, mais il y a constamment des absents. Les pauvres Indiens se louent chez les fermiers, pour creuser les fossés ou pour garder les troupeaux, et ils emmènent leurs femmes et leurs enfants. La senorita n'a jamais vu des gens si malheureux !

— Oh ! si, dit Ramona, quand j'étais à Santa-Barbara. Il y avait beaucoup de pauvres par là, et les sœurs leur donnaient à manger toutes les semaines !

— Des Indiens ? » demanda Alessandro.

Ramona rougit.

« Quelques-uns, dit-elle, mais ce n'étaient pas des hommes comme les vôtres, Alessandro. C'étaient de pauvres gens sans ambition, sans ardeur, qui ne savaient ni lire ni écrire.

— Il n'y a dans le village de Témecula qu'un seul homme qui sache lire et écrire, sauf mon père et moi, dit tristement Alessandro, et cependant mon père les conjure toujours de venir chez lui pour apprendre, mais ils disent qu'ils n'ont pas le temps, et il y a du vrai, senorita vous voyez bien que tout le monde a ses peines. »

C'était la première fois qu'Alessandro parlait de ce qui le regardait, et Ramona l'écoutait avec une douloureuse attention. « Ce sont de vraies peines, celles-ci, pas des idées en l'air comme les miennes, dit-elle gravement. Je voudrais faire quelque chose pour votre peuple, Alessandro. Si Témecula était près d'ici, je pourrais leur enseigner quelque chose. Les sœurs disaient toujours qu'il n'y avait pas de plus belle tâche que d'instruire les pauvres ignorants. Avez-vous des parents dans le village, quelqu'un que..... que vous aimiez, Alessandro ? »

Alessandro était trop absorbé par la pensée de son peuple pour remarquer l'inflexion hésitante de la voix de Ramona, et il répondit :

« Oui, senorita, je les aime tous. Ils sont mes frères et mes sœurs, le peuple de mon père, et je suis bien inquiet sur leur compte. »

Ramona fut tout à coup saisie par la pensée que Pablo Assis ne consentirait pas à se priver de son fils, et le courage lui manqua à cette idée. Faisant un pas vers Alessandro, elle dit brusquement : « Alessandro, j'ai bien peur que votre père ne consente pas à vous laisser ici.

— Moi aussi, senorita, dit-il tristement; mais alors que faire ? »

Il leva les yeux sur elle. Les larmes coulaient sur les joues de la jeune fille. Le monde changea de face pour lui à l'instant même. « Senorita ! senorita Ramona ! s'écria-t-il, vous pleurez ! O senorita ! serez-vous fâchée si je vous dis que je vous aime ? »

Son cœur palpitait à la pensée de son audace, et il ne pouvait croire ses oreilles lorsqu'il entendit répondre tout bas, mais d'une voix ferme et nette : « Oui, Alessandro, je sais que vous m'aimez, et j'en suis bien aise ! » Puis, comme le jeune homme reprenait en hésitant : « Mais vous, senorita, vous ne pouvez pas... — Oui, Alessandro, je vous aime, » répondit la jeune fille, et à l'instant elle fut enveloppée dans les bras d'Alessandro, sanglotant plutôt qu'il ne demandait : « O senorita bien-aimée ! Est-il vrai ? Pouvez-vous penser à venir avec moi, à être à moi ? Ce n'est pas possible ! » Mais il savait bien qu'elle ne se trompait pas. Il l'embrassait ; elle lui rendit ses baisers, le serrant de ses deux mains et répétant : « Je vous aime, j'irai avec vous ! » au moment

où la senora parut tout à coup, poussant un cri d'étonnement et s'arrêtant à quelques pas devant eux pour les contempler de son terrible regard.

Quelle heure que celle-là! Les moindres détails en reparaissaient dans la mémoire d'Alessandro pendant qu'il guettait la fenêtre entr'ouverte de Ramona et les blancs rideaux qui frissonnaient à la brise du soir. Point d'autres lumières que dans la chambre de Felipe, où l'on entendit jusqu'à minuit des voix confuses. La patience inépuisable de l'Indien avait soutenu Alessandro jusqu'au moment où il entendit se refermer la porte de la chambre de la senora. Il ne couchait plus auprès de senor Felipe, qui n'avait plus besoin d'une semblable vigilance; mais le jeune homme attendait cependant, et il ne fut pas surpris d'entendre une voix au travers des sarments de la vigne. « Senor Felipe!

— Demain matin, de bonne heure, Alessandro, derrière la petite bergerie. Pas un mot ici; ce n'est pas sûr!

— Où est la senorita?

— Dans sa chambre.

— Bien? insista Alessandro.

— Oui », répondit Felipe, qui n'en était pas bien sûr.

Et ce fut toute la consolation d'Alessandro pendant sa longue nuit sans sommeil, sauf le chant de deux pigeons ramiers répétant : « Amour! — Ici! — Amour! — Ici! » aussi clairement que si le dialogue était écrit sur une page.

« Ma Ramona est tendre et douce comme la tourterelle, pensa Alessandro. Quand les gens de ma race la connaîtront, ils l'appelleront Majel, la tourterelle. »

XI

Quand la senora eut quitté Felipe, ce n'était pas pour se coucher. Elle n'avait pas voulu agiter Felipe au commencement de la nuit par une conversation désagréable ; d'ailleurs elle n'était pas encore bien décidée sur la marche à suivre. Peut-être ne serait-il pas indispensable de renvoyer Alessandro, dont elle sentait l'utilité pour Felipe comme pour la propriété. Quant à Ramona, son parti était bien pris. Elle l'enverrait au couvent pour y servir comme sœur converse toute sa vie. Le père Salviederra lui-même ne pouvait pas lui demander de garder sous son toit une fille aussi éhontée, et les instructions de sa sœur, la senora Ortegua, prévoyaient une pareille infortune. « Si elle se montrait indigne de votre protection, disait le papier, les bijoux et les valeurs que je vous confie iraient de droit à l'Église. » Les instructions ne disaient rien de la jeune fille ; mais, pour elle aussi, l'Église était la seule ressource. « Demain, pensait la senora, elle saura qui était sa mère ! »

Un éclair de justice qui se fit jour dans l'âme emportée de la senora lui rappela que Ramona n'avait point eu de souper. Poussant la clef avec précaution, de

peur de réveiller Felipe, elle entra un bol de lait à la main avec un morceau de pain. Le lit était vide, la fenêtre ouverte. « Elle s'est enfuie avec Alessandro ! Quel horrible esclandre ! » pensa-t-elle ; mais, de l'autre côté du lit, une respiration régulière se faisait entendre ; la senora approcha, sa bougie à la main. Ramona était là à genoux, affaissée aux pieds de la statue de la Madone, dont elle enlaçait le piédestal de ses bras ! Ses joues étaient mouillées de larmes, mais son attitude était significative ; elle avait cherché un refuge dans le sanctuaire. « Elle n'osera pas me faire du mal au pied de la Vierge ! avait-elle pensé. D'ailleurs la fenêtre est ouverte, Felipe m'entendrait si j'appelais, et je suis bien sûr qu'Alessandro veille ! » Une prière sur les lèvres, elle s'était endormie.

Ce fut le voisinage de Felipe plus que celui de la Madone qui protégea Ramona. La senora se dit tout à coup, en regardant la fenêtre ouverte, que, tout en veillant Felipe, Alessandro s'était trouvé en communications bien faciles avec Ramona. « Misérable créature ! se répéta-t-elle, et elle peut dormir ! Enfin, elle a prié, si tant est que la Vierge l'ait écoutée ! » Et, par une nouvelle intuition de justice, elle attira la courtepointe du lit et couvrit Ramona de la tête aux pieds. Puis elle sortit, fermant de nouveau la porte.

De son lit, Felipe avait tout entendu ; il devinait tout. « Ma pauvre mère n'a pas osé parler à cette malheureuse enfant, de crainte de me réveiller, se dit-il. Grâce à Dieu, elle dort ! Qu'est-ce que nous allons devenir demain ? » Et il s'agita dans son lit jusqu'au jour, s'assoupissant à peine vers le moment où la senora ouvrit sa fenêtre aux premières lueurs de l'aurore, lançant les notes de son cantique au soleil levant. Aussitôt

Ramona, levée et dans l'attente, joignit sa voix à celle de la senora ; Alessandro, qui avait veillé toute la nuit, se mit à chanter avec elles ; Margherita, qui errait déjà, partagée entre sa jalousie et ses craintes, commença aussi à chanter ; les faibles accents de Felipe se distinguaient clairement. Le volume du son allait grossissant comme si tout avait été amour et paix au lieu du chagrin et de la confusion violente qui régnaient dans les âmes, mais tous avaient gagné quelque chose à leur cantique matinal, Ramona et Alessandro les premiers.

« Les saints soient loués, se dit Alessandro, ma tourterelle peut chanter ! » — « Alessandro est là, pensait Ramona. Il veille toute la nuit. Je suis bien aise de savoir qu'il m'aime ! »

« Pourrait-on croire qu'ils chantent ainsi ! se disait la senora. Peut-être les choses ne sont-elles pas aussi graves que je pensais. »

Alessandro avait couru à la bergerie pour attendre Felipe. Ramona, se voyant couverte et le pain avec le lait à côté d'elle, avait bien compris que la senora était entrée dans la chambre pendant la nuit. Elle se sentait un peu rassurée ; elle était rassasiée par son repas, car elle avait faim, calmée par ses prières ; d'ailleurs elle n'était pas très agitée ; la région où elle était entrée n'était plus soumise à l'empire de la senora, et Felipe ne permettrait pas qu'on lui fît du mal avant son départ avec Alessandro. La paix et la liberté qui découlaient de cette seule pensée rayonnaient sur son visage quand la senora entra lentement, gravement, irritée dès le seuil par le calme joyeux de la jeune fille, qui métamorphosa tout à coup ses dispositions et son discours.

S'asseyant en face de Ramona, mais à l'autre bout

de la chambre, elle demanda d'un ton méprisant : « Qu'est-ce que vous avez à dire pour votre défense ? »

Ramona regarda la senora bien en face, et elle parlait de cette voix calme qui avait si fort irrité celle-ci la veille. Cette fois, elle ne fut pas interrompue.

« Senora, dit-elle, vous n'avez pas voulu m'écouter jusqu'à présent. Vous auriez cependant été moins en colère si vous aviez su. Nous n'avons rien fait de mal, ni l'un ni l'autre. Nous nous aimons, et nous allons nous marier. Je vous remercie, senora, de ce que vous avez fait pour moi, et je suis sûre que vous serez plus heureuse quand je ne serai plus ici, dit la jeune fille sans rancune en regardant le visage amaigri en face d'elle. Vous avez été bien bonne pour une enfant que vous n'aimiez pas. Je vous remercie du pain et du lait que vous avez apportés hier soir. Peut-être pourrai-je partir aujourd'hui même avec Alessandro. Je ne sais ce qu'il désire. Nous venions pour la première fois de parler de notre mariage quand vous êtes arrivée près du ruisseau. »

Le visage de la senora eût été curieux à étudier pendant que Ramona parlait. Au soulagement que lui causa la conviction que ses soupçons n'étaient pas fondés, succéda une irritation plus amère encore, si elle était moins méprisante.

« Épouser un Indien! s'écria-t-elle dès qu'elle put parler : vous, épouser un Indien! Jamais! Êtes-vous folle? Je ne le permettrai jamais! »

Ramona la regardait avec inquiétude.

« Je ne vous ai jamais désobéi, senora, dit-elle, mais ceci est une autre question. Vous n'êtes pas ma mère. J'ai promis d'épouser Alessandro.

La douceur de la jeune fille trompa un moment la senora.

« Non, dit-elle, je ne suis pas votre mère, mais je tiens auprès de vous sa place. Vous étiez la fille adoptive de ma sœur, qui vous a confiée à mes soins ; vous ne pouvez vous marier sans ma permission, et je vous défends de parler de nouveau de cet Indien. »

Le moment était venu pour la senora Moreno de s'apercevoir, à sa grande surprise, de quel bois était faite cette enfant qu'elle élevait depuis quatorze ans. Ramona se leva et s'approcha de la senora, qui était debout aussi, et elle dit d'une voix plus forte :

« Senora Moreno, vous pouvez faire toutes les défenses que vous voudrez. Le monde entier ne m'empêcherait pas d'épouser Alessandro. Je l'aime. Je lui ai promis et je tiendrai ma parole. »

Le regard de la jeune fille était ferme et assuré. Pour la première fois elle sentait son âme en liberté.

« Bah ! dit la senora avec dédain, vous ne savez pas ce que vous dites. Qui est-ce qui m'empêcherait de vous enfermer demain dans un couvent ?

— Alessandro, reprit fièrement la jeune fille.

— Alessandro ! un misérable Indien que je ferai chasser par mes chiens ! Ah ! ah ! » et elle riait.

Ramona était enfin offensée.

« Vous n'oseriez pas ! s'écria-t-elle. Felipe ne le permettrait pas ! »

La réplique était imprudente de la part de Ramona.

« Je vous défends de prononcer le nom de Felipe, dit la senora ; il ne prendra plus garde à vous !

— Vous vous trompez, senora, reprit Ramona plus doucement. Felipe est l'ami d'Alessandro... et le mien ! ajouta-t-elle en abaissant la voix.

— Ah! ah! la senorita se croit toute-puissante dans la maison des Moreno? s'écria la senora en faisant un pas en avant; nous verrons! nous verrons! Suivez-moi, senorita Ramona! »

Tout le long de la véranda, par la porte de la salle à manger, la senora précéda Ramona d'un pas égal et rapide. En passant par la salle à manger, elles rencontrèrent Margherita, qui jeta sur Ramona un regard haineux.

« Elle aiderait la senora à toute extrémité contre moi! » pensa Ramona, qui se sentait frissonner.

On était arrivé à la chambre de la senora, qui tira les rideaux après avoir fermé les deux fenêtres. Elle donna un tour de clef à la porte. « Asseyez-vous là! » dit-elle à Ramona d'un ton impérieux. Ramona ne voulait pas s'asseoir, mais elle sentait ses jambes se dérober sous elle, la tête lui tournait, elle ne voyait plus. L'odeur d'une forte essence la remit tout à coup : la senora avait rapproché un flacon de ses narines, et elle disait d'un ton moqueur : « La senorita n'a pas l'air aussi forte qu'elle paraissait tout à l'heure! »

Ramona ne répondit pas, elle se sentait saisie d'une inexplicable terreur, la senora semblait possédée de tous les démons; qu'allait-elle lui faire? La statue de sainte Catherine avait été déplacée, et derrière elle s'ouvrit une porte. La jeune fille avait entendu parler de femmes murées, mourant de faim dans leur prison.

Elle se rassura quelque peu en voyant sortir de l'armoire un grand coffre couvert en cuir avec une petite boîte de métal; le tout fut déposé tout près d'elle, l'armoire se referma, la statue de sainte Catherine reprit sa place. Ramona retrouva son courage, elle n'allait

pas être enfermée dans l'armoire, et la senora dit sèchement :

« Vous allez savoir pourquoi vous ne pouvez pas épouser l'Indien Alessandro ! »

A ce nom, même prononcé par son ennemie, Ramona reprit courage ; elle regarda la senora, puis la fenêtre fermée. Dans tous les cas, en mettant les choses au pire, elle était jeune et forte, et elle pouvait sauter par la fenêtre en s'enfuyant. Alessandro viendrait à son secours.

« J'épouserai l'Indien Alessandro, senora Moreno, dit-elle d'un ton de défi, presque aussi insolent que celui de la senora elle-même.

— Ne m'interrompez pas », repartit celle-ci. Et, ouvrant la boîte, elle plaça parure après parure sur la table toute couverte de pierreries. Au fond de l'écrin était un papier.

— Voilà les dernières instructions de ma sœur, la senora Ortegua, qui vous avait adoptée et vous avait donné son nom, dit la senora, et les legs qu'elle m'a confiés pour vous. »

Ramona écoutait, penchée en avant, les lèvres entr'ouvertes ; toute la souffrance contenue, tous les regrets et toute la curiosité de son enfance allaient enfin trouver leur explication ! Elle ne pensait pas à Alessandro, elle ne regardait pas les joyaux, elle suivait l'une après l'autre les paroles qui tombaient de la bouche de la senora, et elle s'écria lorsque celle-ci eut lu la dernière ligne : « Mais elle ne dit rien de ma mère ! »

La senora était stupéfaite. Cette enfant ne se souciait seulement pas de la petite fortune qui allait lui échapper.

« A quoi bon parler de votre mère? dit-elle d'un ton méprisant. Votre mère était Indienne. Tout le monde le sait. »

Ramona poussa un léger cri. La senora ne le comprit pas.

« Oui, une Indienne, méprisable, commune. Je l'ai bien dit à ma sœur quand elle vous a adoptée : le sang indien se trahira un beau jour! »

Ramona avait rougi violemment, ses yeux étincelaient :

« Oui, senora Moreno, dit-elle en bondissant, mon sang indien se montre aujourd'hui. Je comprends bien des choses que je n'avais jamais comprises. Est-ce parce que je suis Indienne que vous m'avez toujours détestée?

— Vous n'êtes pas Indienne, et je ne vous déteste pas », interrompit la senora; mais Ramona n'écoutait pas, elle reprit avec impétuosité : « Et, si je suis Indienne, pourquoi voulez-vous m'empêcher d'épouser Alessandro? ah! je suis contente d'être Indienne, je suis de sa race! Il sera content! » Les paroles se succédaient comme par torrents; elle se rapprochait peu à peu de la senora. « Vous êtes cruelle, dit-elle, je ne le savais pas, mais je le sais maintenant : vous saviez que j'étais Indienne; pourquoi m'avoir traitée comme vous avez fait hier au soir quand vous m'avez trouvée avec Alessandro? Vous m'avez toujours détestée. Ma mère est-elle en vie? Dites-le-moi, j'irai la retrouver aujourd'hui; dites-le-moi, elle sera contente de me savoir aimée par Alessandro! »

Ramona avait raison, la senora était cruelle; elle repartit avec dédain : « Je n'ai jamais su qui était votre mère, j'ignore si elle est encore en vie. Personne

ne l'a jamais connue, une misérable créature que votre père a épousée quand il avait perdu la tête, comme vous l'avez perdue à l'heure qu'il est, en parlant d'épouser Alessandro.

— Il l'avait épousée alors? demanda Ramona. Comment le savez-vous, senora Moreno?

— Il l'avait dit à ma sœur, accorda la senora, qui regrettait même cette consolation pour Ramona.

— Et lui, comment s'appelait-il? demanda la jeune fille.

— Angus Pheil », repartit-elle presque machinalement, stupéfaite de voir les rôles renversés et de s'apercevoir qu'elle obéissait involontairement à Ramona.

La grande boîte était ouverte comme l'écrin des bijoux, et la senora jetait les unes après les autres sur la table les riches étoffes et les précieuses dentelles. Ramona mit la main sur la pile des beaux vêtements.

« Est-ce que ma mère adoptive portait tout cela? » dit-elle.

Cette fois encore la senora ne comprit pas Ramona.

« Tout cela est à vous, le jour de votre mariage, si vous vous mariez avec mon consentement, dit-elle d'un ton un peu moins glacial. Est-ce que vous avez bien compris ce que je vous lisais? »

Ramona ne répondit pas, elle tenait à la main un mouchoir de soie rouge, déchiré et noué en plusieurs endroits.

« Ce sont des perles, dit la senora; elles ont été envoyées avec les objets qui sont venus de la part de votre père après sa mort. »

Les yeux de Ramona étaient brillants; elle commença à défaire les nœuds serrés par le temps.

« Ceci était à mon père? demanda-t-elle.

— Oui, dit la senora, qui commençait à entrevoir chez Ramona l'intention de réclamer tout ce qui était à son père. Ces perles étaient à votre père, mais ces rubis et ces diamants, jamais! » ajouta-t-elle en poussant vers elle les écrins.

Ramona avait détaché les derniers nœuds. Elle secoua doucement le mouchoir au-dessus du plateau, et les perles se mêlèrent aux rubis, dont elles faisaient ressortir l'éclat. Ramona cacha le mouchoir déchiré dans son sein.

« Je garderai ce mouchoir, dit-elle. Je suis bien aise d'avoir quelque chose qui ait appartenu à mon père. Vous pouvez remettre les pierreries au père Salviederra pour l'Église, s'il le trouve bon, ajouta-t-elle en retournant à sa place. J'épouserai Alessandro. »

Le père Salviederra! Son nom fut un coup de poignard pour la senora, qui semblait avoir oublié toutes les habitudes religieuses de sa vie, dans sa colère subite contre Ramona.

« Le père Salviederra? balbutia-t-elle; mais il n'a rien à voir ici! »

Ramona avait aperçu l'altération des traits de la senora, et elle poursuivit son avantage : « Le père Salviederra a son mot à dire partout, répondit-elle; il connaît Alessandro, il ne me défendra pas... » Elle s'arrêta, saisie d'une terreur subite.

« Et s'il vous défendait, reprit la senora en la regardant en face, lui désobéiriez-vous?

— Oui! » dit Ramona.

Les lèvres de la jeune fille tremblaient en parlant ainsi, et elle ajouta d'un ton suppliant : « Ah! ne le dites pas au Père! »

Mais la senora avait repris le ton haut. « Il est de

mon devoir de tout dire au Père! répliqua-t-elle. Pour la dernière fois, voulez-vous m'obéir et renoncer à cet Indien?

— Jamais, senora.

— Que les conséquences retombent sur votre tête! s'écria la senora; mais je vous défends, vous entendez bien, je vous défends de parler de tout ceci au senor Felipe!

— J'entends », dit Ramona, sortant de la chambre d'un pas rapide et prenant le chemin du jardin comme une biche poursuivie par les chasseurs; elle appela d'une voix douce : « Felipe! Felipe! où êtes-vous, Felipe? »

XII

La petite bergerie se trouvait au bout d'un long talus de verdure qui suivait la tonnelle au fond du jardin; comme Ramona descendait la pente, elle aperçut Felipe qui commençait à remonter; elle vola vers lui.

« Je sais tout, dit-il, sans lui laisser le temps de parler; j'ai vu Alessandro.

— Elle m'avait défendu de vous voir, Felipe, dit Ramona; mais c'en était trop, je ne pouvais pas le supporter. Qu'allons-nous faire? où est Alessandro? Elle veut me mettre au couvent! »

Felipe s'arrêta stupéfait. « Au couvent? soupira-t-il, au couvent? Elle dit cela? Ramona, ma chère, sauvez-vous dans votre chambre. Je ne pourrais rien faire si elle nous voyait ensemble dans ce moment-ci, et il me faut le temps de lui parler! Sauvez-vous! je vous en conjure. » Il prenait en parlant ainsi le chemin de la terrasse, et Ramona se sentait abandonnée de tous. Qu'était devenu Alessandro? Elle se jeta à terre en rentrant dans sa chambre, et elle éclata en sanglots.

Qu'eût-elle dit si elle avait su qu'Alessandro galopait déjà depuis une demi-heure sur la route de Témecula, où Felipe l'avait dépêché au plus vite, sans

lui permettre même de revoir Ramona. « Je lui expliquerai votre départ, avait-il dit; il vaut mieux que vous ne risquiez pas de rencontrer ma mère jusqu'à ce que sa première colère soit passée. Revenez dans quatre jours; nous saurons alors ce que vous aurez à faire. Je veillerai sur vos intérêts en attendant.

— Vous direz à la senorita que c'est pour elle, pour la servir que je la quitte! » soupira le pauvre Alessandro, et Felipe promit de tout dire, tendant la main à Alessandro comme à un ami et à un égal. « Quel brave garçon! quelle noble créature! se disait le Mexicain en regardant s'éloigner le jeune Indien. Je ne connais pas un homme dont la conduite eût été plus mâle et plus franche! Ramona a bien raison de l'aimer; mais que faire pour eux, que faire? »

Felipe était bien perplexe; il n'avait jamais été en lutte avec sa mère, mais il sentait le moment venu. L'idée du couvent l'inquiétait. La senora en avait-elle le droit? Probablement, puisqu'elle y pensait. L'âme de Felipe se révoltait contre cet abus de la force. « Comme si c'était un crime d'aimer Alessandro! » se répétait-il. Mais sa répugnance instinctive pour les choses désagréables le retenait heure après heure dans le jardin; il ne pouvait prendre son parti de rentrer dans la maison. Enfin il s'entendit appeler pour dîner.

« Juste ciel! s'écria-t-il; est-ce déjà l'heure du dîner?

— Oui, senor », dit Margherita, qui avait entendu le galop du cheval d'Alessandro et qui devinait à peu près tout ce qui s'était passé, bien qu'elle fût censée dans une complète ignorance. Elle brûlait d'impatience d'apprendre le dénouement.

Le tête-à-tête du dîner resta morne et silencieux. Au premier regard jeté sur Felipe, la senora comprit que

Ramona lui avait parlé. « Où et quand ? » Quelques minutes après avoir renvoyé la jeune fille, la senora avait entr'ouvert la porte de sa chambre et l'y avait enfermée comme la veille au soir. La résistance à la volonté maternelle se trahissait dans les yeux de Felipe. « Cette fille apprend-elle à mes enfants et à mes serviteurs à défier mon autorité ? » pensait-elle.

La voix de la senora était sèche et dure lorsqu'en se levant de table elle dit à Felipe : « Mon fils, j'ai besoin de causer avec vous dans votre chambre, si vous êtes libre.

— Certainement, ma mère », dit le jeune homme, ravi de lui voir prendre l'initiative d'une conversation qu'il n'avait pas le courage de provoquer, et il s'approcha d'elle pour la soutenir par la taille, selon sa coutume. Elle le repoussa doucement ; puis, par un retour de sagesse, elle prit son bras, en s'appuyant lourdement.

« C'est ainsi que doivent aller les choses, Felipe, dit-elle. Je m'appuie de plus en plus sur vous. L'âge et ses effets me gagnent tous les jours. Est-ce que vous ne me trouvez pas bien changée, Felipe ?

— Non, tendre mère ; je vous trouve toujours comme il y a dix ans », repartit Felipe très honnêtement, car il voyait toujours le visage de sa mère transfiguré par une tendresse inexprimable. Elle soupira profondément en reprenant : « C'est parce que vous m'aimez, Felipe. Moi, je me sens bien cassée. Les épreuves de la vie pèsent cruellement lorsqu'on n'est plus jeune. Il me semble que j'ai vieilli de bien des années depuis vingt-quatre heures ! » Et elle regardait son fils d'un œil pénétrant. Le jeune homme ne répondit pas.

« Ah ! dit-elle, je vois que Ramona vous a parlé !

— Non, ma mère, c'est Alessandro qui m'a tout

raconté ce matin, avant de partir. Il m'a dit que vous lui aviez ordonné de se retirer de votre vue, et je lui ai conseillé de s'en aller de suite. Il valait mieux que vous n'eussiez pas à le revoir.

— Ah! dit la senora, satisfaite de se voir secondée si rapidement par Felipe, mais regrettant un peu le départ d'Alessandro. Ah! je lui avais dit que c'était à vous qu'il aurait à répondre. Je ne savais pas si vous voudriez le renvoyer de suite ou si vous n'imagineriez pas quelque moyen de le retenir sur la propriété? »

Felipe n'en croyait pas ses oreilles. Ramona avait-elle rêvé? Dans sa joie et son soulagement, il ne pesa pas suffisamment les paroles de sa mère et s'écria gaiement : « Ah! ma chère mère, si nous pouvions faire cela, tout irait bien! »

Il épancha d'un seul coup toutes ses idées et tous ses désirs : « C'était précisément ce que je me disais en voyant le goût croissant qu'ils prenaient l'un pour l'autre. C'est un garçon extrêmement capable, ce que nous avons jamais eu de mieux ici. Tout le monde l'aimerait, il serait un régisseur incomparable, et il pourrait bien alors épouser Ramona. Ils auraient de quoi vivre en demeurant ici avec nous!

— Cela suffit! » cria la senora d'une voix rauque, qui effraya Felipe. Elle l'avait écouté les yeux baissés à terre, comme elle avait coutume lorsqu'elle voulait prêter une grande attention, et, maintenant qu'elle relevait les yeux, tout le respect filial du monde ne pouvait pas empêcher le jeune homme de se sentir offensé. Le dédain se lisait clairement dans les yeux de la senora.

« Qu'est-ce que j'ai fait, ma mère? s'écria-t-il. Pourquoi me regardez-vous ainsi? »

La senora fit un geste impérieux. « Cela suffit! répéta-t-elle. Je vais réfléchir un moment », et elle fixa de nouveau ses yeux sur la terre.

Pour la première fois Felipe comprenait la possibilité de la révolte. « Pauvre petite Ramona! pensait-il. Je comprends que ma mère lui fasse peur à en mourir. »

Une grande colère contre Ramona s'élevait dans le cœur de sa mère. « Ne m'a-t-elle pas fait assez souffrir déjà sans venir se placer entre Felipe et moi? » pensait-elle.

Rien ne pouvait séparer longtemps la senora de son fils. Les yeux de la mère étaient remplis de larmes et de tendresse lorsqu'elle regarda de nouveau Felipe. « Pardonnez-moi, mon enfant, murmura-t-elle, je n'aurais pas cru pouvoir ainsi m'irriter contre vous. Cette malheureuse nous coûte trop cher. Il faut qu'elle quitte la maison. »

Felipe se sentit tressaillir. Ramona ne s'était pas trompée; une certaine amertume inonda son âme à la pensée de la cruauté de sa mère, mais il reprit doucement : « Il n'y a pas de mal pour Ramona à aimer Alessandro.

— Je l'ai trouvée dans ses bras! s'écrie la senora.

— Je sais, dit Felipe. Alessandro m'a dit qu'il venait de lui dire qu'il l'aimait et qu'elle promettait de l'épouser, au moment où vous êtes arrivée!

— Ah! vraiment? dit la senora, et croyez-vous que cet Indien aurait osé parler d'amour à la senorita Ramona Ortegua si elle ne s'était légèrement comportée? Il était bien bon de lui parler de mariage; il aurait pu la prendre comme une squaw de sa race!

— Oh! ma mère! ma mère! » Felipe ne put en dire davantage. Il était épouvanté de ce qu'il découvrait

dans l'esprit de sa mère. « Alessandro ne se conduirait pas autrement que je ne l'eusse fait à sa place, ajouta-t-il au bout d'un moment.

— Non, dit la senora, je rends justice à Alessandro. Peu d'hommes se seraient aussi bien comportés que lui; c'est la faute de Ramona. »

La patience de Felipe était à bout. Il n'avait pas vu jusqu'alors la place que tenait dans son cœur cette aimable et douce fille, qu'il avait aimée comme une sœur dans son enfance et qu'il avait été sur le point d'aimer autrement plus tard. « Ma mère! s'écria-t-il d'un ton qui surprit la senora, ma mère, je n'y puis rien si je vous mets en colère, mais je ne supporterai pas de vous entendre ainsi parler de Ramona. J'ai vu depuis longtemps qu'Alessandro adorait la terre qu'elle foulait aux pieds, elle n'aurait pas été une femme si elle ne l'avait pas vu aussi! Elle l'a aimé en retour, comme j'espère que quelque femme m'aimera un de ces jours. Mon avis est qu'ils se marient et qu'ils vivent auprès de nous, afin qu'Alessandro puisse s'occuper de la propriété. Je n'y vois rien de mal, rien que de parfaitement naturel. Ce n'est pas comme si Ramona était vraiment de la famille, ma mère; vous savez qu'elle est à moitié Indienne! »

Une exclamation méprisante échappa à la senora; mais Felipe reprit vivement sans se laisser interrompre : « J'ai souvent pensé à l'avenir de Ramona, ma mère. Bien des hommes auraient regardé à l'épouser, à cause de son sang indien. Vous n'auriez jamais donné votre consentement si j'avais pensé à l'épouser..... » Nouvelle interjection d'horreur! « Non; je le savais bien; sans quoi, je vous réponds que je me serais attaché à elle, si bonne, si douce..... » Felipe avait pris le mors aux

dents, et il disait tout ce qu'il avait sur le cœur. « Vous ne l'avez jamais aimée. Quand nous étions des enfants, je me demandais souvent pourquoi vous étiez tellement plus indulgente pour moi que pour elle..., et maintenant vous êtes injuste à son égard. Je les ai constamment suivis, Alessandro et elle, et je vous assure qu'il n'a jamais dit ou fait rien que je n'eusse fait à sa place, et que Ramona n'a jamais dit ou fait quelque chose que ma sœur n'eût pu faire ou dire ! »

Felipe s'arrêta bien abattu ; il avait lancé toutes ses forces à la fois, comme un jeune général, sans conserver de réserves. Ce n'est pas ainsi qu'on a pris Gibraltar.

Lorsque Felippe eut cessé de parler, tout haletant de son effort, car il n'était pas encore bien remis, la senora avait eu le temps de se rendre compte qu'il ne fallait pas le pousser à bout, et, appelant l'adresse au secours de son impérieuse volonté, elle dit doucement : « Ramona n'a rien fait ni rien dit qui ne convînt à votre sœur de faire ou de dire : seriez-vous disposé à voir votre sœur épouser Alessandro ? »

Felipe voyait bien où sa mère le menait, mais il ne pouvait répondre que la vérité. « Non, ma mère, dit-il, mais.....

— Nous ne discuterons pas la conduite de Ramona, reprit la senora avec un tendre sourire qui donnait la chair de poule à son fils. Je suis fière du courage que vous mettez à la défendre, mais la question de la conduite que nous devons tenir envers elle ne dépend pas de son mérite ; nous devons faire pour elle ce que nous ferions pour une fille de notre sang, puisque ma sœur l'a adoptée et que j'ai accepté l'héritage. Croyez-vous que, si votre tante vivait, elle eût consenti à son mariage avec un Indien ?

— Non, repartit Felipe à regret.

— Nous sommes donc soumis à une double obligation, reprit la senora. Non seulement nous ne pouvons pas permettre à Ramona de se conduire d'une manière qui serait honteuse pour une fille de notre sang, mais nous ne pouvons pas trahir la confiance de la seule personne qui eût quelque autorité sur elle et qui nous a transmis ses droits. N'est-ce pas, mon fils? »

Le pauvre Felipe voyait les entraves se resserrer autour de lui. Il se rendait bien compte qu'en définitive Ramona épouserait Alessandro, mais il se rendait compte aussi que ce serait sans le consentement de sa mère et même sans le sien, ouvertement, à la manière dont la senora présentait les choses. « Et j'avais promis à Alessandro de tout arranger, se disait le malheureux garçon! Pourquoi a-t-il jamais mis le pied ici? »

La senora continua : « Je me reprocherai toujours amèrement de n'avoir pas vu la tournure que prenaient les affaires. Mais, à dire le vrai, je n'aurais pas eu l'idée que Ramona pût le regarder comme un amoureux, pas plus que Juan Canito, Luigo ou un autre des ouvriers. C'est un fait déplorable, mais je ne vois pas ce que nous pouvons faire, maintenant que cela est arrivé. Votre parole est engagée en quelque sorte envers Alessandro, puisque vous lui avez demandé de rester.....

— C'est cela, ma mère! interrompit Felipe; vous voyez... il est trop tard maintenant.

— Vous regretteriez d'ailleurs de vous priver d'Alessandro, mais Ramona ne pourrait guère être en contact journalier avec lui jusqu'à ce que cette bizarre passion qu'elle a conçue pour lui soit passée. Elle passera; les fantaisies subites ne durent pas. Que diriez-vous si nous

la renvoyions quelque temps chez les sœurs? Elle y a été très heureuse! »

La senora avait dépassé la mesure. L'empire que Felipe exerçait sur lui-même lui échappa tout à coup. « Ma mère, s'écria-t-il avec impétuosité, vous ne voudriez pas enfermer cette pauvre enfant dans un couvent? »

La senora releva ses sourcils d'un air surpris. « Qui parle d'enfermer? dit-elle. Ramona a déjà été au couvent; elle y peut retourner; elle est encore d'âge à apprendre. Un changement de lieu est le meilleur remède pour cette sorte de fantaisie. Qu'est-ce que vous conseillez pour votre compte?

— Ce que je conseille? s'écria Felipe. De laisser Alessandro et Ramona se marier, quelle que soit la difficulté, que je reconnais bien, au sujet de nos obligations mutuelles.

— Oui, c'est un peu difficile pour vous, comme chef de la maison, reprit la senora en soupirant. Je ne vois pas bien comment vous pourrez vous en tirer.

— Je n'ai pas la prétention de m'en tirer, continua Felipe avec humeur. Qu'elle s'en aille avec lui, si cela lui convient!

— Sans notre consentement? demanda doucement la senora.

— Oui, si nous ne pouvons pas le lui donner, et, à la façon dont vous présentez les choses, je ne vois pas trop comment nous pourrions prendre la responsabilité de la marier à Alessandro. Mais, au nom du ciel, ma mère, laissez-la aller! Vous n'avez pas l'idée de l'affection qu'elle a pour Alessandro, ni de l'affection qu'il a pour elle. Laissez-la aller!

— Croyez-vous qu'elle s'en irait avec lui pour

l'épouser, si nous refusions notre consentement au mariage? demanda la senora sérieusement.

— Sans doute, dit Felipe.

— Alors, vous êtes d'avis que nous n'avons qu'à nous laver les mains de toute l'affaire et à la laisser libre de faire ce qui lui convient?

— C'est précisément mon idée, ma mère, dit Felipe, reprenant courage; nous ne pouvons pas l'empêcher; annonçons-leur qu'ils peuvent en faire à leur tête!

— Naturellement, Alessandro nous quitte alors? dit la senora. Ils ne peuvent pas rester ici!

— Je ne vois pas pourquoi? reprit Felipe avec impatience.

— Réfléchissez un moment, mon enfant, quelle récompense vous offririez à ce mariage que nous désapprouvons. Ferions-nous plus pour une union qui nous conviendrait de tout point?

— Non, sans doute », et Felipe se frappait le front de la main; « mais c'est obliger Ramona à se faire esclave, c'est la mettre à la porte de la maison!

— O Felipe! Felipe! s'écria la senora. Comme vous êtes injuste! Vous savez bien que Ramona a toujours tenu ici la place d'une fille de la maison et qu'elle l'aura toujours tant qu'elle voudra! Ce n'est pas juste de dire que nous la chassons de la maison! » La senora avait des larmes dans les yeux.

« Pardon, ma mère, s'écria le malheureux Felipe, pardon; mais cette malheureuse affaire m'a tourné la tête. Je ne vois plus les choses comme elles sont; c'est dur pour vous, ma pauvre mère. Je voudrais que nous en fussions hors.

— Merci, mon Felipe, repartit la senora; sans votre précieuse sympathie, il y a longtemps que j'aurais plié

sous le fardeau. Mais peu de choses m'ont autant troublée que ceci. Il me semble que la maison est déshonorée; mais il faut bien se soumettre. Il me semble, Felipe, que ce que nous aurions de mieux à faire serait d'envoyer chercher Ramona pour lui dire ce que nous avons décidé. »

Felipe aurait bien mieux aimé parler à Ramona toute seule, mais il ne savait comment s'y prendre, et il céda au désir de sa mère.

Ouvrant sa porte, la senora marcha lentement jusqu'à celle de Ramona, qu'elle ouvrit, et elle dit :

« Ramona, ayez la bonté de venir dans ma chambre; nous avons quelque chose à vous dire, Felipe et moi. »

Ces paroles saisirent Ramona au cœur. La senora avait ramené Felipe à sa manière de voir, tout était perdu.

« Senorita Ramona Ortegua, dit la senora d'une voix qui fit frémir Felipe de son côté, nous avons cherché, mon fils et moi, à décider quelle était la conduite à tenir dans la situation difficile et humiliante où vous nous avez placés par vos relations avec l'Indien Alessandro. Vous comprenez actuellement qu'il nous est impossible de donner notre consentement à un mariage déshonorant pour la famille et de manquer ainsi à nos engagements. »

Ramona leva les yeux sur Felipe, qui paraissait embarrassé et mécontent. Il avait abandonné leur cause, et Alessandro, où était-il? Elle poussa un cri douloureux en couvrant son visage de ses deux mains, et Felipe avait envie de la prendre dans ses bras pour la protéger en dépit de tout ce que pourrait dire sa mère, mais il réprima son envie, et la senora continua sans se troubler :

« Mon fils me dit cependant que vous nous quitteriez pour suivre l'homme que vous aimez, malgré nos objections, et je suis portée à croire qu'il a raison, puisque vous m'avez dit vous-même que vous désobéiriez au père Salviederra. Nous sommes désarmés en face de cette résolution. Si je vous mettais entre les mains de l'Église, comme ma sœur l'aurait certainement fait si elle était vivante, vous attireriez sur nous un scandale plus honteux. Felipe pense qu'il n'y a pas lieu pour nous d'intervenir; mais je veux vous faire sentir que nous vous regardons comme faisant partie de la famille. Tant que nous aurons un toit sur notre tête, mon fils et moi, cette maison vous appartient. Nous ne pouvons vous empêcher de la quitter s'il vous convient de vous dégrader en épousant un Indien. »

La senora s'arrêta. Ramona la regardait fixement, comme si elle eût voulu lire dans son âme. Les instincts de la jeune fille étaient aiguisés par l'amour.

« Avez-vous quelque chose à nous dire? ajouta la senora.

— Non, dit Ramona; je n'ai qu'à vous remercier de ce que vous avez fait pour moi jusqu'à présent. Et vous aussi, Felipe, vous avez été si bon pour moi! Je vous aimerai tant que je vivrai. » La voix de la jeune fille tremblait d'émotion; elle tendit la main à Felipe, qui la couvrit des siennes; mais la senora se hâta de les interrompre.

« Est-ce à dire que vous prenez congé de nous, que vous allez partir de suite? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, senora, balbutia Ramona; je n'ai pas vu Alessandro; je ne sais pas..... » Et elle regarda Felipe, qui répondit avec embarras : « Alessandro est parti!

— Parti, non, il n'est pas parti, Felipe! cria Ramona.

— Il est parti pour Témecula pour deux jours... j'ai cru... j'ai pensé que celà valait mieux ainsi... qu'il serait plus facile... il reviendra de suite, peut-être après... demain.

— Mon fils a pensé avec raison que je ne pourrais pas supporter la vue d'Alessandro, et celui-ci est parti parce que Felipe le lui a dit », reprit sèchement la senora.

Ramona s'était levée, pantelante comme une créature aux abois; ses yeux restaient résolus, en dépit des larmes qui les inondaient, et, se tournant vers la senora, elle tendit au ciel sa main droite : « Vous avez été cruelle, Dieu vous punira! » dit-elle, et elle sortit sans jeter un regard sur Felipe.

« Vous voyez, elle nous défie! dit la senora.

— Elle est au désespoir, repartit Felipe. Je suis fâché d'avoir renvoyé Alessandro.

— Non, non, dit sa mère; vous avez bien agi, comme toujours; quelques jours de réflexion salutaire ne peuvent qu'être bons à Ramona.

— Mais... ma mère, dit Felipe hésitant, vous n'allez pas l'enfermer dans sa chambre?... »

La senora parut étonnée. « Je ne pense pas... Est-ce que ce serait votre avis?... vous m'avez convaincue qu'il n'y avait rien à tenter... tant qu'elle sera ici... il me semble que les choses doivent marcher, extérieurement du moins, comme de coutume.

— Si nous pouvons », dit tristement Felipe.

XIII

La senora Moreno n'avait jamais vu ses projets déjoués comme dans l'affaire d'Alessandro et de Ramona. Elle avait décidé que Ramona irait au couvent, qu'Alessandro serait régisseur de la propriété et que les joyaux de la senora Ortegua appartiendraient à l'Église, et elle avait été obligée d'accepter tristement le mariage de Ramona avec l'Indien. Quant aux joyaux, elle n'en dirait pas un mot à Felipe; le père Salviederra déciderait, mais il était bien capable du même sentiment chevaleresque qui animait Felipe. La senora ne lui en aurait peut-être pas parlé du tout, si le Père n'avait pas été exactement informé de tout ce qui regardait Ramona au moment de la mort de sa mère adoptive. Ses bijoux resteraient cachés derrière la statue de sainte Catherine jusqu'à la prochaine visite du Père, l'année prochaine.

L'esprit inventif de la senora était en mouvement pour remanier les plans qui avaient échoué, et peu à peu les détails de sa non-intervention s'éclaircissaient dans son esprit. Elle ne ferait *rien* contre le mariage; elle en était convenue avec Felipe; mais son abstention n'était pas inspirée par les mêmes sentiments qu'éprou-

vait son fils. Elle ferait sentir à chaque instant à Ramona qu'elle avait choisi sa place d'étrangère en dehors de sa famille. Rien ne pouvait avoir plus d'action sur la jeune fille, pensait la senora, qui ne comprenait ni les actions de Ramona, ni la profondeur de son affection pour Alessandro ; peut-être reconnaîtrait-elle son erreur et renoncerait-elle au mariage, auquel cas la senora était disposée à faire en sa faveur plus qu'elle n'avait fait jusque-là, à la conduire à Monterey et à los Angeles et à lui faire voir le monde. Peut-être arriverait-on à la marier d'une manière satisfaisante, et Felipe verrait bien qu'elle n'était pas disposée à maltraiter Ramona, pourvu que celle-ci se conduisît convenablement.

La surprise de Ramona fut si grande en voyant la senora entrer dans sa chambre avant souper pour faire une question sur les poivrons qui séchaient sous la véranda, qu'elle ne put s'empêcher de le laisser paraître sur son visage ; mais, au travers de toute la conversation pendant le repas, la jeune fille reconnut sans peine le plan de conduite qu'avait décidé la senora. « Elle croit me dompter de cette manière, pensait-elle, elle se trompe bien, je supporterai tout ce qu'on voudra pendant quatre jours, et je m'en irai avec Alessandro dès qu'il sera là. » Les pensées de Ramona se lisaient dans ses yeux. La senora les comprit. « Elle veut la guerre, se dit-elle ; eh bien ! elle l'aura. »

Margherita n'y comprenait plus rien. Elle avait saisi au vol quelques bribes de la conversation de Felipe avec sa mère, puis elle avait entendu Ramona s'écrier en fermant la porte derrière elle : « Dieu vous punira ! »

« Sainte Vierge ! comment ose-t-elle parler ainsi à la senora ? » pensait-elle au moment où sa maîtresse, suivant Ramona, dit d'un ton mécontent et un peu soup-

çonneux : « Qu'est-ce qui vous amène à balayer le corridor à cette heure-ci, Margherita? »

Le diable inspira de suite un mensonge à la jeune fille, qui repartit : « Ma mère n'était pas levée quand il a fallu préparer à déjeuner pour Alessandro, qui partait en toute hâte, senora, et j'ai dû faire la cuisine. »

Felipe jeta les yeux sur Margherita, qui rougit. Il avait vu Margherita qui rôdait autour de la bergerie; il avait aperçu Alessandro qui lui disait un mot avant de monter à cheval, mais personne n'avait pensé à lui donner à déjeuner, et il avait pris au galop le chemin de la vallée. Pourquoi Margherita mentait-elle ainsi?

La jeune fille avait parlé précipitamment, pour se défendre du mécontentement de la senora; mais à sa jalousie contre Ramona se mêlait maintenant un peu de malice contre Alessandro, dont la faveur croissante créait assez de mauvais vouloir chez les gens de la maison. Personne n'aurait osé dire un mot contre la senorita Ramona, qu'adoraient tous les serviteurs, et c'était à sa mère seule que Margherita avait osé confier ses soupçons sur les relatious d'Alessandro avec la senorita. La vieille cuisinière s'était emportée, défendant à Margherita de répéter de pareilles sottises, et, lorsque la jeune fille triomphante était venue dire que la senora avait enfermé la senorita dans sa chambre après l'avoir trouvée près du ruisseau avec Alessandro, la vieille lui avait administré une paire de soufflets. « Vous êtes hors de vous », avait-elle dit, et elle avait paru aussi stupéfaite que tous les ouvriers de la maison lorsque senor Felipe avait dit à Juan Canito : « Occupez-vous un peu des affaires, Juan. Alessandro est allé à Témecula pour quelques jours. »

« Pour quelques jours? avait dit Margherita ironiquement; je parie ma tête qu'Alessandro Assis ne reviendra pas! Il a joué son dernier air sous la véranda! »

Mais à l'heure du souper tous les orages semblaient passés; la senora avait appelé la senorita en passant près de sa porte, comme de coutume; tout le monde avait pris place à table, causant des affaires de la maison; la vieille nourrissant ses poulets dans la cour et jetant de temps en temps un coup d'œil dans la salle à manger se disait : « Ce n'était qu'une dispute comme une autre. Il y en a dans toutes les familles; c'est arrangé maintenant. » Margherita étudiait toutes les physionomies, et elle était de plus en plus surprise.

Ramona était assise sous la véranda, brodant une nappe d'autel dont elle avait compté faire présent à la senora. « Elle n'en voudra pas maintenant, pensait-elle; je tâcherai de la faire arriver au père Salviederra pour Santa-Barbara. C'est dommage que ce soit si loin! J'aurais aimée être mariée par lui. Il nous soutiendra; il m'aimait, et il a toujours eu du goût pour Alessandro. Felipe a peut-être eu raison de faire partir Alessandro pour quatre jours. Ce n'est pas bien long! J'aurai du courage jusque-là. C'est que c'est affreux de s'en aller comme cela, sans être mariée, chercher un prêtre pour bénir son mariage! Mais je n'y peux rien; elle m'y force; elle m'a toujours détestée. »

Ramona ne pensait cependant pas beaucoup à la senora, et l'amertume ne se mêlait pas toujours à ses pensées. Son esprit revenait sans cesse à Alessandro, à la vie à venir auprès de lui. Son affection à elle n'avait pas été subite et passionnée comme celle du jeune Indien; mais peu à peu l'amour qui s'était dé-

veloppé dans son cœur était devenu aussi vif et aussi inébranlable. Le cœur de Ramona battait de joie à l'idée du moment où elle dirait à Alessandro : « Votre peuple est mon peuple! Moi aussi je suis Indienne, Alessandro ! »

XIV

Le premier jour était passé et la fin du second approchait, sans que Ramona eût pu dire un mot en tête-à-tête à Felipe. L'art qu'avait employé la senora pour arriver à ce résultat eût été admirable s'il n'eût été diabolique. Felipe en était plus irrité que Ramona, plongée qu'elle était dans ses rêves d'amour; il avait essayé pendant la nuit de s'approcher de la fenêtre de Ramona, mais la chaleur était étouffante, les fenêtres de toutes les chambres étaient ouvertes, et au premier bruit de ses pas sous la véranda il avait entendu la voix de sa mère : « Êtes-vous souffrant, mon fils? Avez-vous besoin de quelque chose? » et il avait regagné son lit avec colère. Felipe n'avait pas assez de courage pour risquer une autre tentative.

La chaleur de l'après-midi était intense. Felipe s'agitait sur son lit de peaux; Ramona achevait de broder la nappe d'autel, et la senora les surveillait tous deux de son fauteuil. Cependant ses paupières s'abaissaient peu à peu. Felipe eut tout à coup une idée; il saisit un morceau de papier et il écrivit quelques lignes au crayon, faisant signe à Ramona qu'elles lui étaient destinées; puis, comme la senora dormait enfin tout à

fait, il se leva doucement et jeta son billet dans la chambre de Ramona. Son mouvement réveilla la senora. « Ai-je dormi? dit-elle en se redressant.

— Une minute, peut-être! » dit Felipe, le dos appuyé contre la fenêtre ouverte de Ramona, les bras croisés derrière lui. « Cette chaleur est vraiment intolérable ! » dit-il en se traînant lentement vers l'un des bancs de la terrasse.

Le billet était dans la chambre de Ramona, et celle-ci ne pensait plus qu'aux moyens de se l'approprier. Elle tremblait que la senora ne se mît en devoir de circuler sous la véranda, mais la chaleur avait accablé la vigilante gardienne. Ses yeux se fermaient de nouveau, pour se rouvrir au premier mouvement de la jeune fille. « Où allez-vous, Ramona? demanda-t-elle.

— Dans ma chambre. Avez-vous besoin de moi?

— Non », dit la senora, et elle referma les yeux.

Elle dormait enfin profondément et Ramona tenait la lettre. « Chère Ramona, disait Felipe, je meurs d'envie de vous parler seule, j'ai tant de choses à vous expliquer! J'ai peur que vous ne compreniez pas. Ne vous désolez pas, Alessandro va revenir. Je ferai pour vous tout ce que je pourrai, mais vous savez que je ne peux pas grand'chose. Personne ne vous empêchera d'agir à votre guise, mais je suis si fâché de vous voir nous quitter! »

Ramona déchira le billet et cacha les fragments dans son sein, puis elle écrivit à son tour quelques lignes : « Merci, cher Felipe, ne vous tourmentez pas, je ne suis pas malheureuse! Je comprends tout, mais je m'en irai dès qu'Alessandro sera revenu! » Elle rentra sous la véranda; Felipe était debout près des marches. La senora ouvrit les yeux; elle n'avait pas

dormi cinq minutes, mais son sommeil lui avait coûté cher; Ramona avait posé son billet sur la seconde marche du perron. Felipe avait saisi; il remontait l'escalier en souriant; les relations étaient rétablies entre Ramona et lui. Les tyrans, grands ou petits, sont condamnés à une incessante vigilance.

Le quatrième jour vint, qui sembla plus long que tous ceux qui l'avaient précédé. Ramona était aux aguets. Felipe, mesurant justement l'impatience d'Alessandro et la vitesse de son cheval, avait attendu le jeune Indien dès la veille. Mais sans doute il avait bien des choses à préparer dans sa pauvre demeure avant l'arrivée de Ramona ! Felipe connaissait Témecula; comment la jeune fille pourrait-elle vivre dans un lieu pareil? Felipe ne savait pas encore ce qu'était la puissance de l'amour.

La nuit vint sans Alessandro. Dès que la lune fut montée dans son plein, éclairant de ses rayons la façade de la chapelle, comme la première nuit qu'Alessandro avait passée à côté de Felipe dans la véranda, Ramona appuya son visage contre le chambranle de la fenêtre pour regarder dans le jardin. A chaque mouvement des ombres, elle croyait voir approcher la figure d'un homme. Elle resta ainsi presque jusqu'au jour, puis elle se traîna jusqu'à son lit, sans pouvoir un instant trouver le sommeil. Elle n'avait pas jusqu'alors douté du retour d'Alessandro annoncé par Felipe. Maintenant sa confiance enfantine vacillait quelquefois; elle se disait : « On l'a renvoyé, il sera peut-être trop fier pour revenir ! Non, il ne m'abandonnera pas ! Il sait bien que je n'ai que lui ! » Cependant, en dépit de tous les raisonnements dont elle cherchait à leurrer son anxiété, elle parut triste et inquiète au

moment du déjeuner. Felipe était triste aussi, ce qui impatientait la senora. Elle prévoyait bien des embarras avant que l'affaire fût terminée.

Un jour s'écoula, une autre nuit, une autre, une autre encore. Il y avait huit jours qu'Alessandro avait dit en sautant sur son cheval : « Vous expliquerez tout à la senorita, et, dans quatre jours, je suis ici. » Ceux qui attendaient se regardaient les uns les autres à la dérobée.

Ramona avait le visage défait et les yeux hagards. Elle ne dormait plus, elle ne mangeait plus. Elle avalait son verre de lait comme si elle était dévorée par une soif inextinguible. Margherita elle-même la plaignait, mais il n'en était pas ainsi pour la senora. Tout ce qu'elle désirait était que l'Indien ne revînt pas. Ramona se consolerait à la longue. Comment n'était-elle pas trop fière pour montrer ainsi son chagrin ?

Le matin du huitième jour, Ramona, au désespoir, arrêta Felipe comme il descendait les degrés du perron. La senora était dans le jardin ; elle les voyait, mais la jeune fille n'y prenait plus garde. « Felipe ! criait-elle, il faut que je vous parle ! Pensez-vous qu'Alessandro soit mort ? Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher d'arriver ? » Ses lèvres étaient sèches, ses joues enflammées, sa voie altérée. « Encore quelques jours de cette angoisse, et elle aura une fièvre cérébrale ! » pensa Felipe.

« Oh ! non, non, il n'est pas mort ! répétait-il ; n'allez pas vous imaginer cela. Il y a mille choses qui ont pu le retenir !

— Dix mille choses ne le retiendraient pas ! Rien ne pourrait le retenir ! » et l'accent de Ramona devenait impétueux. « Ne pourriez-vous pas envoyer un mes-

sager pour savoir ce qu'il en est, Felipe ? Je suis sûre qu'il est mort ! »

La senora passait par là, et elle entendit ces dernières paroles : se tournant vers Felipe, sans plus regarder Ramona que si elle n'eût pas existé, elle dit avec colère : « Cela ne me paraît pas trop d'accord avec notre dignité ; qu'en pensez-vous, Felipe ? Si vous voulez envoyer, nous pourrons nous priver d'un homme quand les vendanges seront finies ; pas avant. »

Ramona regarda précipitamment autour d'elle. Les ceps étaient encore chargés de leurs grappes. La vendange ne serait pas finie avant huit jours. Tous les ouvriers étaient absorbés par le travail pressé ; on cueillait les raisins, on les jetait sur les peaux tendues dans les hangars ; on les foulait aux pieds. Le vieux Juan Canito, trop infirme maintenant pour ce genre d'ouvrage, surveillait la chaudière de l'eau-de-vie, étendu devant l'alambic et fumant sa pipe au milieu des ardentes fumées de l'alcool ; il se disait qu'à quelque chose malheur est bon. Le poste qu'il occupait actuellement satisfaisait ses goûts.

Ramona était rentrée dans la maison ; la senora s'approcha de son fils, lui disant à demi-voix et d'un ton de confidence : « Cela a mauvaise mine, Felipe ; je ne sais pas ce que nous pouvons faire. Il n'y a cependant pas moyen d'envoyer chercher un amoureux dont nous ne voulons pas pour épouser Ramona. C'est embarrassant de toute façon. Qu'en dites-vous, mon fils ? » La senora avait un art vraiment diabolique pour suggérer les idées qu'elle voulait voir germer dans l'esprit de ses auditeurs. « Non, certes, dit Felipe avec humeur, nous ne pouvons pas l'envoyer chercher, si ne n'est pour l'épouser. Je voudrais qu'il n'eût

jamais mis les pieds ici! Le visage de Ramona me fait peur; elle en mourra!

— Je ne puis pas regretter qu'Alessandro soit venu ici, dit la senora doucement, car je suis sûr qu'il vous a sauvé la vie, mon Felipe. D'ailleurs il ne faut pas le rendre responsable de la conduite de Ramona. Elle n'en mourra pas, comptez-y! On ne meurt pas d'un amour comme le sien pour une personne d'éducation et de goûts absolument différents des vôtres! »

Quand sa mère lui parlait, Felipe sentait parfois qu'elle avait raison et que Ramona avait vraiment manqué à tous ses devoirs en aimant Alessandro. Il ne put pas s'empêcher d'expliquer à Ramona qu'il ne pouvait pas envoyer courir après Alessandro, qui n'était même pas officiellement reconnu pour son amoureux. Elle ne comprenait pas au premier abord, tant sa confiance était absolue dans l'amour d'Alessandro.

Quand elle comprit, elle dit lentement : « Vous dites qu'il n'y a pas moyen d'envoyer savoir si Alessandro est mort, parce que cela aurait l'air que je veux l'épouser, même contre son gré?

— Oui, ma chère, répliqua-t-il; seulement vous le dites un peu durement. »

Ramona réfléchit un moment, puis elle reprit : « Si c'est là ce que vous pensez, il vaut mieux ne plus jamais parler d'Alessandro; vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir combien il est impossible que rien le retienne loin de moi que la mort! Merci, cher Felipe », et elle ne lui parla plus d'Alessandro.

Une semaine encore s'était passée. La vendange était terminée. La senora se demandait si Ramona allait de nouveau réclamer un messager, et elle était sur le

point de céder en voyant le pâle visage de la jeune fille, ses yeux fixes, ses mains croisées sur ses genoux. La nappe d'autel était terminée. Ramona roulait dans son esprit la pensée de la porter elle-même au père Salviederra et de lui demander l'abri du cloître de Santa-Barbara. L'idée du couvent, qui la révoltait quinze jours auparavant, lui paraissait maintenant naturelle et consolante, puisqu'Alessandro était mort.

Elle le disait, mais elle ne le croyait pas, et elle veillait et attendait toujours. Tous les matins, elle se promenait le long de la rivière et elle y restait jusqu'au soir. Mais le jour vint où elle ne put plus se traîner jusque-là. Elle resta étendue sur son lit. « Non, je ne suis pas malade, répondit-elle aux glaciales questions de la senora; je ne souffre pas, mais je ne peux pas me lever. Je serai mieux demain.

— Je vais vous envoyer du bouillon et une médecine », repartit la senora, qui fit faire sa commission par Margherita, dont la haine et la jalousie cédèrent tout à coup à l'aspect du pâle visage de Ramona. « Pardonnez-moi, senorita! s'écria-t-elle en se laissant tomber à genoux auprès du lit en sanglotant.

— Je n'ai rien à vous pardonner, Margherita, dit Ramona en se soulevant sur son coude, mais je vous pardonnerais tout bien volontiers, car je m'en vais; dès que je serai un peu plus forte, je partirai pour le couvent. La senora ne le sait pas encore; vous n'en parlerez pas!

— Non, senorita »; mais Margherita se disait dans son cœur : « Elle s'en va avec les anges », et elle s'enfuit en pleurant dans la maison.

« Mama mia, la senorita est malade à en mourir;

elle est aussi blanche que senor Felipe quand il avait la fièvre le plus fort !

— Oui, oui, dit la vieille Marda, qui avait tout observé depuis plusieurs jours, elle a maigri comme si elle avait la fièvre, mais c'est qu'elle ne mange rien ; elle n'a plus de cœur à la vie, cela arrive quand on est jeune, mais on n'en meurt pas. J'en ai été là pour mon compte !

— Je suis jeune, moi, s'écrie Margherita, et je n'ai jamais été là.

— Il y a bien du chemin jusqu'au bout de la route, et il ne faut pas se vanter avant d'être hors du bois, repartit la vieille mère d'un ton significatif : c'était un proverbe quand j'étais jeune. »

Marda et sa fille ne s'entendaient pas toujours. La cuisinière avait beaucoup souffert pendant la vie de son mari, et elle retrouvait chez sa fille des traits de son caractère qui ne lui plaisaient guère.

« Elle me jette toujours ses proverbes à la tête, pensa Margherita ; mais je sais bien une chose : c'est que je ne parlerai à personne de ce que m'a dit la senorita, avant qu'elle ait quitté la maison. Pourvu cependant qu'elle s'en aille vraiment au couvent et qu'elle n'ait pas l'idée de courir après Alessandro ! » La fidélité de Margherita pouvait redevenir douteuse, si Alessandro reparaissait sur la scène.

Il y avait dix-huit jours que le jeune Indien avait disparu, et depuis quatre jours Ramona restait immobile sur son lit, trop accablée par la faiblesse pour ressentir vivement ses chagrins, et secondée sans le savoir dans sa lutte par cet abattement physique qui l'aidait à supporter une angoisse dont elle aurait pu mourir.

Comme elle gisait ainsi, à demi engourdie, vers le soir, elle ressentit tout à coup une émotion extraordinaire qui ne venait ni de la vue ni de l'ouïe. Le silence était profond, dans la maison et à l'extérieur; elle s'assit sur son lit, effrayée sans savoir pourquoi. Le crépuscule tombait, un souffle d'air agitait le feuillage. Peu à peu, ses impressions retrouvèrent leur netteté, et elle bondit à terre en s'écriant tout haut : « Alessandro n'est pas mort! Il est près d'ici, je le sens! Il n'est pas mort! »

Ses mains tremblaient, mais elle s'habilla cependant et elle se glissa hors de la maison, étonnée de sentir ses jambes fermes sous elle et le sang jeune et vigoureux couler fortement dans ses veines. Elle eut un moment de désespoir en arrivant au bord du ruisseau, car Alessandro n'était pas sous les saules, comme elle s'y attendait; mais un instinct irrésistible la poussait en avant. Elle marcha par la route de la rivière jusqu'au second massif des arbres. A travers l'obscurité croissante, elle aperçut la figure d'un homme, appuyé contre un arbre. Était-ce, pouvait-ce être Alessandro qui s'arrêtait sur le chemin conduisant vers elle? Sur le point de retourner à la maison, dans la crainte de rencontrer un étranger, elle regarda de nouveau et crut reconnaître la stature d'Alessandro; elle fit de nouveau quelques pas en avant, puis recula, mais ses pieds se refusaient à la porter; l'homme reposait contre le tronc d'un saule. « C'est un messager venu de sa part, pensa-t-elle; il lui a dit de n'approcher de la maison que la nuit. » Elle prit son parti et s'avança vivement vers lui.

Elle courait maintenant, car c'était bien Alessandro, et il paraissait fatigué. Il était peut-être malade. A ce

moment, Alessandro entendit des pas légers et se retourna; il aperçut Ramona et, poussant un cri, bondit vers elle; ils étaient dans les bras l'un de l'autre avant de s'être regardés. Ramona parla la première, en se dégageant doucement de l'étreinte d'Alessandro. « Alessandro ! » commença-t-elle; mais à son tour elle poussa un cri : était-ce bien Alessandro, cet homme au visage hagard, aux yeux enfoncés, maigre et sans voix, qui la contemplait d'un regard si douloureux ? « O Dieu! cria Ramona, vous avez été malade? vous êtes malade? Alessandro, qu'y a-t-il ?»

Le jeune Indien passa sa main sur son front, comme s'il cherchait à rassembler ses pensées avant de parler; mais ses yeux tristes ne quittaient pas Ramona. « Senorita, dit-il enfin d'une voix étouffée, ma senorita! » Il semblait que sa langue se refusait à articuler ce qu'il avait à dire. Était-ce bien la voix d'Alessandro, cette voix si dure et si sèche ?

« Ma senorita! reprit-il, je n'ai pas pu m'éloigner sans vous revoir encore une fois, et cependant, en vue de la maison, je n'ai plus pu avancer; si vous n'étiez pas venue, je serais parti sans vous voir! »

Ramona semblait changée en pierre. Une nouvelle terreur surgit dans l'esprit d'Alessandro.

« Ciel! s'écria-t-il : est-il possible que vous n'ayez pas appris... que vous ne sachiez pas ?...

— Je ne sais rien, bien-aimé, répondit Ramona. Je n'ai rien appris depuis votre départ. Pendant dix jours, j'ai pensé que vous étiez mort; mais quelque chose m'a dit que vous n'étiez pas loin, et je suis venue. »

Aux premières paroles de Ramona, Alessandro l'enlaça dans ses bras; il tremblait de tous ses membres.

« Ma senorita, murmura-t-il, comment vous dirai-je? Comment vous dirai-je?

— Dites-moi tout, Alessandro, je n'ai peur de rien, puisque vous n'êtes pas mort et que nous sommes ensemble ! »

Mais il hésitait encore; enfin il s'écria :

« Ma senorita bien-aimée, il me semble que je vais mourir à vos pieds; mon père est mort, mon peuple est chassé de son village, je n'ai plus un toit qui m'appartienne, je ne suis plus qu'un mendiant, comme ces Indiens que vous nourrissiez à los Angeles. »

En prononçant ces derniers mots, il chancela. « Je ne suis pas fort, senorita, balbutia-t-il; nous mourons de faim. »

Les yeux de Ramona ne le rassuraient pas. Elle semblait incapable de comprendre tout elle-même. Il se trompa sur son émotion.

« Que les saints vous bénissent et vous gardent, ma senorita! murmura-t-il. Je ne suis revenu que pour vous voir encore une fois; la sainte Vierge vous a assurément envoyée au-devant de moi! »

Pendant qu'il parlait, Ramona s'était caché le visage contre son sein.

« Vous seriez reparti sans me rien faire savoir? dit-elle.

— Je pensais que vous auriez appris le malheur de mon village, répondit-il, et que vous auriez compris que je ne pouvais pas venir vous rappeler ce que vous aviez dit, maintenant que je n'ai plus même un foyer à vous offrir! Je n'avais pas grand'chose autrefois, mais maintenant! Je crois que les saints ont voulu me punir d'avoir pensé à me séparer de mon peuple! A cette heure, je n'ai plus rien!

— Mais comment, Alessandro? cria Ramona; y a-t-il eu une bataille? Votre père a-t-il été tué?

— Non, repartit Alessandro; si j'avais été le maître, j'aurais résisté, mais mon père n'a pas voulu. Il a dit que ce serait pire pour nous dans la suite. Et le shériff, M. Rottsaker de San-Diego; je vous ai parlé de lui... Il est toujours si bon pour nous, si juste! Il était si malheureux d'avoir à nous chasser, mais il ne pouvait pas faire autrement; il avait vingt hommes avec lui; si nous avions résisté, il aurait fait tirer, tirer sur des femmes et des enfants qu'on dispersait comme des renards!

— Mais, Alessandro, interrompit Ramona, je ne comprends pas. Pourquoi M. Rottsaker était-il obligé? Qui est-ce qui a pris possession de vos pâturages?

— Je n'en sais rien, dit Alessandro d'une voix méprisante et irritée; ce sont des Américains. Ils sont huit ou dix. Ils ont appelé à San-Francisco, et la cour a décidé qu'ils avaient droit sur toute notre terre. C'est tout ce que M. Rottsaker a pu m'expliquer. C'est la loi, à ce qu'il dit, et personne ne peut rien contre la loi.

— Oh! dit Ramona, c'est de la même manière que les Américains ont enlevé à la senora une si grande partie de ses terres. Ils ont aussi appelé à San-Francisco, et la cour a décidé que ce qui était au général appartenait de fait au gouvernement des États-Unis.

— C'est autant de voleurs et de menteurs! voilà tout! cria Alessandro. Ils vont s'emparer de toutes les terres du pays; nous ferions aussi bien de nous jeter à la mer et de tout leur abandonner. Mon père voyait venir cela depuis bien longtemps, mais je ne voulais pas le croire. Je suis content qu'il soit mort, c'est la seule chose qui me console maintenant. Il n'a jamais bien repris ses

sens depuis qu'on l'a transporté hors de sa maison, tout malade qu'il était. C'était avant mon arrivée. Je l'ai trouvé assis par terre à la porte. On disait qu'il avait eu un coup de soleil, mais ce n'était pas cela : il avait le cœur brisé. On avait jeté à côté de lui tout ce qu'il possédait, et, quand il avait vu cela, il avait porté les deux mains à sa tête en criant : « Alessandro ! Alessandro ! » d'une voix terrible ; et je n'étais pas là ! Il ne cessa de m'appeler toute la nuit ! Mon Dieu ! senorita, comment ne suis-je pas mort en apprenant cela ? Quand je suis arrivé, on avait élevé une petite hutte de branchages pour le préserver du soleil, et il ne demandait plus que de l'eau ! de l'eau ! On a fait pour lui tout ce qu'on a pu, mais ce n'était pas grand'chose ; les gens du shériff étaient pressés et ne donnaient de temps à personne ! Il fallait vider le terrain en deux jours. Tout le monde courait à droite et à gauche. Oh ! senorita, ne me demandez pas de vous en dire plus long ! C'est ma mort ! Je ne puis pas ! »

Ils étaient tous deux assis à terre. Ramona, qui se sentait maintenant la plus forte, appuyait contre son sein la tête d'Alessandro, qui accueillait passivement des caresses dont la moindre l'aurait naguère transporté de joie.

« Combien de temps votre père a-t-il vécu ? demanda la jeune fille.

— Il est mort il y a quatre jours, dit Alessandro. On l'a enterré, et je suis parti. J'ai mis trois jours en route. Le cheval était presque aussi faible que moi, pauvre bête. Les Américains ont pris mon cheval, avec tout le bétail, pour payer les frais du procès à San-Francisco ; si j'avais été là le jour où ils ont emmené les troupeaux, j'aurais mis une balle dans la tête de

Benito, plutôt que de le laisser aux Américains; mais j'étais à Pachauga, avec mon père. Il ne voulait pas bouger sans moi, et je l'ai conduit pas à pas tout le long du chemin, mais ensuite il était si malade, que je n'ai pas pu le quitter une minute. J'ai fait une petite cabane de roseaux où il est mort! J'étais content quand je l'ai couché dans son tombeau!

— A Témecula? demanda Ramona.

— A Témecula? Vous ne comprenez donc pas, senorita, que nous n'avons plus droit à rien à Témecula, pas même au cimetière rempli de nos morts. M. Rottsaker nous a prévenus que les gens qui venaient s'établir là étaient des brutaux qui défendraient âprement leur propriété.

— Leur propriété! dit Ramona.

— Oui, c'est à eux maintenant, répondit Alessandro. C'est la loi. Ils ont tous les papiers en règle. Si seulement senor Valdez nous avait donné un papier, mais personne n'en donnait dans ce temps-là! Mon père l'avait toujours bien dit. La loi américaine n'est pas la même.

— C'est la loi des voleurs! cria Ramona.

— Oui, et des meurtriers aussi! Mon père a été assassiné comme si on lui avait tiré un coup de fusil. Et José, vous vous rappelez bien José, qui était allé chercher mon violon? Mais, ma bien-aimée, je vous tourne le sang avec toutes ces horreurs; je ne dirai plus rien!

— Si, si, Alessandro, dites-moi tout; je ne veux pas que vous ayez un chagrin dont je n'aie ma part; parlez-moi de José, s'écria Ramona haletante.

— Eh bien! ma senorita, José s'était marié il y a un an, il avait la plus jolie maison de Témecula, la mieux bâtie après celle de mon père, et un beau troupeau, et

un superbe cheval. Il était chez lui quand le shériff est venu, bien que la plupart des hommes fussent à la vendange, mais sa femme venait d'avoir un petit enfant. José comprit de suite ce que signifiait l'apparition du shériff avec sa suite, car il avait souvent causé de ces choses-là avec mon père, et il tomba par terre en écumant; c'était la seconde fois que cela lui arrivait, et le docteur avait dit qu'il en mourrait; mais, tout au contraire, personne ne se conduisit avec tant de courage le premier jour pour accomplir le déménagement; la plupart des gens restaient assis par terre les bras croisés sur les genoux, en se couvrant le visage pour ne pas voir ce qui se passait, mais José travaillait de toutes ses forces, et la première chose qu'il fit fut de porter le violon de mon père à Mrs Hertsell à la boutique, en lui disant de le cacher, parce qu'il vaut beaucoup d'argent. Mais, avant midi, le lendemain, il avait une autre attaque, dont il est mort devant sa porte, et lorsque Carmena, sa femme, vit qu'il était mort, elle ne dit pas un seul mot, mais elle resta assise par terre en balançant son enfant dans ses bras. Deux jours après, le pauvre petit est mort à Pachauga, où elle avait suivi mon père; il est enterré à côté de lui, comme le commencement d'un nouveau champ des morts. Il n'y a que les très vieux et les petits enfants qui aient le bonheur de mourir. Moi, je ne puis pas en venir à bout!

— Où est Pachauga? demanda Ramona.

— C'est un petit vallon, une espèce de cañon à une lieue de Témecula. J'y ai conduit notre peuplade, parce que c'est un terrain qui n'appartient à personne; peut-être pourra-t-on y vivre. Le pire, c'est qu'il n'y a pas d'eau courante, rien qu'une petite source. José est

enterré à Témecula, M. Rottsaker a fait creuser sa fosse par deux de ses hommes, mais je crois que Carmena ira la nuit chercher son corps. Adieu, ma senorita; il est nuit; je ne vois presque plus vos beaux yeux. Puis-je vous accompagner jusqu'au ruisseau sans rencontrer personne? Que les saints vous bénissent! je n'aurais pas pu supporter l'existence sans vous avoir revue. »

Ramona n'avait pas bougé; son cœur était partagé entre le désir passionné de suivre Alessandro et la crainte de devenir un fardeau pour lui dans sa pauvreté. Cependant elle se sentait forte, l'idée du travail ne l'effrayait pas; elle ne savait pas ce que pouvaient être les privations. Elle se rapprocha de lui, appuyant ses mains contre la poitrine et sa tête sur les poignets du jeune homme. « Alessandro, dit-elle, j'ai quelque chose à vous apprendre. Je suis Indienne, j'appartiens à votre peuple! »

Ce silence d'Alessandro l'étonnait. « Êtes-vous surpris? dit-elle. Je croyais que cela vous ferait plaisir.

— Ce n'est pas une joie nouvelle pour moi, ma senorita, dit-il; je le sais depuis longtemps. Juan Canito me l'avait dit.

— Juan Canito, et d'où le savait-il? » reprit-elle en tressaillant, puis en quelques paroles elle instruisit Alessandro de ce que lui avait appris la senora. « Juan vous avait-il dit tout cela? demanda-t-elle.

— Tout, excepté le nom de votre père; il avait d'autres idées », mais il ne dit pas lesquelles, et Ramona reprit : « Mon père était un ami de la senora Ortegua, à laquelle il m'avait amenée; mais je crois, Alessandro, que je ressemble plus à ma mère qu'à mon père.

— Oui, ma senorita, repartit Alessandro bien tendrement. Après ce que m'a dit Juan Canito, j'ai compris pourquoi j'avais toujours trouvé que vous ressembliez à mon peuple.

— Êtes-vous content, Alessandro?

— Oui, ma senorita. »

Que pouvait-elle dire de plus? Mais tout à coup le courage lui manqua, et sans préméditation, sans parti pris, sans presque savoir ce qu'elle faisait, elle se jeta dans les bras d'Alessandro en s'écriant : « Oh! Alessandro, emmenez-moi avec vous! J'aime mieux mourir que d'être encore une fois séparée de vous! »

XV

Alessandro pressait Ramona si étroitement contre son cœur, qu'à peine pouvait-elle respirer, puis il laissa retomber ses bras en disant d'une voix que sa grande émotion rendait rauque : « Ma senorita sait que ma vie est à elle pour en faire ce qu'elle voudra, mais je ne peux pas faire fi de sa vie à elle. Elle est délicate, elle ne pourrait pas coucher à terre, ni vivre sans manger; elle en mourrait. Ma senorita ne sait pas ce qu'elle dit. »

Son ton solennel, sa manière de parler d'elle à la troisième personne, comme s'il parlait à Dieu plutôt qu'à elle, fortifièrent et calmèrent Ramona. « Je suis forte et je puis travailler, Alessandro, dit-elle; nous travaillerons tous les deux, nous coucherons bien par terre, et Dieu nous donnera à manger.

— C'est ce que je me disais autrefois, senorita; mais les saints sont mécontents, ils ne prient plus pour nous. Ces Américains nous détruiront, peut-être qu'ils nous empoisonneront comme ils font des bêtes sauvages. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux être mort que d'être comme je suis aujourd'hui? »

Ramona leva sur lui des yeux résolus. « Alessandro,

dit-elle, est-ce qu'il n'y a pas des hommes mariés parmi votre peuple?

— Certes oui, senorita! répondit Alessandro, très étonné.

— Est-ce que leurs femmes les ont abandonnées parce qu'ils sont malheureux et pauvres? poursuivit la jeune fille avec impatience, et croyez-vous qu'il y ait une seule d'entre elles qui aime son mari plus que je ne vous aime, Alessandro? »

Elle avait rougi jusqu'à la pointe des cheveux, et les bras d'Alessandro la serraient de nouveau; elle aurait ranimé un mort par ses paroles de tendresse, mais elle ne pouvait pas rendre égoïste le jeune Indien. « C'en est trop, c'en est trop! s'écria-t-il en levant les bras au ciel; vous me menez à la porte du ciel, mais je n'ose pas entrer. Laissez-moi partir, ma senorita, laissez-moi partir! vous mourriez de la vie que nous allons mener!

— Savez-vous ce que j'allais faire si vous n'étiez pas revenu, Alessandro? repartit Ramona. J'allais me sauver en courant jusqu'à Santa-Barbara, pour supplier le père Salviederra de me faire entrer au couvent de San-Juan-Battista, et c'est ce que je ferai si vous me quittez!

— Oh! non, non, pas au couvent, s'écria Alessandro très agité; ma belle senorita ne peut pas aller au couvent!

— J'y serais en paix si je ne vous savais pas vivant, Alessandro, poursuivit Ramona; mais, maintenant, je n'aurais pas une minute de repos; j'aime mieux mourir que vivre éloignée de vous; emmenez-moi avec vous! »

Alessandro était vaincu. « Je vous emmènerai donc,

ma senorita bien-aimée, dit-il d'une voix creuse qui n'était pas celle d'un amoureux, et les saints auront peut-être pitié de vous, bien qu'ils aient abandonné mon peuple! »

Mais il se disait dans son cœur : « Mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire? »

Le premier instinct de l'Indien était d'affronter hardiment Felipe et peut-être même la senora, mais les terreurs de Ramona triomphèrent de son jugement. « Elle fait de Felipe tout ce qu'elle veut, et elle est en ligue avec tous les démons! Alessandro, n'approchez pas de la maison; je viendrai vous trouver quand tout le monde sera endormi. Ne bougez pas de l'endroit où vous êtes; je viendrai vous retrouver dans deux heures, trois tout au plus; il doit déjà être bien près de neuf heures! »

Les terreurs de Ramona l'emportèrent sur le jugement d'Alessandro; il promit de l'attendre, et il avait dans l'esprit un projet qui devait absorber le loisir que lui laisserait l'absence de Ramona. Il n'avait plus son Benito chéri pour monter Ramona, et le pauvre cheval épuisé qui l'avait amené auprès d'elle n'avait pas la force de les ramener tous les deux au milieu de la misérable peuplade à laquelle elle voulait à tout prix attacher son sort; mais si son cheval à elle, Baba, se trouvait dans le corral, Alessandro était bien sûr de pouvoir s'en emparer. Baba avait toujours appartenu à la senorita; il était intraitable pour d'autres, mais il la laissait le conduire par une mèche de sa crinière soyeuse. Et le bon cheval aimait Alessandro presque autant que sa jeune maîtresse; les gardiens dormaient tous; il n'y avait pas de lumière dans leurs huttes. Comme le bruit des pas de Ramona s'éloignait

dans la distance, Alessandro s'approcha du corral où paissaient les chevaux. Pourvu que Baba ne hennît pas trop fort en reconnaissant sa voix !

L'Indien était appuyé sur la barrière, et il sifflait doucement; un cheval se détacha du groupe assemblé à l'extrémité du corral et vint à lui, hennissant tout bas de plaisir, comme s'il reconnaissait celui qui l'appelait. « Je crois bien que c'est Baba ! » se disait Alessandro, et bientôt la jolie tête du cheval se frotta contre son visage avec de petits cris de joie. Alessandro abaissa la barrière, et le cheval, semblant comprendre la nécessité du silence, bondit légèrement par-dessus les barreaux inférieurs, tandis qu'Alessandro replaçait la barrière en souriant involontairement de l'étonnement qu'éprouverait le lendemain Juan Canito.

Le cheval était attaché solidement à côté de la misérable monture qui avait amené Alessandro, et l'Indien se glissait de nouveau sans bruit vers le hangar ouvert au bout du corral, qui servait de sellerie, ainsi que c'est la coutume sous le ciel enchanté de la Californie du Sud; cependant le cœur d'Alessandro battait un peu. Luigo couchait sous le hangar; s'il allait se réveiller? Alessandro rampait sur le sol vers le coin où était toujours suspendue la selle de Ramona. Il la décrocha sans troubler le dormeur, sans exciter la vigilance du vieux Capitan, et, bien que le poids de la selle fût considérable pour un homme épuisé par le jeûne, il rejoignit les deux chevaux, toujours attachés aux branches des saules. Le pauvre poney qui avait amené Alessandro était étendu par terre comme s'il ne pouvait plus se tenir debout; Baba le regardait avec dédain, mais il poussa un petit hennissement de joie

lorsqu'Alessandro s'approcha de lui, sa selle sur le dos. L'Indien se laissa tomber à terre, roulant dans son esprit les projets qu'il comptait soumettre à Ramona à son retour. « Les saints protègent ma senorita! pensait-il en remarquant combien l'obscurité de la nuit sans lune était profonde; ils me permettront de prendre soin d'elle! »

A travers ces ténèbres Ramona poursuivait un chemin hérissé d'obstacles. Heureusement pour elle, Margherita était dans son lit, avec une rage de dents, et sa mère lui avait donné une potion calmante. Elle se glissa dans sa chambre en passant par la cour, et ferma l'une des fenêtres. Elle entendait Felipe et sa mère qui causaient encore sous la véranda. Ils sauraient bien maintenant qu'elle était rentrée. Elle était tombée au pied de la Madone, lui racontant à voix basse tout ce qu'elle allait faire et la priant de veiller sur eux et de leur inspirer ce qu'ils avaient à faire.

« Elle le fera! j'en suis sûre! » se répétait la jeune fille en se jetant sur son lit pour attendre le moment où le sommeil descendrait sur toute la maison. Jamais l'esprit de Ramona n'avait été si présent, ni son intelligence si vive, qu'à ce moment critique. Elle savait maintenant ce qu'elle voulait, ce qu'elle allait faire, car elle l'avait arrêté dans sa tête, plus de quinze jours auparavant, en attendant le retour d'Alessandro.

Au commencement de l'été, Alessandro lui avait donné deux grands filets tissés de l'herbe résistante des prairies, dont les jeunes Indiennes se servent pour porter tous leurs fardeaux. Les mailles sont lâches, et le filet, très léger, est rattaché à une large bande qui se fixe autour du front. Le poids qui repose sur les mailles peut ainsi être très considérable. Ramona pen-

sait qu'elle avait bien le droit d'emporter quelques objets indispensables, bien que toute sa garde-robe eût été achetée par la senora; elle n'avait pas oublié les joyaux cachés derrière la statue de sainte Catherine. « Je demanderai au père Salviederra si j'ai pris trop de choses », pensait-elle.

Et le violon d'Alessandro. Coûte que coûte, il lui fallait le violon. Alessandro ne pouvait s'en passer. D'ailleurs, s'ils s'établissaient à los Angeles, il pourrait gagner de l'argent en jouant dans les danses. Ramona avait déjà pensé à bien des manières dont ils pourraient gagner leur vie.

Il fallait aussi emporter des vivres pour le voyage, des provisions solides et du vin pour Alessandro. Ramona frémissait à la pensée de ce qu'il avait souffert pendant qu'elle était assise à une bonne table et qu'elle voyait jeter aux chiens une nourriture qui eût suffi à tant d'hommes affamés.

La senora tarda longtemps à rentrer dans sa chambre; il fallait attendre aussi que la respiration de Felipe devînt profonde et tranquille. Le temps paraissait interminable à Ramona. Lorsqu'elle s'aventura hors de sa chambre, il était passé minuit.

Le violon était sur la table dans la chambre de Felipe, mais les portes intérieures étaient ouvertes pendant la nuit, et Ramona, ayant traversé sans bruit la salle à manger, revint le violon à la main, le cachant au milieu de ses châles dans un des filets.

« Je suis une vraie femme indienne! » se disait-elle, non sans joie, et elle déposa son premier fardeau au pied des saules au bord du ruisseau avant de retourner chercher le second.

Les vivres étaient plus difficiles à rassembler dans

l'obscurité; elle ne connaissait pas le garde-manger de Marda aussi sûrement que les armoires de sa chambre, et elle fut obligée d'allumer une bougie. Elle trouva heureusement du vin et du lait dans la salle à manger, et elle remplit des bouteilles de cuir qui étaient suspendues sous la véranda.

Tout était prêt; mais comment partir sans dire adieu à Felipe? Elle écrivit sur un bout de papier :

« Cher Felipe, Alessandro est revenu, et je pars avec lui ce soir. Empêchez qu'on fasse rien contre nous, si vous le pouvez. Je ne sais pas où nous allons. J'espère que nous pourrons aller trouver le père Salviederra. Je vous aimerai toujours, mon cher Felipe, et je vous remercie de toutes vos bontés pour moi.

« RAMONA. »

Elle souffla sa lumière et jeta son billet sur le pied du lit de Felipe contre la muraille de la véranda. « Adieu, cher Felipe! » murmura-t-elle. Elle espérait que Felipe se réveillerait le matin avant que la senora eût apparu sous la véranda et qu'il verrait le premier sa lettre.

Ce petit retard faillit lui coûter cher. Capitan était couché au bout de la cour, mais il avait entendu ou deviné que quelqu'un circulait dans la maison. Il poussa un léger aboiement, et il arriva en bondissant.

« Sainte Vierge! je suis perdue! » pensa Ramona; mais elle s'accroupit à terre, ouvrant un de ses filets pour y prendre un morceau de viande, qu'elle jeta au chien en le caressant. Il l'avait reconnue, et il agitait joyeusement la queue. « Viens, mon bon Capitan! »

dit-elle d'une voix étranglée par la terreur et la sueur froide sur le front. Le chien la suivait, attiré par l'odeur de la viande dans les filets. Elle avait soulevé son second fardeau, et Capitan la suivait encore. « Je l'emmènerai avec moi, pensa-t-elle, je ne me sentirai pas si loin de la maison si j'ai Capitan, et il y a tant d'autres chiens ici ! »

Quand Alessandro aperçut de loin Ramona courbée sous le poids de ses deux filets, il ne la reconnut pas d'abord et il craignit d'être découvert par quelque étrangère; mais quel beau chien suivait cette femme ! Alessandro cherchait à pénétrer les ténèbres, lorsque Ramona s'arrêta, laissant tomber l'un de ses filets. « Alessandro ! » appela-t-elle à demi-voix. D'un bond il fut auprès d'elle.

« Ma senorita ! ma senorita ! s'écria-t-il. Quelle idée d'apporter une pareille charge ! » Et il jeta sur son épaule les pesants filets, comme si c'eût été une plume; il sentit aussitôt à travers les mailles la boîte du violon.

« Mon violon ! dit-il d'un ton surpris. Bien-aimée, comment avez-vous pensé à cela ?

— Je savais que vous y teniez plus qu'à tout le reste, dit-elle. Je n'ai pas apporté grand'chose, Alessandro; mais c'était bien lourd à porter; j'ai le front coupé par la corde du filet.

— Ah ! c'est que vous n'aviez pas un pania sur la tête, comme font toujours nos femmes; mais qu'est-ce que c'est que ce chien ? »

Capitan avait sauté sur Alessandro, qu'il léchait de toute sa force.

« C'est Capitan, dit Ramona; il nous aime tous les deux; je puis l'emmener, n'est-ce pas ? »

Alessandro se mit à rire tout haut. Cela ne lui arrivait pas souvent, et Ramona en fut presque effrayée; mais il l'attirait doucement vers les saules en sifflant bien bas. Baba vint aussitôt vers lui en trottant, et il commença à hennir de joie en reconnaissant Ramona.

La surprise était trop grande. Ramona fondit en larmes.

« Baba ! mon Baba ! répétait-elle. Comment est-il ici ? C'est un miracle, et il a sa selle. Est-ce que les saints me l'ont envoyé ? » Ramona aurait trouvé la chose toute naturelle.

« Les saints m'ont aidé à l'amener ici, repartit sérieusement Alessandro; sans quoi je n'aurais pas réussi si facilement. Je l'ai appelé au bout du corral, et il est venu à moi en sautant par-dessus les barrières. Il n'y a pas de mal à le prendre, ma senorita ! Il est à vous ?

— Bien sûr, dit Ramona. Felipe me l'a donné quand il n'avait que deux jours; il ne pouvait pas encore se tenir sur ses jambes, et il a mangé tous les jours dans ma main depuis ce temps-là. Mon cher Baba, nous ne serons pas séparés ! » Et elle le caressait tendrement, pendant qu'Alessandro attachait rapidement les filets des deux côtés de la selle. « Il faut nous hâter, maintenant, ma senorita, dit-il; nous nous reposerons plus tard. Avant qu'il soit jour, nous serons dans un endroit où nous pourrons nous arrêter sans crainte qu'on nous découvre si nous sommes poursuivis.

— On ne nous poursuivra pas, dit Ramona; il n'y a pas de danger. La senora ne lèvera pas le bout du doigt. Elle ne fera rien, et elle a obligé Felipe à en dire autant, ajouta-t-elle d'un ton d'amertume. Mon bon Felipe ! Il voulait nous aider, et il ne l'a pas pu;

il en a du chagrin, mais la senora n'est pas fâchée d'être débarrassée de moi. »

Ramona était maintenant à cheval; les deux filets étaient suspendus à droite et à gauche, et Alessandro marchait à côté, conduisant son pauvre poney fatigué. S'il se fût agi d'un autre qu'Alessandro, Baba n'en n'eût pas supporté un instant le voisinage. Même alors, lorsque Ramona étendit la main pour l'appuyer sur l'épaule d'Alessandro, Baba bondit de côté aussi malicieusement qu'un être humain eût pu le faire pour séparer les deux amoureux. Ils se mirent à rire.

« Majel ! disait Alessandro, qui n'avait jamais aimé le nom de Ramona.

— Je m'appelle donc Majel ? dit la jeune fille. Je veux bien, le nom est doux; mais j'aimerais mieux Majella, si vous vouliez, Alessandro ?

— Eh bien, oui, Majella; c'est un nom que personne n'a jamais porté.

— Et maintenant, reprit-elle, pour Felipe seul, je suis encore Ramona; pour le reste du monde, je serai Majella, la Majella d'Alessandro. »

XVI

Ils avaient rejoint la grande route, et ils trottaient vivement depuis une demi-lieue, lorsqu'Alessandro, mettant la main sur la bride de Baba, le fit reculer pendant quelques pas, puis franchit un rocher sur la droite. Le poney indien l'avait devancé, Capitan le suivit. Les traces étaient perdues si quelqu'un s'avisait de la poursuite.

Ramona ne comprenait pas les manœuvres d'Alessandro, mais elle obéissait docilement à sa direction.

« La course que nous avons à faire n'est pas facile, dit Alessandro. Ma Majella aura-t-elle peur?

— Peur, avec vous et sur le dos de Baba! » Ramona riait de tout son cœur.

Alessandro ne comptait pas, comme la jeune fille, sur la neutralité de la senora, et il était résolu à se réfugier dans un vallon à lui connu à une certaine distance de Témecula, par un sentier que les Indiens pratiquaient seuls, à travers un fourré de bois de Cheperral, surplombé par le taillis épais de jeunes chênes. C'était là que le jeune Indien avait cueilli naguère les fougères qu'il avait apportées à Ramona pour décorer la chapelle ; elles y croissaient avec une abondance

extraordinaire, et un ruisseau coulait doucement entre les fentes des rochers; mais les branches entrelacées des arbustes présentaient des murailles aussi impénétrables que l'aurait pu être un rempart de granit, et ils chevauchaient à côté sans pouvoir y pénétrer; Alessandro ne distinguait plus l'ouverture. Il conduisit les chevaux dans un petit vallon transversal, que l'aube du jour commençait à éclairer de ses teintes les plus variées.

« Oh! quel endroit charmant! s'écria Ramona; allons-nous rester ici, Alessandro? Le chemin n'était pas difficile du tout! »

Alessandro tourna un regard de compassion sur elle. « Comme la pauvre petite tourterelle connaît mal les chemins difficiles! dit-il. Nous commençons à faire notre voyage. »

Il attacha son cheval à un buisson et il disparut derrière les taillis de Cheperral. Lorsqu'il revint, son front était grave. « Majella me permet-elle de la quitter un moment? dit-il. Il y a un chemin, mais je ne puis le trouver qu'à pied. Je ne serai pas long; je sais que c'est tout près. »

Les larmes vinrent aux yeux de Ramona. Tout ce qu'elle craignait était l'absence d'Alessandro. Il la regardait avec inquiétude. « Il le faut, Majella! je ne puis pas vous laisser ici! Nous sommes en danger!

— Allez! allez! cria-t-elle; mais ne perdez pas de temps! »

Il disparut derrière les branches, qui craquaient sous ses pas; Capitan le suivit. Ramona se sentait seule au monde; elle appuya sa tête sur le cou de Baba; les instants lui paraissaient des heures. Enfin, comme le soleil doré s'élançait dans les eaux, le taillis s'entr'ou-

vrit et le visage d'Alessandro reparut à travers les branches; il était transfiguré par la joie.

« J'ai retrouvé le sentier! s'écria-t-il; mais il faut grimper hors de ce vallon, il y fait trop clair. Cela me déplaît. »

Ils étaient émus et troublés lorsqu'ils poussèrent leurs chevaux en avant le long du taillis, puis tout à coup Alessandro tourna sur la droite, s'enfonçant dans le fourré sans qu'on pût distinguer aucun chemin; mais sa tête paraissait au-dessus des branches, et le brave petit cheval trottait résolument. Baba soufflait avec mécontentement lorsque sa maîtresse l'obligea à prendre le même chemin. Les branches épaisses fouettaient le visage de Ramona, et elles s'engageaient si avant dans les filets que le cheval ne pouvait plus avancer. Il commençait à se cabrer, lorsqu'Alessandro, revenant sur ses pas, coupa les cordes et jeta les fardeaux sur le dos de son poney. « Je vais marcher, dit-il. Je n'aurais pas pu continuer longtemps à cheval. Il faudra conduire Baba lorsque ce chemin deviendra étroit. »

Étroit! quel défilé! Ramona ferma les yeux dans son effroi en se voyant sur un sentier large comme la main, surplombant le précipice, dont les flancs étaient parsemés de grands yuccas en fleurs dressant leurs feuilles aiguës et leurs grappes blanches au-dessus de l'abîme. « Il me semble que je marche sur la corde raide! » pensait-elle.

Mais Alessandro avait repris courage; il lui était facile de suivre le sentier, et, dès les premiers pas, il avait pu s'assurer que Baba avait le pied aussi sûr qu'un poney indien. Il savait tout proche un ruisseau clair comme le cristal. A côté l'herbe était verte et épaisse,

on pourrait battre toute la Californie sans trouver les fugitifs. Il était content et tranquille, quand il se retourna pour voir Ramona pâle et les yeux dilatés par la terreur, la crinière de son cheval serrée entre ses mains ; elle ne semblait pas ferme sur sa selle. Il s'arrêta si brusquement, que Ramona crut qu'il avait manqué le sentier. Elle poussa un cri.

Alessandro était désolé. Il était impossible de mettre pied à terre dans ce défilé, et cependant elle pouvait tomber de cheval à chaque instant.

« Miséricorde ! s'écria-t-il : j'aurais dû vous dire combien le sentier était étroit, mais il n'y a pas de danger. J'ai couru tout le long du chemin, mon paquet de fougères sur le dos, quand je suis venu les cueillir au printemps; et nous avons tous passé par là pour venir tondre les moutons de la senora; le vieux Fernando n'a pas quitté la selle un instant.

— Ah ! vraiment ! » et Ramona était déjà distraite et rassurée ; « mais c'est égal, il me semble que je suis en l'air; j'aimerais mieux me tenir à quatre pattes. Puis-je descendre, Alessandro ?

— Je n'ose pas, dit Alessandro tristement; mais je vais marcher bien doucement, et le sentier s'élargira bientôt; nous ne pouvons nous arrêter qu'à une heure d'ici.

Le jour était à peine levé dans le fond de l'étroit vallon lorsqu'ils arrivèrent au bord du ruisseau. Le bruit et le calme de cet asile étaient enchanteurs. Ramona regardait autour d'elle avec des yeux ravis. « Si nous pouvions toujours rester ici ! soupira-t-elle.

— Majella s'en contenterait-elle? demanda Alessandro en la prenant dans ses bras, heureux pour la première fois.

— Parfaitement.

— Il n'y a pas assez de terrain pour se nourrir; sans quoi je ne demanderais qu'à rester caché dans ce lieu sans revoir la face d'un homme blanc! » murmura le fils d'une race maltraitée et persécutée; mais les paroles de Ramona lui avaient inspiré une nouvelle pensée. « Si nous restions ici trois jours, Majella? demanda-t-il. La senora va faire courir après Baba.

— Après Baba! après mon cheval! s'écria Ramona avec terreur; oh! ce serait trop mal; la senora sait bien qu'il est à moi; elle n'oserait pas!... » Tout en parlant, elle s'avouait à elle-même que la senora était capable de tout oser, et elle savait bien quelle sévère sentence attendait les voleurs de chevaux en Californie. Alessandro et elle pouvaient être jetés dans la prison de Ventura. S'il ne s'était agi que d'elle, la senora ne l'aurait pas poursuivie; mais Baba et Capitan, c'était autre chose! Ramona était toute prête à rester indéfiniment dans sa cachette tant que les vivres pourraient durer.

Si elle avait eu l'idée de dire à Alessandro qu'elle avait écrit dans ses adieux à Felipe qu'elle comptait aller trouver le père Salviederra, Alessandro eût été rassuré, car il eût compris que la poursuite serait dirigée d'un côté tout différent; mais elle l'avait oublié depuis qu'Alessandro avait parlé de réclamer le ministère du père Gasparo de San-Diego, pour gagner de là le pueblo de San-Pasquale, à six lieues environ vers le nord. Un cousin d'Alessandro était chef de ce village indien, régulièrement établi par le gouverneur de Californie, et en possession des papiers qui avaient manqué à Pablo Assis dans sa petite colonie de Témecula. Ysidro avait bien des fois pressé Alessandro de

venir s'établir auprès de lui. Cependant Alessandro ne croyait plus que la sécurité se trouvât nulle part pour les Indiens.

« Les Américains viendront à San-Pasquale comme ailleurs, disait-il. La senora avait des papiers, et elle a cependant été dépouillée de ses terres.

— C'est vrai, dit Ramona d'un air pensif; mais Felipe dit que ceux qui avaient donné les papiers au général Moreno n'en avaient pas le droit.

— Est-ce qu'on ne pourra pas en dire autant du gouverneur qui a concédé des terres aux Indiens? insistait Alessandro. Nous ne pouvons pas nous défendre, non plus que des bêtes sauvages. Oh! pourquoi, pourquoi vous ai-je laissée me suivre dans cette misère? »

En parlant ainsi, Alessandro se jetait à terre, le visage caché dans ses mains, et l'influence même de Ramona ne suffisait pas à le consoler. Élevée dans l'aisance d'une vie facile, Ramona ne comprenait pas comme Alessandro quelle triste perspective se déroulait devant eux; elle ne redoutait qu'une chose au monde : être séparée d'Alessandro, et son courage aussi indomptable que sa fidélité devait la soutenir sans faiblesse à travers les années d'épreuve qui l'attendaient.

Avant que la nuit fût venue dans ce premier jour de solitude, Alessandro avait préparé pour Ramona une couche de branchages des manguiers et des cacaotiers qui croissaient en abondance dans le cañon. Il avait recouvert les rameaux d'un lit de fougères longues de cinq ou six pieds, si brillantes et si délicates qu'une reine n'eût pas dédaigné ce lieu de repos. En s'y étendant, Ramona s'écria : « Maintenant, je

saurai ce que c'est que de regarder les étoiles au-dessus de ma tête pendant la nuit. Vous rappelez-vous, Alessandro, quand vous arrangiez le lit de Felipe sous la véranda et que vous m'avez parlé des nuits passées en plein air?

— Si je m'en souviens! c'est ce soir-là que Juan Canito m'avait dit que votre mère était Indienne, et que, pour la première fois, j'ai osé penser que vous m'aimeriez peut-être un jour.

— Mais où allez-vous coucher, Alessandro? demanda Ramona, voyant qu'il ne ramassait plus de branchages.

— Par terre, sur le sein de notre mère commune; c'est ce que nous aimons toujours le mieux. D'ailleurs, je ne dormirai pas cette nuit, Majella; je veillerai sur vous.

— Mais pourquoi? demanda-t-elle. Que craignez-vous?

— Oh! il fait froid la nuit, dans ces petits cañons de la montagne; il faudra peut-être entretenir du feu. La nuit prochaine je dormirai, et vous monterez la garde si vous voulez. »

Alessandro se gardait bien de dire qu'il avait aperçu les traces d'un lion puma, et qu'il comptait allumer du feu dès que la nuit serait tout à fait tombée pour écarter la bête fauve. Ramona s'étendit avec un soupir de délices sur sa couche parfumée. « Comme cela sent bon! » disait-elle. Alessandro avait placé pour oreiller un morceau de bois de senteur.

La jeune fille était lasse et heureuse; elle dormit longtemps pendant qu'Alessandro la contemplait, paisible et belle comme une sainte que la Vierge aurait envoyée à son peuple. La nuit et le silence étaient

également profonds. Il semblait à l'Indien fugitif que Dieu lui-même était présent dans le cañon.

Les heures s'écoulaient, et les premières lueurs de l'aube approchaient à l'horizon. Les tourterelles commençaient à se répondre dans le lointain, comme naguère auprès de la haie des géraniums sous la véranda de la senora : « Amour!... Ici!... Amour!... Ici!... » Alessandro se sentit consolé... « Elles sont comme nous, seules, l'une pour l'autre ! » pensa-t-il.

Les oiseaux s'éveillaient sur les hautes branches des grands sycomores qui ombrageaient le vallon, et leurs gazouillements pénétrèrent l'oreille assoupie de Ramona comme autrefois le chant des linottes; elle s'assit sur sa couche de fougères, les yeux tout grands ouverts, ses cheveux épars dans leur riche abondance. « C'est le matin ! dit-elle, mais il ne fait pas encore jour ici ! Les oiseaux voient le ciel mieux que nous ! » et elle entonna d'une voix forte le cantique matinal, mais Alessandro lui toucha le bras. « Plus bas, Majella ; il peut y avoir des chasseurs par là ! » et il joignit sa voix à la sienne d'un accent si doux et si pénétrant, qu'elle l'attira bientôt à ses côtés en s'agenouillant pour la prière du matin. Leurs mains se rejoignirent sur le rosaire d'or de Ramona, don du père Salvierderra, qui l'avait recueilli lui-même au lit de mort du père Peyri, comme une précieuse relique des temps prospères de la grande mission.

Comme ils prononçaient leur dernier *Pater*, un rayon de soleil passant à travers la fente du rocher vint frapper les grains d'or entre les doigts de Ramona, les éclairant d'un si vif éclat qu'ils semblaient tout à coup resplendir, en illuminant le visage du Sauveur sur le crucifix d'ivoire. L'obscurité retomba

aussitôt, et il sembla aux deux exilés que la sainte Vierge avait voulu les assurer de sa protection tutélaire dans leur profonde détresse. La joie et la confiance gagnèrent leurs âmes. Ils ne se sentaient plus seuls dans le désert.

XVII

Avant la fin de la seconde journée, Ramona avait appris à goûter les délices de la solitude paisible du vallon; elle redoutait d'en quitter l'asile, et elle épiait l'une après l'autre les faces de la nature, qu'elle apprenait pour la première fois à connaître.

« Je comprends maintenant ce que je n'avais jamais vu que sur votre visage, mon Alessandro, disait-elle. C'est le ciel qui se reflétait sur votre front, serein et doux, comme si les saints vous regardaient à chaque instant. »

Et puis : « Je ne peux pas croire que je ne vis au grand air que depuis deux jours. Il me semble que je me sens chez moi pour la première fois. C'est peut-être parce que je suis Indienne que j'y prends tant de plaisir, Alessandro ? »

Elle parlait infiniment plus que lui, et cependant elle ne se sentait pas sans réponse. Un mot, un regard du jeune Indien lui en disait plus long que les discours d'un autre homme; elle finit par s'écrier : « Vous parlez sans rien dire, comme parlent les arbres, les fleurs, ce rocher ! »

Le cœur d'Alessandro s'épanouit à cette remarque.

« Et vous, s'écria-t-il, ma Majella, vous parlez le langage de mon peuple; vous sentez ce que nous sentons. »

Alessandro reprenait ses forces comme par miracle, ranimé par l'amour et le bon air de la vallée; Ramona ne pouvait se lasser de le contempler. « Comment se fait-il que vous vous soyez remis si vite, mon Alessandro ? disait-elle. Vos mains sont fraîches, vos yeux brillent; c'est le grand air qui vous fait du bien, comme à Felipe. »

Mais Alessandro hochait la tête : « Je n'avais pas couché sous un toit depuis que je vous avais quittée, Majella, ce n'est pas l'air qui m'a guéri, » et ses yeux disaient le reste.

Comme le crépuscule tombait le troisième jour, Alessandro amena Baba tout sellé, et Ramona sentit ses yeux se remplir de larmes. « Je n'ose pas attendre plus longtemps, Majella, dit-il; il n'y a plus d'herbe ici, et il faut voyager pendant que les chevaux sont en bon état. » Mais il lui semblait, comme à elle, qu'il retournait de nouveau en exil. Où allait-il conduire sa senorita ?

Une fois en selle, Ramona fut amenée à reprendre courage par l'animation extraordinaire de Baba et de Capitan, qui s'ennuyaient dans le vallon. Tous deux pensaient qu'on allait reprendre le chemin de la maison, et leur gaieté était contagieuse. Alessandro lui-même souriait en voyant caracoler le cheval et bondir le chien. « Il nous faut voyager toute la nuit, Majella, dit-il, car nous allons loin d'ici; je ne puis éviter de rentrer dans Témecula. M. Hertsell a le violon de mon père; il m'en donnera de l'argent; il est bon pour nous. Sans cela, je n'y mettrais pas le pied.

— Je serai bien aise de voir Témecula, Alessandro! dit-elle doucement.

— Oh ! non, non, vous ne savez pas combien ces maisons découvertes, ruinées, sont horribles; la vieille mère d'Antonio a fait un trou avec une perche dans le mur de sa cabane, et elle a poussé la charrette contre l'autre côté, en criant que personne n'habiterait dans sa maison. Je ne sais pas comment elle a eu la force, mais on dit qu'elle avait l'air d'une furie.

— Est-ce que vous ne voudriez pas revoir le cimetière, Alessandro ? demanda Ramona timidement.

— Oh ! s'écria l'Indien, si je me retrouvais au milieu de tous ces tombeaux abandonnés, je deviendrais un meurtrier ! si je ne vous avais pas, ma Majella, je ne sortirais pas de là sans avoir versé le sang de quelque blanc ! »

Ce fut cependant dans le cimetière de Témecula qu'Alessandro fut contraint de laisser Ramona pendant qu'il se glissait seul dans le village pour gagner la boutique de M. Hertsell; elle ne courait aucun danger au milieu des tombes. Alessandro était toujours hanté par la terreur d'une poursuite de la part de la senora.

« Il n'y a rien à craindre, disait courageusement Ramona, allez, mon Alessandro; si vous n'êtes pas revenu dans une heure, j'irai à votre recherche, et, si la senora a envoyé des hommes à notre poursuite, ils ne me feront pas de mal. Felipe les punirait assurément. S'ils prennent Baba, nous marcherons quand le poney sera fatigué. »

Sa confiance était contagieuse. « Ma tourterelle a le cœur d'un lion, dit Alessandro, nous suivrons ses avis », et il dirigea le cheval du côté du cimetière soli-

taire. Une seule figure sombre se détachait à côté d'une tombe fraîchement ouverte. « C'est Carmena ! dit Alessandro à voix basse; elle revient auprès du tombeau de José. Je vais vous l'amener. Elle ne sait pas un mot d'espagnol, mais elle restera avec vous jusqu'à mon retour. »

Le cœur de Ramona était pénétré d'une tendre sympathie pour la jeune Indienne, qui le sentit jusqu'au fond de l'âme dès que sa main rencontra celle de cette femme si belle, si forte, si différente de toutes celles qu'elle avait connues et qui était la compagne d'Alessandro. Elle la conduisit jusqu'au petit tertre qu'elle n'osait visiter que la nuit, tant elle craignait les Amé-cains. Ses journées se passaient auprès du tombeau de son enfant à Pandauga. A côté du tombeau de son mari, Carmena posa les deux mains sur son cœur, regardant si piteusement Ramona que celle-ci fondit en larmes en serrant contre elle la jeune Indienne. Carmena se sentait consolée sans savoir pourquoi.

« Ce sont les saints qui m'ont donné l'idée de venir dans le cimetière, pensait Ramona. Cette pauvre femme est heureuse d'avoir vu Alessandro, et elle m'empêche de mourir de peur dans cette grande plaine sombre. » Toutes deux étaient retournées à l'entrée du champ des morts pour attendre le retour d'Alessandro.

Elles attendirent longtemps. Alessandro se glissait rapidement dans l'obscurité, lorsqu'il aperçut une lumière dans la direction de l'ancienne demeure de son père ! « Du monde chez nous ! pensa-t-il ; les misérables Américains ont déjà pris possession ! » et, son couteau entre les dents, il s'approcha sans bruit de la petite fenêtre légèrement entr'ouverte. Pablo Assis avait bien

des fois recommandé à son fils de raboter le bois de cette fenêtre, qui fermait mal. La fente lui permettait maintenant d'entendre tout ce qui se passait à l'intérieur. Ramona n'aurait pas reconnu son Alessandro à cette heure : la flamme de la vengeance brillait dans ses yeux.

Un père, une mère et deux enfants étaient assis dans la petite chambre en désordre, encombrée par des malles et des sacs entr'ouverts. L'installation était récente et même incomplète, bien évidemment. L'homme paraissait à moitié ivre, et il reprochait à la femme de n'avoir pas arrangé la maison. « Je ne puis rien faire jusqu'à ce que les meubles soient arrivés, répondait-elle. Vous dites que la route est bloquée par un glissement dans la vallée. Il faut bien prendre patience.

— Il y avait un bon lit de peaux dans ce coin! grommela l'homme. Si Rottsaker n'avait pas eu la bêtise de laisser ces misérables Indiens emporter leurs effets, nous aurions au moins de quoi nous coucher! »

La femme rougit et se leva avec un mouvement d'impatience. « Je lui sais bien bon gré d'avoir permis à ces pauvres gens d'enlever leur mobilier, dit-elle; je n'aurais pas pu fermer l'œil sur ce lit, s'il était resté ici. C'est bien assez de leur prendre leurs maisons!

— Veux-tu te taire? » cria l'homme d'une voix rauque, et elle baissa la tête d'un air méprisant, en s'occupant de donner à manger au petit enfant. L'aîné regardait du côté de la fenêtre. « Un homme! un homme! » criait-il.

Alessandro se jeta à terre, désolé d'avoir risqué par une imprudente visite de compliquer la situation de Ramona; elle l'attendait à la porte du cimetière : il n'avait encore rien fait pour aller la rejoindre, et il

entendait la voix furieuse de l'ivrogne qui criait : « Quelqu'un de ces misérables Indiens! Il faudra en tuer deux ou trois pour qu'ils nous laissent tranquilles ! Je vais en tout cas me débarrasser de celui-là ! »

La femme le retenait par le bras : « Il n'y a personne! Père, il n'y a personne! Les enfant ont toujours des idées! ne tire pas! »

Il la repoussa dans la maison, cherchant à pénétrer du regard la profondeur des ténèbres. Sans le souvenir de Ramona, Alessandro se fût précipité sur l'Américain et l'eût étranglé.

Le coup partit dans l'obscurité sans atteindre Alessandro, étendu dans l'herbe. « J'ai remarqué, je... crois... » balbutia l'ivrogne, et il rentra dans la maison. Alessandro, honteux de son retard, courut de toute sa vitesse vers la boutique de Hertsell, dont les lumières brillaient dans le lointain.

Les établissements de ce genre, moitié boutique, ferme et cabaret, ne se trouvent que dans la Californie du Sud; tous les passants couchaient chez Hertsell et y trafiquaient; lorsque le commerçant n'était pas ivre, il était à la fois plus intelligent et moins corrompu que la plupart de ses semblables, et il éprouvait une bienveillance particulière pour les Indiens, qui ne lui avaient jamais fait tort d'un denier, bien qu'il leur eût souvent accordé des crédits assez considérables. Lorsqu'il avait bu, au contraire, il devenait violent, comme le sont souvent les hommes de son pays en pareil cas. Il aurait été bien embarrassé de dire par quelles étapes il avait passé pour arriver d'Alsace à Témecula. Il comptait bien y mourir. On s'attendait dans les environs à lui voir tuer quelqu'un dans un accès

de fureur avant d'en venir là. Sa femme était bonne et les Indiens l'aimaient beaucoup.

Alessandro avançait plus timidement lorsqu'il se trouva dans les environs de la maison. La porte était ouverte. La salle du cabaret était remplie d'hommes buvant et mangeant. Il n'osa pas entrer, mais, sautant par-dessus la barrière, il se présenta à l'entrée de derrière du côté de la cuisine. Il ne craignait rien dans cette direction ; Mrs Hertsell n'employait jamais que des Indiens. La cuisine était vide ; il s'assit auprès du feu, la tête dans ses mains.

L'hôtesse rentra précipitamment; elle prit Alessandro pour le vieux Ramon, homme à tout faire de l'établissement, et elle cria : « Vite, Ramon, du bois! ce cotonnier brûle si vite, que je n'en ai déjà plus, et les jambes me rentrent dans le corps après avoir fait la cuisine pour tous ces passants! » Elle commençait à préparer de nouveaux rôtis, sans regarder celui auquel elle parlait. Alessandro se leva silencieusement et reparut bientôt, apportant une charge de bois que le vieux Ramon n'aurait pas pu soulever. Il le jeta sur le foyer en disant : « En avez-vous assez, mistress Hertsell? »

Elle poussa un cri en jetant son couteau : « Je ne vous avais pas reconnu, Alessandro! je croyais que vous étiez à Pachauga! » Sa figure était radieuse de satisfaction.

A Pachauga! alors personne n'était encore arrivé chez Mrs Hertsell à la poursuite de Ramona? Alessandro se sentit le cœur allégé d'un grand fardeau; mais aucune émotion ne se peignit sur son visage lorsqu'il répondit : « J'ai été à Pachauga, mon père y est mort, et je l'y ai enterré.

— Oh! Alessandro, est-il mort? Je savais bien qu'il

était malade! » La pauvre femme avait tant souffert au moment de la spoliation des Indiens qu'elle en avait gardé le lit pendant plusieurs jours, tenant ses portes et ses fenêtres fermées pour ne pas voir les scènes d'horreur qui se passaient dans le village. Elle était Mexicaine, et on disait qu'elle avait du sang indien dans les veines. Elle s'était rapprochée d'Alessandro, et elle appuyait la main sur son épaule, le considérant avec une profonde compassion. Comme il était changé depuis le printemps!

« Vous avez été parti tout l'été, Alessandro, dit-elle en retournant à son ouvrage.

— Oui, j'étais chez la senora Moreno », et Alessandro enfonça de nouveau sa tête dans ses mains.

« Pauvre homme! il n'a pas envie de causer! Ce n'est pas étonnant », et Mrs Hertsell s'empressa autour de son fourneau.

Une apathie étrange semblait s'être emparée d'Alessandro, contre laquelle il luttait avec peine. « J'ai besoin de voir M. Hertsell, dit-il enfin, mais il est occupé à la boutique.

— Oui, il y a là une quantité de gens de San-Francisco; ils appartiennent à la compagnie qui va s'établir ici. A propos, Alessandro, j'ai votre violon, le pauvre José l'a apporté, je vais le chercher...

— Non, dit Alessandro d'une voix étouffée, je voudrais le vendre; c'est celui de mon père; il vaut beaucoup d'argent, à ce qu'il paraît... j'ai besoin d'argent.

— Tiens, c'est curieux, un des hommes qui sont ici le regardait hier soir, et il ne voulait pas croire ce que Hans disait, que ce violon venait de la mission!

— Est-ce qu'il sait jouer? Est-ce qu'il l'achèterait? s'écria Alessandro.

— Je n'en sais rien; je vais appeler mon mari. — Hans! Hans! » cria-t-elle.

Hélas! Hans n'était pas en état de répondre. Au premier coup d'œil jeté sur lui, la figure de sa femme prit une expression de dégoût et de dépit. « Hans est ivre! dit-elle en revenant; il ne peut pas vous parler. Attendez jusqu'à demain matin.

— Je ne peux pas, dit Alessandro, résistant à la tentation de lui faire sa confidence; il faut que je sois demain matin à San-Diego, en chemin pour San-Pasquale; je trouverai là de l'ouvrage, et je devrais y être depuis trois jours. »

Mrs Hertsell réfléchissait : « Hans n'est bon à rien, voilà ce qu'il y a de sûr! si vous parliez vous-même à cet homme? »

Mais Alessandro secoua la tête. Il ne pouvait pas traiter avec les Américains qui venaient prendre possession de la vallée. Mrs Hertsell le comprit. « Écoutez, dit-elle, je vais vous donner l'argent dont vous avez besoin aujourd'hui, et je le retrouverai sur la vente du violon. Hertsell fera le marché pour vous et vous prendrez le reste quand vous passerez par ici. Quand il est en possession de lui-même, il s'intéresse à vous et aux vôtres.

— Oui, dit Alessandro, c'est le seul blanc auquel je me fie », et les yeux de l'Indien étaient fixés sur l'or que Mrs Hertsell tirait de sa grande poche.

« Il y en a plus que je ne croyais », marmottait-elle, et elle compta quatre pièces de cinq dollars...

« Je n'ose pas prendre davantage, dit Alessandro tristement. Vous savez que je n'ai plus rien, mistress Hertsell; je suis un mendiant jusqu'à ce que je puisse travailler. »

Les larmes vinrent aux yeux de Mrs Hertsell.

« C'est une honte, dit-elle, une honte! Hans et moi nous n'avons pas pensé à autre chose depuis ce jour-là! Ils ne réussiront pas, ce ne serait pas juste. »

Elle parlait encore, qu'une douzaine d'hommes, Hertsell en tête, se précipitèrent dans la cuisine, en criant : « Le souper! le souper! » et Hans poussa sa femme. « Je vais vous apprendre à bavarder avec cet Indien au lieu de faire griller notre jambon! » hurlait-il.

Son pied glissa, il allait tomber, sa femme le regardait avec un froid mépris. « Asseyez-vous, messieurs, dit-elle sans trembler, je vais vous servir. »

Tous obéirent sans répliquer. Elle passa à côté d'Alessandro, glacé et raide comme une statue. « Allez-vous-en! dit-elle tout bas.

— Vous n'avez pas peur?

— Non, je viens toujours à bout de Hans, et Ramon n'est pas loin avec les bouledogues. Je sifflerai les chiens si cela se gâte. Les gens de San-Francisco sont des diables quand ils sont ivres. Allez-vous-en! »

« Et voilà les hommes qui nous ont pris nos terres et nos maisons, ceux qui ont fait mourir mon père et José et l'enfant de Carmena! pensait Alessandro, en prenant à grands pas le chemin du cimetière. Et cependant le père Salviederra dit que Dieu est bon! c'est que les saints ne prient plus pour nous! C'est égal, j'ai vingt dollars; ce n'est pas grand'chose, mais il y a de quoi nourrir quelque temps Majella et Baba! »

XVIII

Sans la présence de Carmena, Ramona n'aurait jamais eu le courage de supporter l'absence prolongée d'Alessandro. Elle se sentait si bien lorsqu'il était auprès d'elle! mais, dès qu'il la quittait, l'effroi la reprenait. Elle le voyait arrêté, lié comme un prisonnier, entouré par ses ennemis. Dix fois elle avait été sur le point de courir à sa recherche, mais Carmena l'avait toujours retenue. Ramona ne comprenait pas le doux langage de l'Indienne, mais elle répétait le nom d'Alessandro, et il avait dit d'attendre! Lorsque son pas retentit enfin dans les ténèbres et qu'elle fut bien assurée que c'était lui, Ramona s'élança vers lui, en lâchant les rênes de Baba. « Alessandro! Alessandro! » criait-elle.

« Comme elle l'aime! » pensait la pauvre Carmena, qui avait repris la bride du cheval. Ramona tremblait de tous ses membres.

« Vous avez eu peur? demandait Alessandro; cependant vous n'étiez pas seule.

— Non, mais c'était si long, et je pensais qu'on avait mis la main sur vous. Avez-vous rencontré quelqu'un? Sans Carmena, j'aurais été vous chercher depuis longtemps, mais elle m'a dit d'attendre.

— Elle vous a dit? reprit Alessandro; vous l'avez comprise!

— Oui, n'est-ce pas que c'est étrange? dit Ramona; elle me parlait dans votre langue, et il me semblait que je la comprenais. Demandez-lui si elle ne m'a pas dit d'attendre et que vous reviendriez bientôt! »

Alessandro, ravi, répéta ces paroles à Carmena, qui fit un signe de tête.

« Vous voyez, elle nous comprend, elle est des nôtres! répétait le jeune homme.

— Elle est des nôtres! oui, elle est des nôtres! répondit machinalement Carmena. Et, comme les amoureux s'éloignaient au pas le plus rapide de leurs chevaux, elle se laissa tomber sur la terre qui recouvrait le corps de son mari en répétant : « Des nôtres, des nôtres! elle va au devant du malheur qui est venu me chercher! »

Personne n'était venu chez Hertsell à la poursuite de Ramona; mais Alessandro, voulant éviter de passer auprès de la bruyante demeure du cabaretier, guidait le cheval de Ramona par un autre chemin. « Voilà ce qui reste de la maison d'Antonio, Majella, disait-il. Je voudrais que toutes les demeures de la vallée fussent dans le même état; la vieille Indienne avait raison. Les Américains n'auraient pas trouvé à s'installer comme ils ont fait dans la maison de mon père; Majella (et sa voix devenait rauque), ils ont tiré sur moi, comme j'errais autour de la maison; c'est ce qui m'a retenu si longtemps!

— Tiré sur vous? » et Ramona étendait la main sur Alessandro, comme pour s'assurer qu'il n'était pas blessé, lorsque Baba trébucha légèrement deux fois de suite.

« Son pied est embarrassé, Alessandro, dit Ramona; il tire quelque chose après lui! »

Alessandro était déjà à bas de son cheval. « C'est un pieu et une corde! dit-il. Sainte Vierge!.... » et il fit quelques pas en courant. Baba le suivit, ainsi que Capitan et le poney. Alessandro s'était arrêté à côté d'un magnique cheval noir qui hennissait doucement et dont il serrait le nez entre ses deux mains, puis, repoussant le pauvre poney, il attacha en toute hâte la selle sur le dos du cheval noir.

« C'est Benito! mon cher Benito! dit-il à Majella, avec un sanglot de joie. Les imbéciles! attacher Benito à un pieu comme celui-là! Maintenant, Majella, nous pourrons galoper! Je ne respirerai pas à mon aise tant que nous ne serons pas loin de cette maudite vallée! »

Ils partirent comme le vent. Baba avait trouvé un compagnon digne de lui. Pendant plus d'une heure ils ne ralentirent pas leur allure. Ramona s'effrayait vaguement de la passion que respiraient les encouragements d'Alessandro à son cheval. Enfin, comme ils avaient gagné le fond du cañon, Alessandro tourna court à droite et commença à monter à pic.

« Pouvez-vous me suivre, chère Majella? cria-t-il.

— Pensez-vous que Benito puisse faire quelque chose au-dessus des forces de Baba? » répondit-elle d'un ton dédaigneux.

Mais Baba n'était pas content, et, sans sa rivalité avec Benito, il aurait donné quelque embarras à sa maîtresse. Il suivait cependant, bondissant par-dessus les obstacles comme un daim.

« Nous avons les deux meilleurs chevaux qu'il y ait en Californie, criait Alessandro tout en courant, et, quand il fera jour, vous verrez comme ils se ressem-

blent! Nous allons gagner San-Diego par des chemins que pas un homme blanc n'a jamais foulés! »

Les bouffées de l'air de mer commençaient à leur souffler au visage. Ramona les aspirait avec délices.

« Je voudrais pouvoir suivre la côte au bout de ce vallon, dit Alessandro; c'est si beau! et le chemin est facile, les pieds des chevaux sont dans l'eau et les falaises vertes sur votre tête, l'air vous soutient comme un coup de vin, mais il y a trop de monde allant et venant sur le bord de la mer!

— Nous y reviendrons plus tard, quand nous serons mariés et qu'il n'y aura plus de danger; n'est-ce pas, Alessandro? dit Ramona.

— Oui, Majella »; mais Alessandro se disait : « Y aura-t-il un temps où nous ne courrons plus de danger? »

La côte de l'océan Pacifique, sur ce point, est découpée en une série de promontoires auxquels aboutissent les vallons, étroits au début comme une fente des roches et s'élargissant peu à peu jusqu'à la plage, où ils se terminent par de magnifiques bouquets d'arbres. Celui qu'Alessandro voulait atteindre ce matin-là se trouvait à quatre ou cinq lieues de la vieille ville de San-Diego; un bouquet impénétrable de grands chênes fournirait un abri aux fugitifs pendant tout le jour, et le soir ils pousseraient jusqu'à la maison du prêtre à San-Diego, pour y obtenir la bénédiction nuptiale et gagner San-Pasquale pendant la nuit. En débouchant au-dessus de la plage et du bois épais qui s'étendait à ses pieds comme un lit de verdure, Ramona poussa un cri d'admiration.

« Que ce monde est beau! dit-elle; est-ce que nous ne pourrions pas chanter notre cantique du matin, Alessandro? »

L'Indien jeta un regard inquiet autour de lui.

« Non, Majella; attendons d'être dans le bois, dit-il; dans un instant il fera grand jour, et on verra un homme et un cheval d'un bout à l'autre de la plage. Il faut nous enfoncer au plus vite dans notre retraite. »

Un petit ruisseau coulait encore sous les arbres, et il existait un peu d'herbe sur ses bords. Benito et Baba broutaient côte à côte de bon appétit.

« Ils sont amis, dit Ramona en se jetant à terre au pied d'un chêne.

— Oui, et les chevaux ont des amitiés et des antipathies comme les hommes. J'ai vu vingt fois Benito décocher un coup de pied à la petite jument jaune d'Antonio; il ne pouvait pas la souffrir. Elle le craignait comme la souris craint le chat.

— Vous connaissez le prêtre de San-Diego? demanda Ramona, changeant tout à coup de sujet.

— Pas beaucoup; mais je sais qu'il est bon pour les Indiens. Il était venu à Pele quand on s'est battu, et sans lui il n'y serait pas resté un blanc en vie. Mon père avait renvoyé toute sa peuplade, parce qu'il prévoyait les hostilités. C'est ce qu'il y a de pis. Les Indiens ne sont pas tous les mêmes. Ceux qui ne comprennent rien se soulèvent, massacrent à droite et à gauche, et les autres payent pour eux. Le père Gasparo ne revint plus à Pele.

— Oh! si nous avions pu aller trouver le père Salviederra! » soupira Ramona. Mais elle se reprocha aussitôt son exclamation, car Alessandro repartit tristement :

« C'est trop loin, ma Majella, et je ne pourrais pas trouver d'ouvrage par là.

— Ah! si les choses étaient encore comme autrefois, cria Ramona, quand les pères possédaient presque

tout le pays! Il y avait de l'ouvrage pour tout le monde sur les terres de la mission. La senora dit que les stations étaient comme des palais remplis de milliers et de milliers d'Indiens, tous occupés et tous heureux!

— La senora ne sait pas bien tout ce qui se passait dans les missions, repartit Alessandro. Mon père m'a dit qu'il y avait des stations où de mauvais prêtres détenaient le pouvoir et qu'alors il arrivait des choses terribles; mais il n'en a jamais été ainsi à San-Luis. Le père Peyri aimait les Indiens comme ses enfants. Et, quand il dut quitter le pays parce que la mission était ruinée, il a été obligé de s'enfuir la nuit, comme nous avons fait, Majella; les Indiens ne l'auraient pas laissé partir. Mon père était seul à savoir son projet. Ils avaient les meilleurs chevaux pour s'en aller le soir, avec le coffre qui contenait les vases sacrés, et ils voyagèrent toute la nuit. Mon père m'a souvent raconté comment ils étaient arrivés à San-Diego à l'aube du jour, et que le père était monté de suite dans un petit canot pour gagner un vaisseau en rade; mais à peine était-il à bord, mon père le regardant aller plus mort que vif, qu'il avait entendu le galop d'une grande troupe de chevaux, et les cris de trois cents Indiens au moins venus de San-Luis-Rey à bride abattue dès qu'ils avaient appris que le Père voulait s'embarquer à San-Diego. Ils voulaient le ramener avec eux. Et quand mon père leur montra le vaisseau sur lequel il s'était embarqué, ils jetèrent un cri à fendre les cœurs et quelques-uns se jetèrent dans la mer; il y en eut même un qui trouva moyen d'escalader les flancs du navire et qui tomba aux pieds du père Peyri, en le suppliant de l'emmener avec lui, ce qu'il fit. Le Père avait le visage baigné de larmes en leur donnant à tous sa bénédiction, et mon

père m'a dit bien souvent qu'il avait toujours regretté de n'être pas parti aussi avec le Père.

— Et c'était ici, dans cette même rade? demanda Ramona, qui écoutait avec un intérêt palpitant, en montrant les eaux bleues qu'on pouvait distinguer au-dessus de la ceinture de grands chênes.

— Oui, dans un vaisseau comme celui qui sort là, ajouta-t-il, car un schooner aux voiles déployées fendait en ce moment la mer; mais le navire était dans l'avant-port que vous ne voyez pas d'ici et qui est protégé par les falaises comme par deux grands bras.

— Mais, Alessandro, reprit Ramona, est-ce qu'il y avait vraiment des hommes méchants dans les autres missions? Ce n'étaient pas les pères franciscains assurément?

— Peut-être pas les pères eux-mêmes, Majella, mais les gens au-dessous d'eux. Ils avaient trop de puissance. Je me souvins d'avoir entendu raconter à une femme de Longabril qui était venue à Témecula qu'elle avait vu un Indien, intendant des Pères, qui avait poursuivi une bande de fugitifs et qui leur avait coupé à chacun un morceau de l'oreille qu'il avait enfilé à un cordon, pour les reconnaître, à ce qu'il disait. Tous les Indiens n'avaient pas envie de s'établir à la mission, ils aimaient quelquefois mieux vivre à leur manière. Ils avaient peut-être tort, mais ils en avaient bien le droit, n'est-ce pas?

— Dieu a ordonné de prêcher l'Évangile à toutes les nations, dit la pieuse Ramona; c'est pourquoi les Franciscains étaient venus ici. Les Indiens auraient dû les écouter. Mais je ne crois pas cette histoire des oreilles, Alessandro; c'est trop horrible; les Pères ne l'auraient jamais permis. »

Le jour tombait de nouveau et le grand phare brillait sur le port, lorsqu'Alessandro et Ramona s'aventurèrent à quitter leur abri verdoyant pour gagner la demeure du père Gasparo, au bout d'un ancien bâtiment en ruine d'où le prêtre veillait sur une pauvre chapelle de mesquine apparence qui restait seule comme la trace de la grande œuvre missionnaire entreprise naguère dans la Californie du Sud par le père Junipero Serra, au milieu de la terrible contagion qui ravageait les équipages des pauvres Mexicains réfugiés dans le port. Là avait été le germe des missions franciscaines dont quelques années encore devaient faire disparaître même les tombeaux.

Le père Gasparo n'était pas franciscain; il eût pu être poète ou soldat aussi bien que prêtre, et cette nature ardente et sensible avait cruellement souffert de voir s'évanouir l'une après l'autre toutes les espérances qu'il avait fondées sur la mission de San-Diego, dont la décadence était constante. A quatre pas de la pauvre chapelle, les murs à peine sortis de terre de la grande église qu'il avait projetée ne lui laissaient jamais oublier ses illusions déçues et ses rêves évanouis. Il bornait désormais son ministère parmi les Indiens, à visiter une ou deux fois par an les diverses stations pour administrer les sacrements, et il consacrait ses efforts à la petite congrégation de Mexicains et d'Irlandais qui se trouvait à San-Diego, de plus en plus écrasée par le flot montant des Américains.

« Majella, la chapelle est éclairée, le père Gasparo est là; quel bonheur! ajouta-il en regardant par la petite fenêtre, il y a un mariage; nous n'avons pas de temps à perdre. »

Ils entrèrent dans la chapelle; mais le père Gasparo

était de mauvaise humeur; il venait de rentrer de la petite ferme que cultivaient pour la mission un vieil Indien et sa femme; il n'était pas content de leur travail et son souper attendait. Les deux couples qui se présentaient pour réclamer la bénédiction nuptiale auraient pu être mal reçus si le père Gasparo n'avait pas jeté les yeux sur Ramona. « Qui est-ce? » se demanda-t-il involontairement, et il s'écria tout haut d'une voix sévère : « Femme, êtes-vous Indienne? »

— Oui, mon Père, répondit doucement Ramona, ma mère était Indienne.

— Ah! le sang mêlé ! murmura le prêtre; c'est curieux comme un côté l'emporte souvent sur l'autre; mais cette femme me paraît une créature rare! » Et il procéda à la cérémonie avec plus d'intérêt que de coutume, fort à l'étonnement de l'autre couple, irlandais déjà mûr, qui ne comprenait pas pourquoi des Indiens se mariaient à l'église.

Comme ils sortaient de la chapelle pour signer le registre que le Père gardait prudemment enfermé chez lui, Alessandro se pencha sur Ramona. « Est-ce que vous voulez remonter à cheval? demanda-t-il; c'est à quelques pas.

— Non, merci, cher Alessandro, répliqua-t-elle; j'aime mieux marcher », mais le père Gasparo avait entendu la demande et la réponse. « Il lui parle comme un gentilhomme parle à une dame! pensait le Père, qui était lui-même un homme bien élevé; qui peuvent-ils être? »

La pauvre petite chandelle qui brûlait sur son bureau ne lui permettait même pas de bien examiner le visage de Ramona, dont la tête était couverte du châle noir commun à toutes les femmes mexicaines. Il avait sou-

vent vu des Indiens d'aussi belle apparence qu'Alessandro.

« D'où êtes-vous? demanda-t-il, la plume à la main.

— De Témecula, » dit Alessandro.

Le Père laissa tomber sa plume. « Du village que les Américains ont pillé l'autre jour? s'écria-t-il.

— Oui, mon Père. »

Le père Gasparo renversa sa chaise derrière lui. « Allez-vous-en! allez-vous-en! cria-t-il au couple irlandais; j'en ai fini avec vous », et il ferma la porte sur les pauvres gens stupéfaits; puis, se retournant vers Alessandro, il s'écria : « C'est une honte! une honte effroyable ! Le gouvernement des États-Unis payera cela un jour; c'est l'acte de brigands! on vous a tout pris, n'est-ce pas, même vos troupeaux? Dieu les punira! Ils seront maudits! Mon fils, répétez-moi votre nom! » et il se rassit devant la table, pour écrire le nom d'Alessandro, puis se tournant vers Ramona : « Et vous! » demanda-t-il.

Alessandro regardait sa femme. A la chapelle, il avait donné le nom de Majella, il hésitait maintenant.

« Majella Pheil », répondit résolument Ramona. Le nom de son père était étranger à ses lèvres; elle le prononçait difficilement. Qui aurait désormais pu retrouver dans le registre des mariages celle qu'on avait connu sous le nom de Ramona Ortegua et qui était maintenant unie à un Indien sous la dénomination de Majella Pheil?

« Non, non, gardez votre argent, dit le prêtre, comme Alessandro défaisait les nœuds de son mouchoir. Je ne reçois rien d'un Indien de Témecula. Plût à Dieu que l'Église pût vous secourir! Où allez-vous maintenant?

— A San-Pasquale, mon Père.

— Ah! oui; le chef a le papier de l'ancien établissement, dit le père Gasparo; il me l'a montré l'autre jour. Cela sera peut-être utile; mais, si vous le pouvez, achetez un bout de terre qui vous appartienne en propre, et je ferai de mon mieux pour empêcher que vous soyez volés; mais ils ont autant de règles qu'il y a de crabes sur le rivage, et qui marchent de travers comme les crabes, à ce qu'il me semble. Adieu, mon fils! Adieu, ma fille! » et le vieux prêtre alla enfin retrouver son souper, mais en fumant sa pipe il se répétait : « Cette femme n'est pas une personne comme une autre! Je parierais bien que ce n'est pas la dernière fois que j'entendrai parler d'eux! »

XIX

En quittant la maison du père Gasparo, Alessandro et Ramona longèrent les murailles ruinées de la mission et se trouvèrent au bord de la rivière, qu'ils passèrent facilement à gué.

« J'ai vu cette rivière si haute, qu'il n'y avait pas moyen de la traverser, dit Alessandro, mais c'était au printemps.

— Le temps nous a toujours été favorable, dit Ramona, les nuits noires, les rivières basses. Voilà la lune qui vient me donner un démenti, ajouta-t-elle, comme le fin croissant argenté paraissait au ciel; mais elle est trop petite pour nous faire du mal. Il n'y a plus de danger, d'ailleurs, n'est-ce pas, Alessandro ?

— J'espère que non, Majella, mais je ne sais pas si nous serons jamais en sûreté », répondit-il tristement, en guidant les chevaux au milieu du taillis qui couvre le plateau de San-Diego à San-Pasquale, avant de descendre par la vallée de la Powey, non loin des points où les Mexicains avaient vainement tenté de résister aux Américains.

« Si jamais les gens du pays se soulèvent contre les Américains, je serai de leur côté, dit Alessandro tout

en chevauchant, et je tirerai les balles que j'ai ramassées ici même, Majella.

— Oui, soupira-t-elle ; mais il n'y a pas d'espoir de se débarrasser des Américains. J'ai entendu la senora qui en parlait. Ils sont puissants et ils sont riches. Ils ne pensent qu'à gagner de l'argent, n'importe à quel prix. Tous les jours on apprend que quelqu'un a été tué pour le voler. Les Mexicains se tuent entre eux par haine, Alessandro, mais jamais pour de l'argent.

— Ni les Indiens non plus, Majella. Ces Américains sont des chiens, un peuple de voleurs! Voilà leur vrai nom, et leurs lois leur donnent toujours raison! Ce sont leurs lois qui nous ont chassés de Témecula, comme ils ont pris à la senora les terres que lui avait laissées le général Moreno et qui allaient jusqu'à la mer!

— Oui, oui, jusqu'à la mer, Alessandro; c'est ce que la senora répète toujours! Oh! la belle mer! Est-ce que nous la verrons de San-Pasquale?

— Non, San-Pasquale est trop loin dans la vallée, entouré de montagnes; mais Majella aimera San-Pasquale; je lui bâtirai une maison, une pauvre maison pour ma Majella, qui a vécu comme une reine!

— Comme une reine! » Ramona riait. « Vous ne savez guère ce que c'est que le palais d'une reine, mon pauvre Alessandro, et pour moi je me trouverai mieux dans la plus petite maison en votre compagnie que dans le plus beau lieu du monde où vous ne seriez pas. Seulement je voudrais avoir une statue comme chez la senora. Alessandro, c'est si bon de dormir à côté de la Madone; elle vous dit toutes sortes de choses dans votre sommeil. »

Alessandro regardait Ramona comme si elle appartenait à un autre monde. « Je n'ai pas le même senti-

ment que vous pour les saints, ma Majella, dit-il, j'en ai peur. Ils ne nous aimaient plus, ils ne priaient plus pour nous, sans quoi il ne nous serait jamais arrivé ce qui est arrivé à Témecula. Je ne sais pas ce que nous avons fait pour leur déplaire.

— Le père Salviederra dirait qu'il ne faut pas avoir peur des saints, Alessandro. Il m'a souvent répété qu'il ne fallait pas juger de l'amour des saints pour nous par ce qui nous arrive sur terre. Pensez donc à ce que sainte Catherine et sainte Agnès ont souffert dans leur martyre! Ce n'est pas ainsi qu'il faut juger des saints. Nous savons qu'ils nous aiment, comme je savais bien que vous m'aimiez, Alessandro, même quand vous étiez parti et que je vous croyais mort.

— Oui, dit Alessandro, mais ce n'est pas si facile de se sentir assuré de l'amour de quelqu'un qu'on n'a jamais vu.

— Si vous saviez tout ce que je disais à la Madone quand je me prosternais à ses pieds dans ma chambre, s'écria Ramona, et elle me parlait aussi dans mon cœur et dans mon esprit! C'est elle qui m'a dit tout ce qu'il fallait emporter quand nous sommes partis!

— Écoutez, Majella, dit le jeune Indien, il y avait une petite statue de la Madone à la porte de la maison de mon père, dans une niche de la muraille; elle doit avoir été portée à Pachauga; j'irai la chercher quand nous serons installés à San-Pasquale. »

Mais tout le courage de Ramona s'évanouissait dès qu'Alessandro parlait de la quitter; elle s'attachait à son bras comme un enfant effrayé.

« J'attendrai que vous soyez habituée à San-Pasquale, dit Alessandro doucement; mais il faudra bien que j'aille chercher notre charrette et ce qui nous appartient

là-bas. Majella aura besoin du lit de peaux du père Peyri qu'il a donné à mon père ; il n'est pas si grand que celui du senor Felipe. Les bœufs n'étaient pas si grands dans ce temps-là qu'ils sont à présent; mais mon père disait que ce lit avait des vertus cachées et Majella y dormira bien. Il y a aussi des chaises qui venaient de la mission, et de beaux livres de musique couverts en vélin blanc qui ont été donnés à mon père. J'espère qu'ils ne sont pas perdus! Personne des nôtres n'y aurait touché! Il n'y avait jamais eu qu'un seul voleur dans le village; mon père l'avait fait fouetter et il s'était enfui, mais les Américains ont pu s'en emparer! »

L'aube du jour n'avait pas encore paru lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la montagne qui domine la vallée de San-Pasquale, plus large que les deux vallons qui la précédaient. Les contours des montagnes étaient plus arrondis; une grande chaîne s'étendait à l'est et au nord-est, dont les sommets se perdaient dans les nuages. « Si nous étions au printemps, ce serait signe de pluie, dit Alessandro, mais il ne pleut pas à cette époque de l'année!

— Non, dit Ramona en riant, jusqu'à ce que notre maison soit bâtie. Je n'y veux rien que nous n'ayons fait nous-mêmes, sauf ce qui vient de votre père, mon Alessandro.

— Majella! » et l'Indien lui tendait les bras avec un indicible mélange de douleur et de tendresse. « Majella me donne tout, et Alessandro n'a rien à donner! » Il cachait son visage de ses deux mains; comment consoler cette profonde tristesse? La voix de Ramona ressemblait à celle de la tourterelle dont elle avait reçu le nom : « Alessandro me donne tout, puisqu'il m'aime

et qu'il est tout pour moi ! » Cette fois, Alessandro releva la tête. « Alessandro est à Majella », murmura-t-il.

Ils descendirent dans la vallée, et tout le village était déjà en mouvement. La vendange était finie ; des grappes de raisin séchaient partout au soleil. Les vieilles femmes et les enfants commençaient à les retourner. D'autres pilaient des glands dans de larges mortiers de pierre ou réduisaient les tiges du yucca en filaments textiles ; les plus âgés, assis à terre, tressaient des paniers. Les hommes étaient peu nombreux ; une bande considérable avait entrepris la tonte d'automne, et une autre troupe creusait un fossé d'irrigation à San-Bernadino. Quelques-uns cependant étaient occupés à labourer ; d'autres construisaient des maisons avec des faisceaux du roseau de tule. « Ceux-là viennent de Témecula, dit Alessandro ; ils bâtissent leurs demeures, mais ils ont apporté leurs anciens toits, ce sont des roseaux plus foncés que les autres. Ah ! voilà Ysidro ! »

Un homme bien vêtu qui galopait d'endroit en endroit dans le village se dirigeait en effet vers eux, et, sautant de cheval, il embrassa silencieusement Alessandro. Ramona avait poussé Baba à côté de son mari ; elle tendit la main au nouveau venu en disant : « Ysidro ? »

L'Indien la regardait avec une surprise évidente.

« Qui est cette femme qui sait mon nom ? demanda-t-il à Alessandro dans la langue des Indiens.

— C'est ma femme, dit Alessandro. Nous avons été mariés hier au soir par le père Gasparo, et elle a été élevée chez la senora Moreno. Elle ne sait que l'espagnol. »

Un regard d'inquiétude d'Ysidro lui fit ajouter aussitôt : « Sa mère était Indienne, et son cœur est avec

nous; je l'appelle Magel, car elle ressemble à la tourterelle des bois. Elle est seule au monde et bénie par la Vierge comme par les saints. Nous resterons ici, si vous avez des terres pour nous, Ysidro. »

La bienvenue ne se fit pas attendre, et Ramona ne tarda pas à être entourée par toutes les femmes du village, qui contemplaient avec admiration sa beauté, sa noble tournure et ses vêtements plus fins et plus riches que tout ce qu'elles étaient accoutumées à voir. Il leur semblait qu'Alessandro avait amené de la part des saints un être supérieur pour la protection du village.

Vers le soir, on apporta dans une brouette une femme si vieille qu'elle s'attendait chaque matin à mourir avant le soir. Elle avait voulu voir l'étrangère, et tout le village attendait ce qu'elle en dirait. Sous les branches étendues du grand figuier, la vieille Indienne étendit sa main desséchée sur la nouvelle arrivée, tandis qu'Alessandro expliquait doucement d'où ils venaient tous les deux. Ramona caressait les doigts raidis pressés entre les siens. « Dites-lui, demanda-t-elle à Alessandro, que je respecte de tout mon cœur son grand âge, et que si Dieu veut que ma vie se prolonge autant que la sienne, j'espère être digne comme elle du respect de mon peuple. »

Un murmure de satisfaction courut parmi les femmes assises sous le figuier; mais la doyenne du village ne répondit pas; elle étudiait toujours le visage de Ramona. « Demandez-lui, reprit la jeune femme, si je puis lui être utile à quelque chose; je serai sa fille si elle me le permet, et vous serez son fils. »

C'était sans doute ce qu'attendait la vieille Indienne. Elle souleva ses bras comme une sibylle. « C'est bien,

dit-elle, je suis votre mère. Le vent de la vallée vous caressera, et l'herbe dansera sous vos pieds. La fille voit tous les jours le visage de sa mère. Emportez-moi maintenant.

— C'est la Vierge qui vous a inspiré ce qu'il fallait lui dire, Majella », dit Alessandro, comme Ramona, profondément émue, regardait le petit cortège de la vieille femme ; elle n'était pas assez instruite pour comprendre la profondeur symbolique des coutumes primitives qu'elle rencontrait pour la première fois. « J'irai la voir tous les jours, dit Ramona, ce sera comme ma mère que je n'ai jamais vue.

— Nous irons tous les deux, dit Alessandro ; la promesse que nous avons faite est solennelle aux yeux de mon peuple. »

Au milieu du village, suspendu aux branches du grand figuier, se trouvait un pigeonnier, rempli d'une multitude de pigeons roucoulant tout le jour, et tout à l'entour d'énormes paniers remplis de glands, de blé, d'avoine, comme un grenier en plein air. Ramona se promettait de conserver ainsi ses provisions dans la petite maison que venait de lui proposer Ysidro tout auprès de la sienne. Elle était habitée par son frère Ramon, qui devait passer tout l'hiver à San-Bernadino, où il avait de l'ouvrage. Alessandro aurait ainsi le temps de bâtir sa maison. « Nous serons comme des tourterelles à côté du pigeonnier, dit Ramona en riant, comme Alessandro s'inquiétait de l'indignité de la demeure, et puis nous sommes à deux pas de la chapelle et de la grosse cloche de la vieille mission ; il me semble toujours que c'est une protection pour le village. »

Alessandro n'était pas à San-Pasquale depuis plus de deux jours, qu'il arriva en bondissant comme un

daim auprès de sa femme, qui commençait à s'installer sous son toit de roseaux. « Nous avons un troupeau! s'écria-t-il! Ysidro a une troupe de bétail et plus de cent moutons à mon père, qui les avait envoyés ici au pâturage parce qu'il n'y avait plus d'herbe à Témecula! Ils ont échappé ainsi au pillage, et le berger va les ramener la semaine prochaine. Il faut tondre les moutons. »

Le visage ordinairement impassible de l'Indien était transformé par la joie. Ramona le regardait avec une satisfaction paisible.

« Ne vous avais-je pas dit que les saints pourvoiraient à nos besoins? dit-elle; quand vous ne vouliez pas me croire et que je me sentais mourir de douleur, vous n'aviez pas la foi; vous disiez que les saints vous avaient abandonnés, et à ce moment même vos bestiaux et votre troupeau paissaient sur le flanc de la montagne, à la garde de Dieu! Mon Alessandro croit-il maintenant? ajouta-t-elle en jetant ses bras à son cou.

— Il est vrai, dit Alessandro, je crois que les saints aiment ma Majella. »

Mais, en retournant chez Ysidro, il se disait : « Majella n'a pas vu Témecula; si elle avait été témoin des horreurs qui s'y sont passées, comment dirait-elle que les saints aiment encore mon peuple? »

XX

Dix-huit mois s'étaient écoulés; la maison d'Alessandro, battue par les pluies du printemps, ne paraissait plus nouvellement bâtie. Elle se trouvait au flanc gauche de la vallée, un peu loin de la chapelle et de la sainte cloche; mais il n'y avait pas de terre à labourer plus près, et le petit clocher de la chapelle se distinguait facilement à travers les arbres. « C'est bien petit, ma Majella, avait dit Alessandro en amenant pour la première fois sa femme sous le toit qu'il avait construit pour elle, trop petit, ajouta-t-il en se rappelant la chambre de Ramona chez la senora Moreno.

— Trop petit pour contenir tant de joie, mon Alessandro, répondit-elle gaiement, mais tout à fait assez grand pour loger deux personnes. »

La maison de Ramona passait pour un palais à San-Pasquale depuis qu'elle y avait installé ce qui restait du mobilier de Pablo Assis. La statue de la Madone avait été placée dans une niche assez profonde pour contenir des pots de fleurs, et Ramona y entretenait des plantes de caroubiers sauvages qui grimpaient des deux côtés de la niche comme dans une châsse. Son rosaire d'or avec le crucifix d'ivoire était suspendu au-dessous,

et plus d'une femme dans le village avait pris l'habitude de venir faire là ses prières, en sorte que la maison de Ramona semblait un lieu sacré pour tous les habitants. La jeune femme passait sa vie sous la véranda qu'Alessandro avait élevée devant le chemin en souvenir de la maison où Ramona avait été élevée; mais les linottes n'avaient pas encore pris l'habitude de faire leur nid sous le toit. « Plus tard, quand nos arbres fruitiers auront grandi ! » disait Alessandro.

Alessandro avait vendu une partie de son bétail, et, avec l'argent de sa première tonte, il avait pu acheter les instruments aratoires dont il avait besoin. Après quelques manifestations révoltées, Baba et Benito avaient consenti à traîner la charrue. Ramona encourageait Baba comme on encourage un enfant, courant à côté de lui dans le sillon, la main sur sa crinière et les cheveux au vent. « Ma senorita! disait quelquefois Alessandro avec un mélange de tristesse et d'orgueil, ma senorita ! »

Mais cet hiver-là Ramona ne pouvait plus suivre la charrue. Elle avait de l'ouvrage à la maison. Dans un joli berceau tressé par Alessandro, d'après les instructions de Ramona, dormait une petite fille de six mois, belle et forte comme un enfant de l'amour le plus passionné. Ramona avait désiré un fils, mais ses regrets s'évanouissaient peu à peu en contemplant les yeux bleus de sa petite fille.

« Les yeux des cieux! dit Ysidro en la regardant. — Comme ceux de sa mère ! » repartit Alessandro. Ysidro se retourna vers la jeune femme. « C'est vrai, dit-il, je ne l'avais pas remarqué ; c'est étrange ! » Et il se demandait quel pouvait être le père qui avait donné des yeux bleu céleste à la fille demi-Indienne.

Tout le village avait donné à l'enfant le nom de Yeux du ciel, et son père et sa mère en avaient si bien pris l'habitude qu'ils finirent par décider de l'appeler ainsi au baptême. Le père Gasparo avait fait savoir qu'il viendrait le samedi suivant à San-Pasquale. Ramona avait réclamé l'honneur de le recevoir.

« Vous serez mieux que vous n'étiez chez Lomax, mon Père, dit Ysidro; la femme de mon cousin Alessandro sait bien arranger une maison.

— Alessandro! Alessandro! dit le Père en réfléchissant. Est-il marié depuis longtemps?

— Non, mon père, vous les avez mariés il y a deux ans comme ils venaient de Témecula. »

Le père Gaspero avait retrouvé dans sa mémoire le vague souvenir de Ramona. « J'irai! » dit-il.

Jamais Alessandro n'avait été plus fier qu'en introduisant le prêtre dans la chambre que Ramona lui avait cédée en se réfugiant pour deux nuits avec son enfant dans la maison d'Ysidro. Le Père s'approcha tout d'abord du rosaire d'or suspendu aux pieds de la Madone. « D'où cela vous vient-il? demanda-t-il; c'est une véritable œuvre d'art que ce crucifix!

— C'est à ma femme! repartit Alessandro. Le père Salviederra lui en a fait présent.

— Ah! dit le Père; Salviederra! Il est mort l'autre jour. »

Alessandro tressaillit. « Oh! ne dites rien à ma femme dans ce jour de fête! s'écria-t-il; ce sera pour elle un coup qui gâtera toute sa joie. » Mais, comme le prêtre examinait encore le rosaire, Ramona entra pour servir le souper. Elle avait confié l'enfant à la femme d'Ysidro.

« C'est mon plus grand trésor, mon Père, dit-elle;

il appartenait au père Peyri de San-Luis-Rey, et le père Salviederra me l'a donné à ma première communion. Vous connaissez le père Salviederra? J'espérais avoir de ses nouvelles par vous.

— Oui, je le connais... un peu... il y a longtemps que je ne l'ai vu, balbutia le père Gasparo, si embarrassé que Ramona devina qu'il lui cachait quelque chose.

« Qu'y a-t-il, Alessandro? dit-elle vivement en se retournant vers son mari, le Père est-il malade? »

Alessandro secoua la tête sans répondre. Alors, joignant les mains sur son sein avec un geste pathétique qu'elle avait appris des Indiennes, Ramona s'écria :

« Vous ne voulez pas me dire! Vous ne répondez pas! Alors, il est mort! il est mort!

— Oui, ma fille, il est mort pieusement comme il avait vécu ; il était si faible qu'il ne pouvait plus se soutenir; ses frères l'ont trouvé affaissé sur la paroi de la chapelle où il avait passé toute la nuit en prières, et quand on l'a apporté dans sa cellule on a trouvé qu'il n'avait pas de lit et qu'il couchait sur la terre; on l'a porté dans la chambre du supérieur, et il est mort quelques instants après, sans avoir pu prononcer une parole. C'est tout ce que je sais. »

Ramona fit un signe de remerciement. Elle, non plus, ne pouvait pas parler. « S'il n'était pas si tard, je m'en irais chez Lomax, dit le Père à Alessandro. Je suis fâché de donner de la peine à votre femme dans un moment où elle a du chagrin », et il pensait en lui-même : « Quelle influence les franciscains ont gardée sur les Indiens! Personne ne regrettera ma mort comme cette femme pleure le père Salviederra! »

« Ce serait un autre chagrin pour Majella, dit Ales-

sandro; elle tenait beaucoup à vous recevoir. Son âme est forte, elle m'a bien souvent soutenu par sa foi et son courage.

— Oui, son âme est forte », pensa le père Gasparo quelques instants plus tard, lorsque Ramona, le visage calme, les appela pour prendre part au souper; il ne pouvait pas, comme Alessandro, juger de l'altération qui s'était produite dans la physionomie de Ramona.

Les femmes du village ne s'y trompèrent pas le lendemain. Le bruit de la mort du père Salviederra s'était répandu parmi elles, et elles savaient quel attachement éprouvait pour lui cette femme d'Alessandro, qui exerçait une sorte de mission religieuse parmi ses compatriotes. Plus d'une avait baisé les pieds du crucifix d'ivoire en terminant sa prière. Et en sortant de l'église, après le baptême, l'une après l'autre prit la main de Ramona pour la poser sur son cœur, par un geste plus éloquent que beaucoup de paroles.

« J'ai oublié de demander à Alessandro d'où venait sa fiancée, se dit le père Gasparo en rentrant dans sa maison à San-Diego. Certainement ce n'est pas une Indienne comme une autre; elle a reçu quelque éducation. Ce sera pour la première fois. »

La première fois! Lorsque le père Gasparo retourna à San-Pasquale, Alessandro et Ramona avaient quitté leur demeure et ils vivaient bien loin.

Lorsque dans les années subséquentes Ramona repassait l'histoire de sa vie, il lui semblait toujours que la nouvelle de la mort du père Salviederra avait été le glas de son bonheur. Quelques jours plus tard, elle vit rentrer Alessandro avec un visage défait, et il se laissa tomber sur une chaise sans articuler une parole. A toutes ses prières, il répondait seulement : « C'est le

commencement! C'est le commencement! » Il n'accorda quelques détails qu'aux larmes qui commençaient à mouiller la figure de Ramona.

Ysidro avait loué l'année précédente un petit cañon à l'entrée de la vallée à un Américain, le docteur Maray, qui voulait y élever des abeilles. Ysidro avait pris grand soin de traiter l'affaire régulièrement, et le père Gasparo lui avait servi d'interprète; mais maintenant le docteur affirmait que le cañon lui appartenait, qu'il avait payé le prix d'achat aux autorités américaines de los Angeles, et lorsque le père Gasparo, furieux, avait voulu réclamer pour Ysidro, en montrant le vieux papier qui constituait la propriété des Indiens, les hommes de loi américains s'étaient mis à crier en disant que ces choses-là étaient bonnes du temps des Mexicains.

« Alors, nous ne possédons plus rien à San-Pasquale? » avait dit Ysidro.

L'homme de loi n'en était pas bien sûr pour ce qui regardait les maisons et les terres cultivées, mais il croyait cependant que tout le territoire était à la disposition des gens de Washington.

Alessandro avait raconté son histoire à bâtons rompus et d'une voix interrompue par la colère et le désespoir. Il ne devait plus reprendre courage, malgré tous les efforts de Ramona. « Il en viendra demain dix, vingt, trente de ces Américains! disait-il, et nous n'avons pas plus de recours contre eux que les bêtes des champs! Mieux vaudrait être tous morts. Mangez aujourd'hui! demain peut-être vous mourrez de faim! » répétait-il toujours dans les conciliabules du village, et il refusa d'accompagner Ysidro, qui allait à los Angeles afin de parler lui-même aux autorités qui y

résidaient. « A quoi vous servira-t-il qu'on vous rie au nez en vous disant que les lois des Américains prennent aux Indiens les pays où ils sont nés, où leurs pères sont enterrés? Je n'irai pas à los Angeles tout exprès! »

Ysidro alla seul; les autorités de los Angeles ne se moquèrent pas de lui, comme Alessandro l'avait prévu dans l'amertume de son cœur, mais on lui répéta sèchement ce qu'il avait déjà entendu dire à San-Diego, que la terre appartenait tout entière au gouvernement des États-Unis, qui la mettait en vente à son gré. Lorsque le chef triste et abattu reprit le chemin de son village, un second colon américain avait déjà accompagné le docteur Maray.

La semaine suivante, Alessandro conduisit son bétail et son troupeau à San-Diego, où il les vendit à bas prix. Il porta l'argent au père Gasparo. « Ce n'est pas grand'chose, dit-il, mais c'est de quoi vivre quelque temps, quand San-Pasquale sera comme Témecula. Peut-être demain! »

Le père Gasparo aurait voulu verser l'argent dans une banque de San-Diego. « Non! dit Alessandro, je ne me fie qu'à l'Église, jusqu'à ce que les Américains me chassent de ma maison! Vous avez vu ma petite maison, mon Père? J'ai de grands champs de blé, les meilleures terres du pays; raison de plus pour les prendre les premiers! Si je puis en tirer encore une récolte, ce sera bien heureux! » Et il bondit sur son rapide Benito, qui l'emporta bientôt hors de portée.

« J'ai encore oublié de lui demander d'où venait sa fiancée! » pensa le père Gasparo.

L'hiver fut tranquille à San-Pasquale. Le printemps ramena les pluies fécondantes; jamais les champs

n'avaient été si verts, les apparences de la jeune récolte si belle; la population imprévoyante se réjouissait; seul, Alessandro n'avait pas voulu étendre ses cultures.

« Trop heureux si je récolte.ce que j'ai semé! » répétait-il.

Cependant un jour il dit à Ramona : « Je crois que je vais semer un champ de plus. La saison est bonne; on nous laissera peut-être en repos jusqu'à la moisson.

— Après bien des moissons! j'espère, mon Alessandro, dit-elle; vous voyez toujours le côté sombre des choses!

— Il n'y a que des côtés sombres, repartit Alessandro; vous verrez que nous ne sèmerons plus de blé à San-Pasquale après cette année-ci. Je ne sais pourquoi je mets encore la main à l'œuvre, mais c'est peut-être mon devoir de travailler quand même. Je ne reviendrai pas dans l'après-midi, le champ est trop loin. Je labourerai toute la journée. » Il l'embrassa ainsi que l'enfant et sortit.

Ramona le regardait atteler Benito et Baba à la charrue; il ne se retournait pas vers elle; il ne relevait pas la tête; il semblait faire son ouvrage presque machinalement. « Comme il est changé! » pensa-t-elle, et elle se prosterna aux pieds de la Madone; son cœur était plein; lorsqu'elle se releva après sa prière, elle se sentait consolée et elle reprit sa broderie. L'adresse de la jeune femme à tous les travaux d'aiguille fournissait une partie considérable du revenu. Les broderies se vendaient bien à San-Diego.

Il était près de midi lorsqu'en regardant par la fenêtre elle aperçut Alessandro qui revenait avec les chevaux. Elle bondit de sa chaise. « Le dîner n'est

pas prêt, il avait dit qu'il ne viendrait pas! » cria-t-elle, mais Alessandro n'était pas seul; il était accompagné d'un homme blanc, gros et court, qui gesticulait en parlant. Alessandro paraissait aussi très animé; il montrait de la main des hangars derrière la maison. Était-ce la fin, cette fin qu'Alessandro avait toujours redoutée? Allaient-ils être chassés de leur paisible demeure?

La petite fille s'était réveillée; sa mère la prit dans ses bras et fit quelques pas au-devant d'Alessandro. Il lui fit signe de rentrer dans la maison. Elle obéit et s'assit sous la véranda pour attendre. Le blanc comptait de l'argent dans la main d'Alessandro.

Celui-ci était seul maintenant, mais il semblait absorbé dans ses pensées; il ne s'apercevait pas que les chevaux s'écartaient, enfin il se réveilla brusquement, et reprenant les traits qui traînaient à terre il s'avança lentement vers elle. Lorsqu'il entra dans la maison, il passa à côté d'elle sans la regarder. Il jeta sur la table une poignée d'or et partit d'un éclat de rire plus terrible que des sanglots.

Elle l'avait suivi en silence, tremblant de tous ses membres; elle passa ses bras autour de son cou en criant :

« O Alessandro, mon Alessandro, qu'y-a-t-il? Êtes-vous fou?

— Non, Majella chérie, répondit-il en pressant contre son cœur la mère et l'enfant si fort qu'elles en furent toutes deux effrayées; je ne suis pas fou, mais je pourrai bien le devenir! Cet argent sur la table est le prix de notre maison, de nos champs, de tout ce qui était à nous à San-Pasquale! Demain, nous serons errants de nouveau sur la face de la terre, à la re-

cherche d'un coin que les Américains ne nous disputent pas! »

Ramona parvint alors à comprendre qu'Alessandro labourait son champ, lorsqu'il avait vu un homme blanc qui déchargeait du bois à quelque distance. Le nouveau venu avait crié : « Ohé! qu'est-ce que vous faites là? Allez-vous-en! Cette terre est à moi, et j'y vais bâtir ma maison! »

Alessandro s'était arrêté à côté du sillon commencé en disant : « La terre était à moi hier; comment se fait-il qu'elle soit à vous aujourd'hui? »

Les paroles ou le ton dont elles étaient prononcées frappèrent l'Américain, qui reprit :

« Allons, mon garçon, vous avez l'air raisonnable, vous allez déguerpir d'ici, sans façon, n'est-ce pas? Nous avons acheté toute cette terre, trois cents écus, mon frère et moi, et nous allons nous établir ici. Nos papiers sont en règle, nous les avons reçus de Washington la semaine dernière. Il n'y a pas autre chose à faire pour vous qu'à vous en aller. Vous voyez bien, n'est-ce pas? »

Oui, Alessandro voyait; il avait tant de fois deviné, dans ses rêves, ce qui allait se passer! Il se sentit tout à coup doué d'une force et d'un calme extraordinaire.

« Oui, je vois, senor, dit-il. Je ne suis pas surpris, mais j'espérais que je ne serais chassé qu'après la moisson. Je ne vous donnerai pas d'embarras, parce que je ne peux pas. J'ai entendu parler de la loi nouvelle qui donne aux Américains toutes les terres des Indiens; mais c'est dur, senor. »

L'homme blanc était stupéfait d'entendre un Indien raisonner ainsi; il ne savait que répondre.

« C'est vrai, dit-il enfin; c'est désagréable pour

vous qui avez cultivé la terre, mais elle était à vendre, et je l'ai achetée.

— Le senor va bâtir une maison? reprit Alessandro.

— Bien sûr! ma famille est à San-Diego, et je voudrais l'installer le plus tôt possible. Ma femme ne sera contente que lorsqu'elle sera sous son toit. Nous venons des Etats-Unis et elle est accoutumée à être bien chez elle.

— J'ai une femme et un enfant, senor, dit Alessandro toujours avec le même calme. J'ai bâti une bonne maison à quelque distance d'ici, et j'ai cultivé de grands champs de blé. Il y aura pour plus de trois cents dollars de blé à la moisson, et cent dollars ne vous bâtiraient pas une maison comme la nôtre. Que m'en donneriez-vous? »

Quelle chance! Les yeux de l'Américain pétillaient d'envie. « Je puis bien avoir tout cela sans vous rien donner, dit-il insolemment.

— Non, senor, car j'abattrai les hangars, et je mettrai le feu à la maison comme dans les champs, avant que vous y mettiez le pied, repartit l'Indien toujours imperturbable.

— Que voulez-vous? demanda le blanc avec humeur.

— Deux cents dollars.

— Alors, vous me laisserez votre charrette et votre charrue. Comme on se moquera de moi, qui achète quelque chose à un Indien!

— La charrette m'a coûté cent trente dollars à San-Diego, senor, et j'en ai besoin pour emmener mon ménage. Je vous laisserai la charrue. Elle vaut vingt dollars.

— Je veux bien », dit l'homme toujours bourru, et il

tira de sa poche deux cents dollars en or, qu'il compta à Alessandro.

« Demain à midi vous pouvez entrer dans la maison, dit à son tour l'Indien. » Mais l'Américain avait encore une question à faire :

« Et où irez-vous? Je suis sûr que les colons qui vont s'établir ici vous donneraient bien de l'ouvrage! »

Les imprécations se pressaient sur les lèvres d'Alessandro, mais il les refoula. « Je ne sais pas où j'irai, dit-il, mais je ne resterai pas ici », et il avait ainsi coupé court à l'entretien.

« Je ne lui reproche pas sa colère, pensait l'Américain, en retournant à son tas de bois; à sa place, je serais tout comme lui. »

Alessandro allait et venait dans la maison, tout en achevant son récit : il pliait les rideaux; il ouvrait les coffres; son agitation était terrible. « Il faut partir au lever du soleil, répétait-il; c'est à en mourir de rester ici quand la maison n'est plus à nous! » Mais Ramona était accablée sous le coup; elle n'avait pas rouvert la bouche; ses espérances étaient détruites. Alessandro n'en nourrissait plus depuis longtemps. Aussi obéissait-elle machinalement à ce mari, si changé qu'elle était effrayée de son ton et de ses regards, et son activité s'accroissait avec l'agitation fébrile d'Alessandro. Avant la chute du jour, la petite maison était démantelée, et tout, sauf le lit, était emballé dans la grande charrette.

« Il faut préparer des provisions pour le voyage, dit alors Alessandro.

— Mais où allons-nous? demanda Ramona, qui pleurait.

— Où? s'écria Alessandro avec un dédain qui res-

semblait à de l'impatience et qui redoubla les larmes de Ramona; dans les montagnes, Majella, n'importe où, pourvu que les blancs ne puissent nous y suivre. Nous partirons à l'aube du jour, sans avertir tout le village. Je suis las d'avance des lamentations! »

Ramona avait le cœur triste de quitter ainsi les femmes et les enfants qu'elle avait souvent assistés à San-Pasquale et qui lui étaient tendrement attachés; mais elle ne voulait pas ajouter un fétu de paille au fardeau qui écrasait Alessandro, et elle garda le silence jusqu'au moment où les chevaux prirent un sentier à peine tracé vers le nord-est. « Où allons-nous, Alessandro? demanda-t-elle en étouffant un sanglot.

— A San-Jacintho! Dans la montagne! Ne vous retournez pas, Majella, ne regardez pas en arrière! C'est fini. Priez les saints, maintenant, priez! »

XXI

La senora Moreno se mourait. Les deux années qui venaient de s'écouler avaient été tristes. Depuis le départ de Ramona tout était changé dans la maison, mais rien ne l'était autant que les relations mutuelles de la mère et du fils. Lorsque Felipe s'était réveillé au matin du jour qui avait lui sur Alessandro et Ramona dans le cañon solitaire, il avait aperçu le petit billet sur son lit et il l'avait dévoré du regard avant que sa mère apparût à la porte de sa chambre pâle et les yeux hagards.

« Felipe, cria-t-elle ; Ramona n'est pas là !

— Je le sais », et la voix du jeune homme était irritée. « Nous l'avons obligée à partir avec Alessandro ! Je vous l'avais bien dit !

— Avec Alessandro ! répéta la senora.

— Oui, avec Alessandro, l'Indien. Peut-être trouverez-vous encore qu'il y a moins de honte pour les maisons d'Ortegua et de Moreno à la voir s'enfuir ainsi qu'à la marier décemment sous notre toit ! Moi, je ne suis pas de cet avis. Maudit soit le jour où je me suis laissé persuader de briser le cœur de cette enfant, pour l'obliger à se sauver de *ma* maison comme une voleuse de nuit ! »

Ma maison! La foudre tombant aux pieds de la senora l'eût moins consternée que ce petit mot sorti des lèvres de son fils. Elle avait rougi, et elle ouvrait la bouche pour lui répondre, lorsque Juan Canito, bondissant sur ses béquilles, accourut en criant : « Senor Felipe! senor Felipe! Des voleurs ont passé par ici cette nuit, ils sont entrés dans le corral et ils ont emmené Baba, selle et tout! »

Des voleurs de nuit! Les paroles mêmes que Felipe venait de prononcer! Il s'avança vers sa mère avec une décision qu'il n'avait jamais témoignée, en disant tout bas : « Pas un mot devant les gens, ma mère! » Puis il reprit : « Qu'est-ce que vous dites? On est entré dans le corral? Je viendrai voir cela après déjeuner », et il entraîna la senora dans la salle à manger, en disant : « Non, je n'ai pas agi en homme, lorsque j'ai laissé réduire à cette extrémité ma sœur de lait! Je pars aujourd'hui même à sa recherche!

— Le jour où vous ferez cela, vous me verrez morte sur mon lit! dit la senora, pâle de colère; vous pourrez élever tous les Indiens que vous voudrez sous le toit des Moreno, mais attendez du moins que je sois dans mon tombeau! » Elle tremblait cependant de tous ses membres, et son visage était inondé de larmes. Elle ne jouait plus la comédie. Son cœur était brisé; aussi, à cette vue, Felipe tomba à ses pieds en baisant ses mains ridées. « Mama mia! s'écria-t-il, pourquoi me parlez-vous ainsi? Pourquoi m'ordonnez-vous de me conduire comme il n'est pas possible que fasse un honnête homme? Je mourrais pour vous, ma mère, mais je ne peux pas laisser Ramona sans ressources dans le désert!

— Je suppose que cet homme, Alessandro, a un toit

quelque part, reprit la senora en se remettant un peu. Elle vous a écrit, je vois... » Felipe tenait à la main le billet de Ramona. « Que dit-elle de leurs projets?

— Rien, si ce n'est qu'ils vont d'abord trouver le père Salviedierra.

— Ah! » répondit-elle, un peu étonnée, puis se reprenant : « C'est ce qu'ils ont de mieux à faire. Il leur donnera de bons conseils; il les établira quelque part à Santa-Barbara. Vous voyez, mon fils, vous ne pouvez pas les ramener ici... Attendez au moins que je sois morte, ce ne sera pas long. »

Felipe appuya sa tête sur les genoux de sa mère. Elle le bénit avec une tendresse passionnée :

« Mon Felipe! dit-elle, le sort est cruel de vous ravir à moi sur la fin!

— Ma mère! ma mère! s'écria-t-il avec angoisse, pourquoi me torturez-vous ainsi? Vous savez bien que je suis à vous, tout à vous?

— Je ne vous torturerai plus! reprit-elle d'une voix affaiblie. Je ne vous demande qu'une chose : c'est de ne plus jamais entendre le nom de cette malheureuse fille qui a attiré sur nous tant de honte! comme une voleuse de nuit! une voleuse de chevaux!

— Ma mère, s'écria Felipe en bondissant sur ses pieds, Baba était à Ramona! Je le lui avais donné moi-même le jour où il était né! »

La senora ne répliqua pas; elle s'était évanouie. Felipe, terrifié, appela les femmes, qui la mirent dans son lit; elle y resta longtemps. Son fils ne la quittait pas. Elle avait reçu le coup de grâce. Elle se mourait, elle le savait, mais sa vigoureuse nature ne devait pas succomber sur-le-champ.

Felipe n'en savait rien. Il se rassura en voyant sa

mère reprendre faiblement la vie ordinaire. Les forces allaient lui revenir. Il pouvait maintenant aller à la recherche de Ramona, quitte à la laisser à Santa-Barbara, s'il l'y trouvait, mais au moins il pourrait la revoir, l'aider s'il était nécessaire. Ramona ne se sentirait plus abandonnée.

Le jeune homme était agité lorsqu'il dit à la senora : « Maintenant que vous voilà forte, ma mère, j'ai un voyage à faire... qui ne sera pas long... huit jours tout au plus. » Elle comprit sur-le-champ. « S'il faut que ce voyage se fasse, allez tout de suite; je ne serai jamais plus forte que je ne suis maintenant. »

La senora était bien changée. Felipe se pencha sur elle et l'embrassa. « Il le faut, ma mère; sans quoi, je ne vous quitterais pas; je vous dis adieu ce soir, car je partirai à l'aube du jour. »

Le lendemain matin, comme Felipe passait sous la véranda, la fenêtre de sa mère s'ouvrit; elle était là, pâle et les yeux creusés. « Vous partez donc, mon fils? dit-elle.

— Il le faut, ma mère », et il l'embrassa à plusieurs reprises. « Souriez-moi donc, mère chérie!

— Je ne puis pas; que les saints vous protègent, mon fils! » Et elle se détourna afin de ne pas le voir partir.

Felipe chevaucha longtemps par la route de la rivière jusqu'à la mer, questionnant avec précaution par-ci par-là. Personne ne reconnut la description qu'il donnait d'Alessandro et de Ramona.

En arrivant à Santa-Barbara, la première personne qu'il vit fut le père Salviederra assis dans le corridor. La physionomie du vieillard brilla de plaisir en l'apercevant. « Tout va bien chez vous, mon fils? demanda-

t-il en lui tendant la main. Vous me trouvez bien faible; les jambes me manquent cet automne. »

L'effroi saisit Felipe. « Je cherche Ramona, mon Père! Est-ce qu'elle n'est pas auprès de vous?

« Ramona? qu'est-il arrivé à cette enfant de bénédiction? Je n'ai pas vu Ramona! »

Felipe raconta tout. Il rougissait de honte et de dépit, mais le père Salviederra connaissait à fond la senora et l'autorité qu'elle exerçait sur ceux qui l'entouraient. Il ne parut pas choqué de l'attachement de Ramona pour Alessandro, tout en le regrettant. Felipe s'apercevait de plus en plus combien sa mère avait été injuste.

« C'est un noble jeune homme que cet Alessandro, dit le père Pablo. Assis était l'homme de confiance du père Peyri. Je m'étonne qu'ils ne soient pas venus me trouver. Vous leur direz de venir, Felipe; je voudrais leur donner ma bénédiction avant de mourir. Je ne quitterai plus Santa-Barbara, Felipe; mon temps approche. »

Felipe était pressé. « Il faut que je les trouve, dit-il. J'irai ce soir jusqu'à Ventura.

— Et vous me ferez savoir où ils sont, dit le Père. Dieu veuille qu'il ne leur soit arrivé aucun mal! Je vais prier pour eux », et il entra dans l'église.

Felipe poussa jusqu'à Témecula. C'était le seul endroit où il pût espérer d'avoir quelque nouvelle, bien qu'il eût appris la dispersion des Indiens. Son cheval était épuisé de fatigue. Comme il le conduisait par les brides le long d'un sentier escarpé, il aperçut la tête d'un Indien qui l'observait curieusement; il lui fit signe d'approcher, mais il était effrayé. Felipe montra une pièce d'or; un autre vint, puis un autre. Ils arri-

vèrent bientôt en grand nombre, car ils étaient cachés dans les bois et ils avaient reconnu que Felipe n'était pas un ennemi.

Un seul des Indiens parlait l'espagnol. Aux questions de Felipe, il répondit :

« Il y a là une femme qui a vu Alessandro. »

C'était Carmena.

« Avait-il quelqu'un avec lui? demanda Felipe; montait-il un beau cheval noir? »

Toute la fidélité passionnée de l'Indienne était en armes pour protéger le secret d'Alessandro.

« Il était seul, et il montait un petit cheval blanc », dit-elle résolument.

Soit! Qu'était donc devenue Ramona? Felipe, désolé, multiplia ses questions, mais le fil unique qui eût pu mettre le jeune homme sur la piste des fugitifs était entre les mains de Carmena. Un mensonge devait sauver Alessandro, d'après les idées de l'Indienne; elle n'hésita pas un instant, et la trace de Ramona fut perdue. Felipe, désespéré, reprit le chemin de la maison. Ramona était malade au moment de son départ; avait-elle succombé à ses maux? Alessandro avait-il veillé seul à son tombeau? Felipe se promettait de repartir pour la chercher encore, dès qu'il aurait revu sa mère; mais le premier regard jeté sur celle-ci à son retour lui apprit qu'il ne pouvait plus la quitter jusqu'à ce qu'il l'eût couchée à côté de son mari.

« Grâce à Dieu, vous êtes revenu à temps, Felipe, répétait-elle; je croyais que je ne vous reverrais plus! » Et les larmes coulaient faiblement sur son visage.

Tout manquait à la fois à cette pauvre senora, fière et passionnée, mais vaincue et dépouillée. Les consolations de la religion semblaient avoir perdu leur

puissance sur son âme. Elle appelait le père Salviederra à son aide, et le vieillard ne pouvait plus répondre à sa voix. Lorsqu'elle sut dans quel état Felipe l'avait trouvé, elle tourna son visage du côté du mur dans un accès de désespoir. A qui confierait-elle les joyaux des Ortegua? Sa sœur avait dit : à l'Église, mais elle entendait parler des pères Franciscains! La senora n'avait pas consulté Felipe.

Le jeune homme attendait qu'elle le questionnât sur le résultat de son voyage. Elle ne disait rien; enfin Felipe dit un jour : « Ma mère, je n'ai pas trouvé de trace de Ramona; le Père ne l'a pas vue. Je crains qu'elle ne soit morte!

— Tant mieux », pensa la senora, mais elle se répétait : « Demain, je parlerai à Felipe », mais elle ne parlait pas. Elle attendait le dernier moment. Peut-être le père Salviederra pourrait-il encore venir! Elle lui écrivit de sa main défaillante pour l'en presser vivement; il était hors d'état de lui répondre, à plus forte raison de voyager. Il dicta quelques mots de bénédiction, en disant qu'il espérait encore que son enfant adoptive lui serait rendue. Il n'avait aucune nouvelle de Ramona.

Quelques jours plus tard, on apprit que le Père était mort. Le coup fut terrible pour la senora, qui ne quitta plus son lit. Pour elle aussi la fin arrivait à grands pas. Le médecin ne venait plus.

Felipe ne la quittait pas. Jamais mère n'avait été plus tendrement aimée et soignée par son fils. Elle lui rendait sa tendresse au centuple, et cependant, à côté de lui, les yeux de la mourante étaient quelquefois troublés et hagards. Son secret pesait lourdement sur sa conscience. Enfin un jour, après un long évanouis-

sement dont on l'avait tirée à grand'peine, elle fit signe à son fils penché sur elle avec angoisse. « Seuls ! » murmura-t-elle, et Felipe fit signe aux femmes de sortir.

Le moment était venu! La mère comprenait enfin à cette heure suprême combien sa conduite avait été coupable et ce que Felipe pourrait bien lui reprocher. Elle n'osait cependant pas mourir en silence, et montrant du doigt l'image de sainte Catherine, dont le front lui semblait plus sévère que de coutume : « Regardez derrière la statue! » dit-elle.

Felipe crut à un moment de délire. « Il n'y a rien, mère chérie, dit-il. Je suis seul avec vous! » Mais elle répétait : « Derrière la statue, Felipe... Il y a une porte secrète. Ouvrez-la. Il faut que je parle! »

Felipe avait repoussé la statue et trouvé la porte. « Tout à l'heure, mère chérie, vous êtes trop faible, quand vous serez plus forte! » Mais, en se retournant, il aperçut sa mère assise dans son lit, la main tendue vers la porte secrète, les yeux hagards. Elle fit un effort pour parler, et elle retomba sur ses oreillers. Une convulsion passa sur son visage. La senora Moreno était morte.

Au cri de Felipe, les femmes accourent; mais, même au premier moment de sa douleur et de son désespoir, Felipe avait eu la présence d'esprit de repousser la statue de sainte Catherine. Un pressentiment lui avait inspiré le soin de garder le secret terrible qui avait glacé d'effroi les yeux mourants de sa mère. Le même pressentiment le poursuivit pendant les quatre jours solennels qui précédèrent les funérailles. La foule était nombreuse autour du cercueil, et tous les rites étaient accomplis, lorsque Felipe rentra dans la cham-

bre mortuaire vide et désolée. La vieille Marda cherchait à l'arrêter sur le seuil. « N'allez pas là, cher senor Felipe, disait-elle », mais Felipe la repoussa doucement. « Il le faut, bonne Marda », et il entra.

Minuit était passé lorsqu'il ressortit, le front sévère comme un homme qui venait pour la seconde fois d'enterrer sa mère. Il avait fouillé jusqu'au fond de la boîte à bijoux sans comprendre, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la lettre de sa tante. Il resta longtemps la tête plongée dans ses mains. « Et elle reprochait à Ramona d'avoir attiré la honte sur la maison des Moreno! » pensait-il.

Felipe n'avait plus qu'une chose à faire : chercher Ramona et lui restituer ce qui lui appartenait, et, s'il était assuré de sa mort, envoyer les joyaux à Santa-Barbara. Le lendemain matin il partit, confiant à Juan Canito l'administration de la propriété. « Je ne sais pas combien de temps durera mon absence », répondit-il brièvement aux questions du vieillard. Mais dans le ciel même la senora Moreno aurait dû ressentir les tortures de l'enfer si elle avait pu lire dans le cœur de son fils; comme il galopait en dehors des portes de la grande cour : « Mon Dieu! se disait-il, et penser qu'elle n'a pas vu là une honte pour la maison des Moreno! »

XXII

Alessandro et Ramona avaient voyagé presque toute la journée sans rien dire ; Alessandro tenait la tête baissée sur sa poitrine, il semblait absorbé dans ses pensées. Ramona finit par prendre peur. Comme ils campaient pour la nuit, elle dit doucement : « Où allons-nous, cher Alessandro ? »

En dépit de sa patience, sa voix était un peu douloureuse. Alessandro se jeta à genoux auprès d'elle. « Majella, Majella, il me semble que je deviens fou ! Je ne sais que faire ; mes pensées voltigent dans ma tête comme les feuilles sous la pluie du printemps : croyez-vous que je sois fou ? J'en ai bien des raisons. »

Le cœur de Ramona se serrait à l'étouffer, mais elle cherchait à le calmer. « Cher Alessandro, dit-elle, allons vivre à los Angeles ; vous trouverez de l'ouvrage et moi aussi ; nous ne serons plus chassés de chez nous ! » Mais la pensée de vivre parmi les blancs faisait horreur à l'Indien. « Jamais, jamais, s'écria-t-il. Majella ne sait pas ce qu'elle dit ! »

Et comme elle insistait : « Il y a bien des Indiens qui travaillent à San-Bernardino pour les blancs ; ne pourrions-nous pas faire comme eux ? » il s'écria : « Tra-

vailler pour les blancs, je sais bien ce que c'est pour les Indiens! Demi-paye et des injures par-dessus le marché quand on ne veut pas recevoir son salaire en nature, des marchandises de mauvaise qualité! Je tuerais un homme qui me ferait ce que j'ai vu faire, Majella. »

Elle frémissait sans rien dire. Il dit : « Si Majella n'avait pas peur, je connais un endroit bien haut sur la montagne où aucun homme blanc n'a jamais mis le pied. Je l'ai trouvé en poursuivant un ours; il y aurait de quoi vivre, mais pas davantage. Majella aurait-elle peur?

— Oui, cher Alessandro, je ne voudrais pas me trouver seule au sommet de cette montagne. Cherchez autre chose. Est-ce qu'il n'y a pas encore quelque village d'Indiens?

— Il y a Sababa, au pied de la montagne de San-Jacintho; l'établissement des Indiens y est très ancien, mais le village est petit et pauvre. Majella ne s'y trouverait pas bien; d'ailleurs, il n'y aura pas plus de sécurité là qu'à San-Pasquale : les Américains viendront s'y établir et nous chasseront. Mais allons tout de même de ce côté. Majella verra, et nous resterons si elle le veut. »

Au début de l'après-midi, ils entraient du côté de l'occident dans la large vallée de San-Jacintho, à ce moment-là dorée par un coup de soleil, bien que le ciel fût bas et chargé de nuages. « C'est un bon présage! s'écria Ramona.

— Je n'en sais rien; les orages nous poursuivent », et Alessandro jetait un regard inquiet sur l'horizon. Le vent commençait déjà à s'élever.

« Ah! sainte Vierge! » s'écria Alessandro, comme les

flocons de neige voltigeaient dans l'air, et il pressait les chevaux, courant à leur tête; mais la charrette était trop chargée pour que la hâte fût possible.

« Il y a un vieux parc à moutons et une hutte non loin d'ici; si nous pouvions y arriver! soupira Alessandro. Majella, vous allez geler avec l'enfant.

— Elle a chaud sur mon sein, dit Ramona, mais le vent coupe comme un couteau! »

Le vent commençait à tomber, et les étoiles paraissaient au ciel, mais la neige augmentait à chaque instant; déjà le sentier était couvert et la trace perdue; l'obscurité devenait plus épaisse. La charrette oscillait rudement. On n'était plus sur la route. Les chevaux refusaient d'avancer.

« Nous sommes perdus si nous restons ici! s'écria Alessandro. Allons, mon Benito! » et il pressait les bonnes bêtes, qui reprirent leurs efforts. Alessandro avait retrouvé le chemin; il luttait contre les tourbillons de neige en tête des chevaux. Ramona sentait ses bras s'engourdir sous le froid; elle avait peur de laisser tomber l'enfant. Alessandro ne l'entendait pas lorsqu'elle l'appelait. « Nous allons mourir, pensait Ramona; c'est peut-être ce qui peut nous arriver de mieux! » Elle ne savait plus ce qui se passait, jusqu'au moment où une voix étrangère murmura à ses oreilles: « Bienvenue! fâché de vous secouer si fort, madame, mais il faut vous réveiller pour arriver auprès du feu!

— Du feu! » Est-ce qu'on pouvait encore avoir chaud! Ramona tendit instinctivement l'enfant aux mains inconnues qui la soutenaient et elle essaya inutilement de se lever. « Vous ne pouvez pas bouger, je le pensais bien! continua la voix. Restez tranquille, je reviens dès que ma femme tiendra l'enfant! » Et il

disparut dans les ténèbres. La petite fille commença à crier. « Dieu soit loué! dit Alessandro à la tête des chevaux; l'enfant est en vie, Majella! »

La voix qui répondit arrivait faiblement à ses oreilles à travers le tourbillon de vent et de neige; on approchait du vieux parc à moutons, plus rapproché que ne le pensait Alessandro, mais qu'il n'aurait jamais pu atteindre si d'autres voyageurs, saisis comme eux par la tempête, ne les avait devancés. Au moment où il pensait comme Majella : « Ceci est la fin de toutes nos misères! » il avait aperçu une lumière, à gauche de laquelle il avait tourné la tête des chevaux, en appelant au secours de toutes ses forces. Au bout d'un instant, il avait aperçu une lumière qui se dirigeait vers lui; c'était une lanterne cette fois, et il avait compris les premières paroles de l'Américain : « Ma foi, mon garçon, il me semble que vous êtes dans l'embarras! » La réponse espagnole d'Alessandro n'avait pas été si claire pour l'étranger.

« Tonnerre! Un de ces misérables Mexicains! s'était dit à lui-même Jeff Hyer. Vivre dans un pays toute sa vie et se laisser surprendre par un orage comme celui-là! » Comme il mettait dans les bras de sa femme l'enfant désespérée : « Si j'avais su que c'étaient des Mexicains, je n'aurais pas été à leur secours! murmura-t-il avec impatience. Ils sont chez eux, par ici!

— Bah! Jeff! repartit la femme, qui apaisait déjà les cris de l'enfant. Vous savez bien que vous n'auriez pas laissé périr des créatures humaines par un temps comme celui-ci! » Et elle s'empressait à faire chauffer une goutte de lait pour la petite fille comme Jeff amenait Ramona dans la hutte. Il la portait à demi; mais l'aspect de son enfant souriante et réchauffée lui rendit

bientôt ses forces, et elle tendait les bras vers la petite fille, lorsqu'elle aperçut dans un coin de la hutte, étendu sur un matelas jeté par terre, un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans dont le teint éclatant et les yeux brillants disaient assez la nature de son mal. La femme était grande et dégingandée; ses vêtements étaient en désordre comme ses cheveux; mais une certaine dignité bienveillante et l'intelligence du regard attiraient aussitôt les cœurs vers elle. Sa pénétration ne fut pas en défaut au sujet des nouveaux arrivants. « Ce ne sont pas des Mexicains comme les autres! » pensa-t-elle.

« Est-ce que vous êtes en marche? » demanda-t-elle.

Ramona ne comprenait pas.

« Je ne sais pas l'anglais, dit-elle, seulement l'espagnol!

— L'espagnol! le mexicain, vous voulez dire! Jos que voilà le comprend un peu, mais il ne peut guère parler, cela lui fait du mal; sa poitrine n'est pas en bon état; c'est pour lui que nous sommes venus par ici chercher un climat chaud; bien tombés, n'est-ce pas? » et elle jetait un regard d'ineffable tendresse vers le malade, en ajoutant : « Demandez-leur tout de même d'où ils viennent, Jos? »

Jos se souleva sur son coude; il dit en espagnol :

« Ma mère demande si vous êtes en voyage?

— Oui, dit Ramona, nous venons de San-Diego, nous sommes Indiens.

— Des Indiens! s'écria la femme, dont toutes les idées sur leur compte étaient empruntées aux journaux ou aux romans, des Indiens, il ne manquait plus que cela pour nous achever de peindre! Ils sont peut-être féroces! Mais elle aime son enfant comme une autre, je

vois ça! Et le père de cette petite-là devait être blanc; voyez donc ses yeux! Et puis, avec le temps qu'il fait, on ne pourrait pas mettre un chien dehors! »

Ramona ne comprenait pas; elle regardait Jos, comme pour lui demander l'explication de ce débordement de paroles inconnues, et il se mit à rire en disant à sa mère :

« Elle voudrait comprendre ce que vous dites, je ne répéterai pas tout. » Il répéta donc seulement la dernière phrase.

« Ma mère dit que vous pouvez rester ici tant que durera l'orage », expliqua-t-il à Ramona.

Prompte comme l'éclair, celle-ci s'empara de la main de l'Américaine, la portant à ses lèvres avec reconnaissance. « Merci, senora! merci! s'écria-t-elle.

— Comment m'appelle-t-elle, Jos? demanda sa mère.

— Senora, cela veut dire madame en espagnol.

— Oh! dites-lui que je ne suis pas une dame; elle peut m'appeler tante Ri, ou la femme Hyer, comme bon lui semblera. Sa voix est douce comme celle d'un petit oiseau. »

Ramona répéta les deux noms après Jos, puis, avec un sourire qui gagna le cœur de la mère et du fils : « J'aime mieux tante Ri, dit-elle, parce qu'elle est bonne comme une vraie tante.

— Je ne sais pas pourquoi tout le monde dit que je suis bonne », dit tante Ri en s'approchant du pauvre feu devant lequel Ramona se tenait pelotonnée, son enfant dans les bras.

« Avez-vous chaud, Jos? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Je n'ai pas chaud, mais je n'ai pas froid, mère, c'est déjà quelque chose », repartit le malade, qui par-

tageait avec sa famille l'habitude de voir le bon côté des choses; mais la femme regardait tristement les petites branches ramassées à la hâte, éparses à côté du foyer. « Je ne sais pas si je vais activer le feu, méditait-elle; si l'orage dure jusqu'au matin, nous manquerons de bois! »

Elle parlait encore lorsque la porte s'ouvrit brusquement; l'Américain Jeff et l'Indien Alessandro entrèrent à la fois, couverts de neige et suivis par un tourbillon qui menaçait d'éteindre le feu. Tous deux jetèrent cependant à terre la charge qu'ils portaient. Alessandro s'était rappelé que non loin du vieux parc à moutons se trouvait un bouquet de jeunes cotonniers, et, après avoir abrité tant bien que mal les chevaux et la charrette, ils s'étaient dirigés de ce côté et rapportaient une provision de bois qui pouvait durer toute la nuit. A peine Alessandro s'était-il déchargé de son fardeau qu'il tomba à genoux près de sa femme.

« Les saints soient bénis, Ramona! dit-il; c'est une délivrance miraculeuse! »

« Allons, ils sont catholiques par-dessus le marché! pensa Jos. Je n'en dirai rien à ma mère. Cette femme a les yeux les plus charmants que j'aie jamais vus! »

Tante Ri exprimait à son aise tout ce qu'elle sentait sur les nouveaux venus, puisqu'ils ne comprenaient pas ce qu'elle disait. « C'est une leçon pour moi, répétait-elle à son fils, moi qui n'ai jamais fait cas des Indiens. Je n'ai pas vu depuis que nous sommes partis du Tennessel des blancs ou noirs, gris ou jaunes, qui m'aient attirée comme ceux-là : il adore la terre sur laquelle elle marche, et avez-vous vu ses yeux à elle quand elle le regarde? »

Le regard de Ramona était en effet empreint d'une

tendre préoccupation pour Alessandro qui lui était nouvelle, sans que tante Ri pût s'en douter. Elle commençait à craindre pour sa raison. Il n'aurait plus la force de supporter un nouveau coup.

L'orage s'apaisait, mais la vallée était couverte d'une épaisse couche de neige et les étoiles brillaient comme au pôle nord.

« Ce sera fondu à midi demain! » dit Alessandro. Et comme les Américains se récriaient : « Vous verrez, ce n'est pas la première fois que cela arrive. On peut périr dans une de ces rafales de neige, mais cela ne dure pas longtemps. »

Les Hyer se rendaient à des sources chaudes au nord de la vallée, et ils comptaient camper aux environs pendant trois mois, pour la santé de Jos, qui avait déjà beaucoup gagné depuis leur séjour en Californie. Tante Ri se promettait de se reposer tranquillement sous sa tente; elle était lasse du mouvement continuel. Son mari rêvait déjà aux chasses dont on lui avait parlé sur la montagne de San-Jacintho. Lorsqu'il découvrit qu'Alessandro connaissait à fond le pays, il lui demanda de lui servir de compagnon et de guide dans ses expéditions. Ramona était ravie de la proposition. L'émotion de la chasse et la compagnie du brave Jeff seraient bonnes pour Alessandro; les sources d'eau chaude étaient voisines du petit village de Sababa, où elle avait envie de s'établir. Ces établissements indiens ne lui répugnaient plus. Elle avait besoin de la compagnie de ses semblables et elle était devenue des leurs, comme avait dit Carmena.

Quelques jours plus tard, les deux familles étaient établies, les Hyer dans leur tente, Ramona, Alessandro et leur enfant dans une pauvre petite chaumière appar-

tenant à une vieille Indienne qui habitait avec sa fille et son gendre. Jamais, dans leurs moments de misère, les Hyer n'avaient habité une hutte d'aussi mince apparence que la nouvelle demeure de Ramona ; mais, lorsque tante Ri en ouvrit la porte deux jours après l'établissement général, elle recula d'étonnement. « Voilà ce que j'appelle bien arrangé ! » dit-elle avec étonnement, tant la pauvre maison s'était déjà transformée sous les mains adroites de Ramona, qui avait emporté ses pénates dans la charrette. Pour la première fois, les Américains reconnaissaient un charme dont ils n'avaient jamais joui sous l'empire désordonné de tante Ri. Un souper qui les réunit dans la chaumière acheva de les convaincre de la capacité supérieure de Ramona. « Je ne sais pas si c'est de la cuisine indienne, disait tante Ri, mais je n'ai jamais mangé des fèves qui me parussent si bonnes ! »

Alessandro commençait à se ranimer. Il gagnait de l'argent. Il avait retrouvé un foyer, sa femme souriait, la petite fille était bien portante et gaie. Il commençait à parler de bâtir une maison ; mais, à sa grande surprise, Ramona faisait des objections : On était bien comme on était. On pouvait bien attendre un peu avant de bâtir une maison.

Ramona savait bien des choses qu'ignorait Alessandro, absorbé qu'il était par la chasse. En allant au bureau de poste pour échanger ses paniers ou sa dentelle contre de la farine, elle avait saisi plus d'une parole inquiétante, et Sababa ne lui paraissait plus offrir grande sécurité. Elle prévoyait le moment où il faudrait s'éloigner du beau cours d'eau qui faisait la richesse du village et que convoitaient les colons américaïns du voisinage. « Tant que les propriétaires

du pays, les bons Redella, seront vivants, cela ira, pensait Ramona, mais s'ils venaient à disparaître! »

Ce fut un triste jour pour Ramona que celui où les Hyer levèrent décidément leurs tentes. Ils étaient restés six mois, et les eaux avaient fait du bien à Jos. « Nous allons tâcher de nous établir dans une ville, dit tante Ri. Jeff est un excellent charpentier, et moi, pourvu que j'aie mon métier à tapis, je ne demande rien de plus pour gagner ma vie. Jeff dit que je ne pourrai pas me passer de mon métier dans le ciel. Je ne sais pas comment j'ai fait pour supporter d'en être privée depuis un an.

— Est-ce difficile? s'écria Ramona. Est-ce que je pourrais apprendre? » Ramona avait fait de grands progrès en anglais depuis six mois, et elle comprenait presque tout ce qu'on lui disait, sans être en état de suivre une conversation générale.

« Je n'en sais rien, dit tante Ri. Je n'en peux pas juger. J'étais si petite que mes pieds ne touchaient pas la terre la première fois qu'on m'a assise devant un métier. Quand nous serons établis à San-Bernardino, si vous venez par là, je vous montrerai, et il me semble que vous devriez apprendre vite. Je ne sais pas si ce sera un bien bon pays pour des tapis de chiffons; les gens portent leurs chiffons sur leur dos ici, à ce qu'il me semble; les Mexicains sont tous déguenillés, et les Indiens encore pis. Je ne parle pas de vous; vous ne me faites jamais l'effet d'être des Indiens.

— La plus grande partie de notre peuple n'a pas eu de chance, répliqua Ramona. Vous ne me croiriez pas si je vous disais comment ils ont été traités et chassés de leurs demeures »; et elle raconta en espagnol à Jos, qui le traduisit sur-le-champ à sa mère, comment les Indiens

avaient été dépouillés à Témecula et à San-Pasquale. L'indignation et la colère de tante Ri étaient inexprimables.

« Je ne crois pas que le gouvernement soit au courant de tout cela! s'écria-t-elle. Dans le Tenessee, les gens qu'on fourre en prison pour toute leur vie n'en ont souvent pas fait tant que cela!

— C'est à Washington, là où l'on fait les lois, que toutes ces affaires-là sont ordonnées, à ce que le shériff a dit à Alessandro à Témecula; il était assez fâché d'être obligé de déposséder les Indiens. Les Américains ne regardent à rien quand il s'agit d'argent!

— Eh bien! cria tante Ri, nous sommes Américains, nous ne sommes pas riches et nous ne le serons jamais, à ce que je pense, mais nous aurions honte de faire tort d'un dollar à qui que ce soit, et je vous réponds, Jos, que je ne vous laisserai pas tranquille, ni votre père non plus, que je n'arrive à comprendre toute cette histoire qu'elle vient de nous raconter, et si le gouvernement de notre pays en est informé. Nous avons bien le droit de savoir ce qui se passe chez nous! »

Une inquiétude plus puissante et plus intime que celle des maisons et des champs commençait à préoccuper Alessandro et Ramona. Depuis longtemps, en réalité depuis la terrible journée du grand orage, la santé de l'enfant paraissait décliner, si lentement que Ramona pouvait se faire des illusions et croire parfois le progrès du mal arrêté; mais le petit visage devenait cependant plus maigre et plus pâle, et le petit cri plaintif était presque incessant. Tous les simples remèdes de tante Ri avaient échoué. Alessandro passait de longues heures à genoux auprès du berceau ou promenant l'enfant dans ses bras; Ramona répétait prière

après prière à la Vierge et aux saints : l'enfant ne se guérissait pas. Enfin Ramona supplia son mari d'aller chercher un médecin à San-Bernardino. « Vous trouverez tante Ri, dit-elle, et elle viendra avec vous pour lui faire comprendre ce qu'a l'enfant. Vous pourrez dire qu'elle n'a pas changé depuis son départ, seulement elle est plus faible. »

Alessandro trouva tante Ri dans une sorte de baraque à la porte de San-Bernardino. « Nous ne sommes pas installés », dit-elle, comme si elle devait jamais l'être. Jeff avait trouvé de l'ouvrage. Jos travaillait un peu dans ses bons jours; il avait installé le métier de sa mère, qui était heureuse et fière de la quantité de sacs de chiffons déposés à sa porte. « Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de chiffons outre ceux qu'on portait », disait-elle. Tout le monde semblait avoir senti le besoin d'un tapis.

Elle quitta son travail d'un seul bond en apercevant Alessandro qui descendait de cheval à sa porte. « Voilà l'homme que je désirais voir! s'écria-t-elle. Je serais déjà partie pour vous aller voir si Jeff ou Jos n'avaient pas eu tant d'ouvrage. Le gouvernement n'est pas avec les voleurs, j'en étais bien sûre, il vient d'envoyer quelqu'un pour s'occuper des Indiens dans le district, pas autre chose. C'est un homme très bien, je l'ai vu la semaine dernière, je vais faire un tapis pour sa femme, et il y a un médecin aussi qui soigne les Indiens pour rien; il est envoyé tout exprès par le gouvernement. C'est là une fameuse économie d'avoir un médecin pour rien! »

Un médecin, c'était justement ce que venait chercher Alessandro, qui ne pouvait pas arriver à s'expliquer. Heureusement Jos venait de rentrer, et il servit

d'interprète. Tante Ri emmena tout de suite Alessandro chez le docteur. « Je lui expliquerai la maladie de la petite! » disait-elle. Alessandro ne comprenait rien à ce nouvel état des affaires.

Le médecin était chez lui. Tante Ri commença à relater les symptômes de l'enfant. Le docteur écoutait d'un air distrait. « Est-ce un des Indiens de l'agence? demanda-t-il.

— De quoi? cria tante Ri.

— Appartient-il à l'agence? son nom est-il sur les livres?

— Bien sûr que non, dit-elle, il n'a pas été à San-Bernardino depuis que l'agent est arrivé.

— Alors vous auriez dû le mener d'abord chez l'agent, ma brave femme; qu'est-ce qu'il demande pour le moment? »

Tante Ri recommença la description de la maladie de la petite fille. « Je vois, je vois », dit le docteur, et il entra dans une pièce intérieure, d'où il revint avec une grande bouteille. « Voilà ce qu'il lui faut, dit-il en écrivant quelques lignes d'ordonnance qu'il remit à Alessandro.

— Merci, senor, dit celui-ci.

— Un Indien qui remercie! et le docteur poussa un grand éclat de rire; vous le direz à l'agent, c'est le premier que j'ai vu!

— Cet homme-là ne me va pas! » dit Jos. Mais Alessandro regardait la bouteille de médecine qui devait guérir sa petite fille, et il se demandait si cet agent, envoyé de Washington pour protéger les Indiens, ne pourrait pas par hasard lui faire rendre sa ferme de San-Pasquale. Il lui semblait que sa tête était en feu.

On arriva chez l'agent. Tante Ri était moins embar-

rassée. « Je vous amène l'Indien dont je vous ai parlé, dit-elle. Nous avons été chez le docteur; sa petite fille est bien malade. »

L'agent s'assit à son bureau et ouvrit un gros registre. « Cet homme n'est jamais venu ici, dites-vous? Quel est son nom? »

Jos répondit nettement, et l'agent commençait à écrire. « Attendez! s'écria Alessandro avec agitation, ne le laissez pas écrire mon nom sans que je sache pourquoi! » Et Jos répéta les mêmes paroles.

« Les Indiens sont tous de même, dit l'agent en repoussant sa chaise avec impatience; on ne peut rien leur faire comprendre, et ils soupçonnent toujours! Quel pouvoir veulent-ils que me donne sur eux l'inscription de leur nom sur mon registre? »

Alessandro avait saisi le mot de pouvoir. « Je ne veux pas qu'il ait de pouvoir sur moi! dit-il violemment. Je ne veux pas être un de ses Indiens!

— Alors, le médecin ne pourra pas soigner votre pauvre petite fille », dit tante Ri tristement en se préparant à sortir du bureau.

Renoncer aux soins du docteur, à la médecine qui pouvait sauver l'enfant! Alessandro ne pouvait en prendre son parti et Majella ne se consolerait pas. « Qu'il écrive mon nom! » dit-il enfin, mais il sortit du bureau avec le sentiment d'avoir mis une chaîne à son cou.

XXIII

La médecine ne fit pas de bien à la petite fille. Elle lui fit plutôt du mal. L'enfant était trop faible pour supporter un remède violent. Quelque temps après, Alessandro reparut à la porte du docteur avec une requête qui frappa celui-ci de stupeur : il venait chercher le médecin pour visiter sa petite fille mourante, il avait amené Baba pour le transporter à Sababa. En passant devant le bureau de l'agent, il avait réclamé le secours de l'interprète, mais le docteur n'en croyait pas ses oreilles. Faire plus de vingt lieues pour soigner un enfant indien! cet homme était fou!

« Dites-lui que c'est impossible! répétait le docteur importuné.

— Mais l'enfant mourra, et si elle meurt, sa mère la suivra bientôt! implorait Alessandro. On avait dit que le docteur était chargé de soigner les Indiens.

— Il ne peut pas! reprit l'interprète.

— Viendrait-il pour de l'argent? demande Alessandro. J'ai de l'or chez moi. Je le payerai comme un blanc.

— Dites qu'il n'y a pas d'homme de quelque couleur qu'il soit qui puisse me payer pour faire vingt lieues! » déclare le docteur irrité en fermant la porte.

Alessandro reprit tristement le chemin de Sababa.

Quand Ramona le vit revenir seul, il lui sembla que son cœur se brisait; elle avait eu confiance aux déclarations optimistes de tante Ri, plus que n'avait fait Alessandro, et la petite fille était plongée dans une sorte de stupeur de mauvais augure. Le docteur devait être mort, puisqu'Alessandro ne le ramenait pas.

« Il n'a pas voulu venir, Majella! dit Alessandro en se jetant à bas de son cheval d'un air épuisé.

— Il n'a pas voulu! s'écria Ramona; mais je croyais que le gouvernement le payait pour soigner les Indiens!

— C'était un mensonge, comme tout le reste, Majella. Je lui ai offert de l'or pour venir, mais il n'a pas voulu. L'enfant n'a plus qu'à mourir.

— Non, elle ne mourra pas, nous la lui porterons! s'écria Ramona », et tous deux se demandaient comment ils n'y avaient pas pensé plus tôt. « Nous partirons à l'aube! »

Lorsque le berceau, soigneusement attaché, fut placé sur le dos de Baba, l'air du matin fit sourire l'enfant. Alessandro montait Benito. Ramona, presque joyeuse, marchait à côté de sa petite fille. Elle s'approcha timidement du cheval de son mari.

« Alessandro, dit-elle, vous ne savez pas ce que j'ai fait, j'ai ôté le petit Jésus des bras de la Madone et je l'ai caché! Je lui ai dit : Sainte Vierge, je vous rendrai votre enfant quand vous aurez guéri le mien! On dit qu'elle ne laisse jamais passer plus de trois semaines sans exaucer ces prières-là, parce qu'elle veut revoir son enfant. J'avais fait la même chose pour obtenir que vous reveniez et vous voyez bien que vous êtes revenu!

— Mais, Majella, dit simplement Alessandro, je

n'étais resté que pour enterrer mon père, je suis revenu tout de suite après.

— Sans la Vierge, vous ne seriez pas revenu du tout », insista Ramona.

Pendant la première heure de la journée, l'enfant semblait avoir retrouvé quelque animation, mais ce n'était que le dernier éclat d'une flamme expirante. Ramona avait remplacé Alessandro sur le dos de Benito, et le père marchait à côté de la petite fille. Il aperçut tout à coup une étrange pâleur qui envahissait le visage; les paupières s'abaissaient lentement.

« Majella! » s'écria Alessandro.

Elle se jeta au flanc du cheval avec un cri qui réveilla l'enfant expirante. Ses yeux se rouvrirent, elle reconnut sa mère, une convulsion passa sur le petit visage, puis le souffle léger cessa. La paix était descendue sur le berceau. Les cris de Majella étaient déchirants.

« Je l'ai tuée! Je l'ai tuée! » criait-elle en tendant les bras vers le ciel. Elle repoussait Alessandro, qui cherchait à la consoler. « Laissez-moi mourir! » disait-elle.

Doucement Alessandro avait tourné la tête de Baba vers Sababa.

« Donnez-la-moi! Donnez-la-moi, dans mes bras! » implorait Ramona sans regarder son mari, qui ne parlait pas. Il semblait métamorphosé en pierre.

Lorsqu'elle arriva dans sa pauvre chaumière, Ramona posa l'enfant sur le lit et elle courut à l'endroit où elle avait caché la statuette du petit Jésus, le rapportant à sa sainte mère avec des larmes de repentance. Alessandro, debout auprès du lit, regardait sa petite fille morte. Bientôt il alla chercher du bois et Ramona entendit le bruit de la scie. Il faisait le cercueil de leur

enfant. Elle se leva alors, les membres raidis comme si elle avait été paralysée, et elle revêtit le petit corps de sa plus belle robe, étendant sur elle la nappe d'autel de dentelle qu'elle brodait naguère sous la véranda de la senora. Y avait-il cent ans de cela? Qu'était devenue la jeune fille qui tirait les fils de la toile? Était-ce bien Alessandro qui avait enfoncé des clous dans le cercueil de son premier-né? Ramona tomba évanouie à côté du lit où reposait l'enfant.

Lorsqu'elle revint à elle, Alessandro l'avait déposée sur le lit, mais l'enfant était dans sa bière. Alessandro n'avait pas fait effort pour ranimer Majella, elle allait mourir aussi, mais cela même ne pouvait l'arracher à son apathie. Il ne dit rien lorsqu'elle rouvrit les yeux et le regarda. Elle se souleva sur le lit. « Majella est-elle prête maintenant à se cacher pour toujours dans la montagne? » dit-il enfin, et elle répondit : « Où vous voudrez, cela m'est égal. »

Les femmes de Sababa ne comprenaient pas Ramona. « Elle ne pleure pas, elle est comme les blancs », disaient-elles.

Ramona était poursuivie par des terreurs que ne pouvait pénétrer l'esprit simple des Indiennes : elle avait offensé la Vierge, qui l'avait punie, en lui reprenant son enfant, et maintenant son mari devenait fou sous ses yeux. Au retour de l'enterrement, le courage de la pauvre Ramona céda tout à coup; elle fondit en larmes en s'écriant :

« Emmenez-moi, Alessandro! où vous voudrez! Pourvu que je ne reste pas ici! »

Un éclair de joie folle passa sur le visage d'Alessandro.

« Oui, ma Majella, dit-il, nous irons dans la montagne. Là nous serons en sûreté! »

La même agitation déréglée qui l'avait transporté au moment du départ de San-Pasquale semblait avoir repris possession d'Alessandro; il expliquait cependant ses projets l'un après l'autre à Ramona. On n'aurait pas besoin de deux chevaux, il vendrait Benito et la charrette; on tuerait la vache, dont la chair bien salée les nourrirait longtemps, et on achèterait des chèvres et des moutons qui trouveraient bien à vivre sur la montagne.

Pas plus les Indiens que les blancs ne viendraient les relancer là-haut. Les Indiens croyaient que le diable habitait dans les hauteurs de San-Jacintho, et ils n'y seraient pas montés pour tout l'or du monde. Ah! ils seraient enfin tranquilles quelque part, et Alessandro, pressait Ramona sur son cœur avec une passion qui ne rassurait pas la pauvre femme.

Il n'était pas aisé à un Indien de vendre un bon cheval et une charrette dans le petit village de Sababa, et après de vaines tentatives qui irritaient Alessandro, auquel on proposait un prix dérisoire, Ramona, toujours fort opposée à la vente, conseilla à Alessandro de conduire les deux chevaux avec la charrette à San-Bernardino et de les prêter aux Hyer pour tout l'hiver.

« Jos aime les chevaux autant que nous, dit-elle, il en prendra soin, et il a besoin de sortir souvent au grand air sans se fatiguer. Je suis sûre que tante Ri sera bien contente, et nous retrouverons Benito et Baba en bon état quand nous les voudrons.

— Majella est plus sage que la tourterelle des bois! s'écria Alessandro ravi; elle trouve toujours ce qu'il y a de mieux à faire! Je vais emmener les chevaux. »

Ramona refusa de l'accompagner.

« Je ne ferai pas un pas sur cette route maudite, à

moins que je ne sois morte comme notre enfant, dit-elle, et je ne veux pas voir tante Ri, elle me ferait pleurer. » Alessandro fit tout seul le voyage de San-Bernardino, à la grande joie des Hyer, qui n'avaient pas pu encore se procurer une charrette légère avec laquelle Jos pût faire des transports. L'offre de l'Indien répondait précisément à ses besoins. Alessandro n'avait plus autre chose à faire qu'à tuer la vache avant de commencer à transporter le petit mobilier sur la montagne pour y bâtir ensuite une hutte. Le poney qui avait remplacé Baba et Benito ne courait pas aussi vite qu'eux.

Alessandro avait mis la vache à paître dans un petit cañon donnant sur la vallée de San-Jacintho. Lorsqu'il revint à midi après avoir tué la pauvre bête, il rapporta une première charge de viande que Ramona devait découper en longues lanières pour la faire sécher à la mode mexicaine. Elle était à l'œuvre lorsqu'elle aperçut une troupe d'hommes à cheval allant de maison en maison. Les femmes paraissaient agitées, et l'une d'elles, hors d'haleine, vint en courant dire à Ramona :

« Cachez votre viande, cachez-la ; ce sont les bergers de Merrill, à l'autre bout de la vallée ; ils disent qu'ils ont perdu un bœuf, que nous l'avons volé et tué ! Ils suivent la trace du sang ! Ils ont pris toute la viande que Fernando avait achetée ! Cachez la vôtre, cachez-la ! » Et elle traînait une partie de la viande sous le lit tout en parlant.

« Je ne cacherai rien, s'écria Ramona indignée. C'est notre vache qu'Alessandro a tuée ce matin !

— On ne vous croira pas ! on prendra tout ! » criait l'autre femme, comme les hommes à cheval arrivaient en galopant à leur porte. Ils se précipitèrent tous les six dans la chaumière, et celui qui était en tête s'écria :

« Par Dieu, voilà le reste! Quelle impudence! Ils coupent notre viande sous nos propres yeux! Rendez-moi tout cela, misérable! » Et il ajouta une épithète insultante pour Ramona, qui fit quatre pas vers lui, les yeux étincelants et son couteau levé à la main.

« Sortez d'ici, chiens de blancs, dit-elle, la viande est à nous, c'est notre vache que mon mari a tuée ce matin! »

Son ton, comme son attitude, surprit les hommes. « C'est peut-être vrai ce qu'elle dit, Merrill », commençait l'un d'eux; mais Merrill avait aperçu à terre la trace de sang qu'avait laissée la viande cachée sous le lit par l'Indienne, et il se jeta en avant. « A elle? s'écria-t-il, pourquoi alors cache-t-elle sa viande sous le lit? A moi, Jake, aide-moi à emporter tout cela! » Et il commençait à se charger des lanières de bœuf.

« Si vous y touchez, je vous tue! » cria Ramona hors d'elle, et elle s'élança parmi les hommes brandissant son couteau. Jake fit un pas en arrière. « Elle est belle tout de même, sur mon âme, quand elle est en colère! » marmotta-t-il avec un regard qui fit frémir Ramona. « Laissons-la tranquille croire ce que son mari lui raconte! » Mais Merrill traînait toujours la viande par la chambre. « Tu es bête à manger de l'herbe! » criait-il à Jake.

« Qu'est-ce que tout cela? » dit une voix nouvelle, et Ramona bondit vers la porte; Alessandro était là, son fusil à la main.

« C'est cet homme de Témecula, murmura l'un des bergers; si j'avais su que cette maison était à lui, je ne vous aurais pas laissé entrer, Merrill; nous nous sommes trompés de porte. »

Merrill laissa tomber la viande qu'il tenait, et se

retourna pour répondre à Alessandro; lui-même il comprit bientôt qu'il s'était trompé en voyant l'expression de froid défi peinte sur le visage de l'Indien. Il voulait parler; Alessandro l'interrompit. Il s'exprimait bien en espagnol avec l'éloquence naturelle à sa race, montrant le poney à la porte encore chargé du reste de la viande. « Voilà la vache tout entière, dit-il; je l'ai tuée ce matin dans le cañon; le bœuf de senor Merrill a été tué hier sous les saules.

— C'est vrai, s'écrièrent les hommes, en se pressant autour de lui. Comment le savez-vous? Qui est-ce qui l'a tué? »

Alessandro ne répondit pas. Il regardait Ramona, tapie dans un coin, son châle sur la tête et n'osant pas tourner les yeux vers lui, tant elle avait peur de lui voir tuer un homme. Mais Alessandro était fier d'avoir déjoué les déprédateurs, qui multipliaient en vain leurs questions, sans obtenir de réponse. Enfin, avec une volée de jurons, ils remontèrent sur leurs chevaux et s'éloignèrent : Ramona restait immobile; ses mains étaient froides comme la glace.

« Emmenez-moi ce soir à la montagne, murmura-t-elle. Que je ne voie plus le visage des blancs! »

Les yeux d'Alessandro brillaient de joie; elle était venue à penser comme lui. « Je ne puis pas laisser Majella toute seule dans la montagne tant qu'il n'y a pas de maison, dit-il; il se passera plusieurs jours avant que j'aie tout porté là-haut, même si j'emprunte le poney de Fernando pour aller plus vite.

— Il y aurait moins de danger là-haut qu'ici! » murmurait Ramona hantée par l'insolence du regard que lui avait lancé Jake, mais elle n'en dit rien à Alessandro, non plus qu'elle ne lui parla du jour où Jake re-

vint à la charge, lui proposant hardiment de quitter son Indien pour venir vivre avec lui « dans la plus belle maison de la vallée, aussi belle que celle des Redella... » continua-t-il, lorsque Ramona, après avoir fait un mouvement comme si elle allait s'enfuir, s'arrêta soudain, le regardant bien en face avec des éclairs dans les yeux. « Misérable ! » cria-t-elle en crachant par terre avec le geste d'un suprême dédain ; après quoi elle se réfugia dans la maison voisine et s'assit par terre en fondant en larmes. « Un homme l'avait insultée sur la route », dit-elle. Ramona avait peur qu'Alessandro ne tuât Jake.

Lorsque Jake rentra chez lui, furieux, il confia sa mésaventure à Merrill, qui se mit à rire :

« Si tu m'avais consulté, dit-il, je t'aurais bien dit de ne pas te frotter à celle-là, qui est tout ce qu'il y a de plus mariée. Tu en trouveras assez d'autres à ta fantaisie, qui te suivront comme un chien et qui ne te feront jamais tort d'un dollar. Ne te fais pas un fond de chagrin pour ces grands yeux ! »

Depuis ce jour-là, Ramona ne laissa pas un moment de repos à Alessandro jusqu'à ce qu'il l'eût emmenée au sommet de la montagne. Là, dans le vallon formé par une fente des hauteurs, contemplant les pics majestueux qui s'élevaient à l'entour comme pour percer les cieux, le monde lui semblait à ses pieds, et l'éternité plus rapprochée ; elle étendit les bras avec le sentiment d'un soulagement inexprimable en s'écriant : « Enfin ! enfin, mon Alessandro ! Nous voilà en paix, en sûreté !

— Majella pourra-t-elle vivre ici ? demanda-t-il.

— Vivre ? c'est le bonheur ! s'écria-t-elle, enivrée par les splendeurs du spectacle qui l'entourait. Je n'avais jamais rêvé un lieu semblable. »

La vallée était merveilleuse, en effet. A mi-chemin dans le flanc de la montagne, qu'elle traversait transversalement, elle était cachée par le rideau de pins qui croissait sur la pente méridionale. A l'extrémité supérieure de la vallée jaillissait une source transparente qu'Alessandro n'avait jamais vue tarie dans toutes ses courses à la montagne depuis qu'il avait découvert le vallon. La sécheresse n'était pas à craindre. Sur un plateau plus élevé croissait une forêt de chênes à l'ombre desquels on voyait encore de larges pierres plates sur lesquelles les Indiens du temps reculé avaient réduit des glands en farine. De mémoire d'homme, personne n'était plus monté sur les pics de San-Jacintho, protégés par une terreur superstitieuse.

L'air des hauteurs semblait rendre la vie à Alessandro comme à Ramona; leurs douleurs comme leurs inquiétudes s'apaisèrent; il leur semblait résider près du ciel. Ils vivaient sous une tente pendant qu'ils bâtissaient leur maison de troncs de sapin à demi recouverts de leur écorce avec un toit débordant en chaume et en tiges de yuccas, qui se trouva bientôt peuplé par des oiseaux. La terre était fertile et rendait justice aux soins d'Alessandro; les vignes sauvages croissaient en abondance autour de la maison, et Ramona quittait souvent son ouvrage pour chasser les petits voleurs. « Je veux sécher tout ce raisin pour l'hiver », pensait-elle. Avant l'hiver, elle espérait de nouveau tenir un enfant dans ses bras. La Madone avait oublié son ressentiment.

L'enfant arriva lorsque sa mère était seule sur la montagne avec une vieille Indienne, sans famille et sans ressource, qu'ils avaient recueillie à Sababa. Ramona pensait souvent que sa mère était peut-être ainsi

abandonnée, et elle se plaisait en la compagnie de la vieille femme pour l'amour de celle qu'elle n'avait jamais connue.

Alessandro était descendu dans la vallée, où il passa deux jours. Lorsqu'il revint, Ramona lui mit son enfant dans les bras, en disant avec un de ses sourires d'autrefois :

« Vois, bien-aimé ! la Vierge m'a pardonné ! Elle m'a rendu ma fille ! »

Mais Alessandro ne souriait pas.

« Oh ! Majella, dit-il, ses yeux sont comme les miens !

— Heureusement, dit Ramona, je suis si contente !

— Les yeux d'Alessandro n'ont vu que des douleurs ! » murmura-t-il, et il s'éloigna, la tête penchée sur sa poitrine.

XXIV

Alessandro n'était pas vraiment guéri. Il était blessé au cœur. Méditant sans cesse sur les injures qu'il avait subies, prévoyant pour Ramona de nouvelles souffrances, il n'avait pas cherché un soulagement dans l'épanchement ou dans la plainte. Son âme réservée et son cœur ardent se dévoraient intérieurement, et peu à peu, sans qu'il s'en rendît lui-même compte, le mal qu'il avait longtemps redouté et que Ramona voyait venir par degrés, l'attaqua enfin subitement. Il devint fou, avec des intervalles lucides, pendant lesquels il se demandait ce qu'était devenue sa mémoire, car il ne se rappelait jamais ce qu'il avait fait pendant ses accès de folie, qu'il regardait simplement comme une maladie qui le reprenait de temps à autre. Il s'enfuyait alors loin de Ramona et de sa demeure, redescendant souvent dans la vallée, où chacun savait son état. On l'employait souvent à des travaux divers, car il restait le meilleur tondeur de moutons et le meilleur dresseur de chevaux de la région; ses services étaient appréciés et bien payés, mais il lui arrivait souvent aussi de reprendre à la course le chemin de la montagne et de se jeter à terre devant Ramona épouvantée,

en criant : « Les Américains sont sur nous! Majella! Il faut nous sauver encore une fois! » Elle réussissait toujours à le calmer comme un enfant; il s'endormait alors auprès d'elle, et lorsqu'il se réveillait, étonné de se trouver épuisé, elle disait : « C'est que vous avez monté la pente trop vite, bien-aimé; il ne faut pas courir si fort! »

Les pensées de Ramona revenaient souvent à Felipe. Elle était convaincue qu'Alessandro pouvait être guéri par les soins d'un habile médecin, et, si Felipe savait seulement dans quelle situation il se trouvait, il lui viendrait certainement en aide. Mais comment avertir Felipe à l'insu de la senora? comment écrire à Felipe à l'insu d'Alessandro? Ramona n'avait jamais eu l'ombre d'un secret pour son mari depuis qu'elle était à lui, mais c'était pour son bien qu'elle agissait maintenant. Il l'en remercierait un jour. Dans sa solitude de la montagne, Ramona mûrit lentement ses projets pendant le printemps.

A la mi-août, une fête du village devait amener le prêtre de San-Bernardino à Sababa. Ramona comptait faire baptiser sa petite fille, à laquelle elle avait donné le nom de Majella. Alessandro s'y était longtemps opposé; il avait fini par céder au désir de sa femme. « Si je venais à lui manquer, pensait-elle, il serait content d'avoir encore une Majella. »

Le jour de la fête était arrivé; tous les préparatifs de Ramona étaient faits; l'enfant reposait dans son berceau, paisible et tranquille; elle n'avait jamais paru souffrir des inquiétudes et des douleurs de sa mère. Elle était vêtue d'une longue robe blanche et elle dormait paisiblement. Ramona attendait Alessandro, qui était en retard. L'angoisse que ses absences

causaient toujours à sa femme devenait intolérable, lorsqu'elle entendit les pas pressés d'un cheval sur le sentier de la montagne. « Il vient bien vite! » pensa-t-elle, et elle courut au-devant de lui. Grand fut son étonnement de voir Alessandro monté sur un cheval nouveau. « Alessandro, s'écria-t-elle, qu'est-ce que ce cheval? »

Il la regardait d'un air étonné, jetant aussi les yeux sur le cheval. « Mais où ai-je laissé le mien, alors?

— Mon Dieu, Alessandro, s'écria Ramona terrifiée, car elle savait trop le sort réservé aux voleurs de chevaux dans le pays, ramenez-le vite; on dira que vous l'avez volé!

— Mais mon poney à moi est dans le corral! ce doit être chez Jim Farrer, où j'avais été pour la tonte. Je ne m'en souviens pas du tout. J'ai probablement été malade de nouveau!

— Laissez-moi le ramener! » suppliait Ramona; mais Alessandro souriait amèrement. « Envoyer une tourterelle chez Jim Farrer! dit-il, non, non, je ramènerai le cheval quand j'aurai dormi, je tombe de fatigue! » et il se coucha aux pieds de Ramona, toujours inquiète, pendant qu'elle attachait le cheval à un arbre. « Il est noir comme Benito, pensait-elle; c'est ce qui a trompé mon pauvre Alessandro! O Marie, ma mère, aidez-nous à le ramener chez son maître! » soupira-t-elle.

Alessandro dormait déjà, mais le soleil baissait; il était impossible qu'il pût redescendre chez Jim Farrer et revenir avec son poney avant la nuit; elle était sur le point de le réveiller lorsque les aboiements furieux de Capitan et des autres chiens l'arrachèrent tout à coup à son sommeil; bondissant sur ses pieds, il sortit en courant pour voir ce qui arrivait. Ramona

vola sur ses traces au même instant; mais, comme elle arrivait devant la maison, elle entendit un coup de feu et aperçut un brigand qui sautait à bas de son cheval, courant au corps inanimé d'Alessandro et lui tirant encore deux ou trois coups de pistolet dans la tête. Puis détachant le cheval noir de l'arbre auquel Ramona l'avait attaché, avec une volée de jurons qui glaçaient dans ses veines le sang de la malheureuse femme, il sauta de nouveau en selle et partit au galop, montrant le poing à Ramona agenouillée pour étancher le sang des blessures de son mari. « Cela apprendra à ces maudits Indiens ce qu'on gagne à voler nos chevaux! » cria-t-il, et il disparut comme l'éclair.

Ramona était assise à terre près du corps d'Alessandro avec un calme plus déchirant que les plaintes les plus amères. Elle avait pris ses mains dans les siennes et les caressait doucement; il n'y avait rien à faire, le premier coup de feu avait trouvé le cœur. Les coups de pistolet à la tête n'avaient été qu'un luxe de brutalité. Elle entra dans la maison et rapporta la nappe d'autel, dont elle couvrit le visage défiguré. Tout en prenant ce soin, les paroles du père Junipéro lui revinrent à l'esprit; lorsqu'un des pères franciscains avait été massacré par les Indiens de San-Diego : « Dieu soit loué! avait-il dit, la terre est maintenant arrosée du sang d'un martyr! » Alessandro aussi était un martyr!

Elle était étendue à terre à côté de lui. Tous deux étaient seuls sur la montagne. La vieille Indienne avait mené paître les moutons et ne reviendrait pas avant la tombée de la nuit. Ramona appelait doucement celui qui avait toujours répondu à sa voix : « Alessandro, mon amour! parlez-moi encore une fois! Dites quelque

chose à Majella! Il est heureux maintenant! Et nous irons bientôt le rejoindre! Il ne pouvait plus porter son fardeau! Il avait trop souffert! » Elle commençait à sentir son malheur, et les larmes inondaient son visage, lorsqu'elle se releva tout à coup. La nuit n'était pas bien loin, et Alessandro ne pouvait rester là! Où chercher du secours? Sababa était trop éloigné. Le village des Indiens Cahuillès, sur l'un des plateaux de San-Jacintho, était plus rapproché. Ramona y avait été une fois avec Alessandro; elle résolut d'appeler à l'aide de ce côté, et renvoyant à la garde du corps Capitan qui voulait la suivre, son enfant dans les bras, elle prit à la hâte le sentier étroit qui conduisait au village indien.

Le chemin lui paraissait plus long que lorsqu'elle l'avait suivi par un beau jour de printemps avec son mari. Plus d'une fois elle crut s'être trompée. Si elle était perdue, les bêtes sauvages qui rôdaient la nuit dans la montagne l'enverraient bientôt rejoindre Alessandro. Elle voulait vivre cependant par amour pour sa petite fille, et, rassemblant toutes ses forces, elle pressa le pas; l'obscurité était venue, mais des lumières brillaient devant elle. Le village des Cahuillès était atteint.

Les maisons du hameau étaient peu nombreuses; les habitants étaient pauvres, mais hardis et fiers comme de vrais montagnards. Tous connaissaient et aimaient Alessandro, et la nouvelle qu'il avait été assassiné, et que sa femme avait traversé la montagne, son enfant dans les bras, pour chercher du secours, courut de chaumière en chaumière avec la rapidité de l'éclair. Tous les habitants étaient réunis autour de la maison où Ramona s'était réfugiée. Elle était tombée

sur un lit, laissant échapper son enfant, recueillie par les femmes indiennes, et elle avait murmuré sa terrible histoire avant de perdre tout à fait connaissance. Elle était encore évanouie lorsque tous les hommes du village, emportés par la même indignation, sautèrent à cheval pour aller chercher le corps d'Alessandro. Quelques-uns voulaient descendre dans la vallée et brûler la cervelle à Jim Farrer. Le vieux chef du village s'opposait de toutes ses forces à cette vengeance insensée.

« Ce serait vous perdre tous, mes enfants! disait-il. Peut-être les blancs le puniront-ils eux-mêmes! »

Un éclat de rire dérisoire accueillit cet espoir. Avait-on jamais vu punir un blanc qui avait tué un Indien? Le chef le savait bien. Pouvait-on supporter passivement la mort d'un ami sans chercher à le venger?

« Je suis vieux et vous êtes jeunes, répétait le chef, cependant le feu brûle encore dans mes veines, mais je sais ce que j'ai dit. Je vous défends de descendre dans la vallée. »

Les pleurs des femmes se joignirent aux ordres du chef. Les jeunes gens obéirent à regret, mais plus d'un marmottait qu'il y avait bien des moyens de se défaire d'un homme et que Jim Farrer ne serait pas longtemps dans le pays.

Jim Farrer lui-même n'était pas sans inquiétude en redescendant la montagne avec ses deux chevaux. Autrefois personne n'aurait seulement pris garde au meurtre d'un Indien; mais, maintenant, cet agent qu'avait envoyé le gouvenement s'était mis en tête de protéger ces vauriens-là; il ne savait pas ce qu'il pourrait faire; il valait mieux prendre les devants. Jim dirigea sa course vers la demeure d'un magistrat,

le juge Wells, non loin de Sababa, et annonça de prime abord qu'il venait se constituer prisonnier comme ayant tué un Indien ou un Mexicain qui lui avait volé son cheval.

Le récit de Farrer était plausible. Il avait suivi les traces du cheval, disait-il, à travers de très mauvais chemins qu'il ne connaissait pas. Il était arrivé très haut dans la montagne devant une maison. Il avait vu son cheval attaché à un arbre. Un homme était sorti un couteau à la main. Farrer assurait qu'il avait crié : « C'est mon cheval ! » et que l'autre avait répondu en espagnol, en marchant toujours sur lui : « Non, il est à moi, je l'ai amené de San-Jacintho. » Alors, comme il avançait encore, dit Farrer, je lui ai crié : « Arrêtez ! ou je fais feu ! » Il ne m'a pas écouté, j'ai tiré, il est tombé, et, comme il était à terre, j'ai lâché deux coups de pistolet.

Le devoir du juge était évident. Prenant le prisonnier sous sa garde, il envoya rassembler un jury pour l'accompagner à la pointe du jour à l'endroit du meurtre. Lorsqu'ils arrivèrent, le corps avait disparu, la maison était fermée, quelques traces de sang indiquaient seules le lieu de la tragédie. Farrer se croyait déjà hors d'affaire, mais le juge annonça l'intention de gagner le lendemain le village des Cahuillès, et la terreur ressaisit l'assassin, qui était convaincu que les Indiens lui feraient un mauvais parti.

Il était minuit quand le chef et les principaux des Cahuillès vinrent réveiller le juge dans la petite auberge où il couchait. Ils voulaient le conduire à leur village, auprès du corps d'Alessandro, et ils furent consternés d'apprendre qu'ils avaient rendu l'enquête impossible en l'emportant loin du théâtre du crime.

Le juge les accompagna cependant pour interroger Ramona.

La malheureuse femme était hors d'état de répondre; la fièvre et le délire l'avaient saisie; elle ne reconnaissait plus son enfant, mêlant le nom d'Alessandro et de Felipe à des lambeaux de prières, et serrant convulsivement dans ses mains son rosaire comme si on voulait le lui arracher.

Le juge Wells appartenait à la frontière, et il n'avait pas le cœur tendre, mais il avait les larmes aux yeux en regardant l'infortunée Ramona.

Il avait examiné le corps et questionné les Indiens sur le premier récit de Ramona. Il était évident que le récit de Farrer n'était pas exact et qu'Alessandro n'avait pas de couteau. Il n'avait pas eu le temps de faire dix pas ni de dire dix paroles avant la volée de coups de feu que Ramona avait entendue en courant à la porte. L'enquête fut remise à huitaine, malgré les objections de Farrer. Le témoignage de Ramona était nécessaire.

Le jour de l'audience arriva sans que la pauvre jeune femme fût en état de comparaître. Le juge savait bien que les Indiens l'aurait apportée au tribunal dans leurs bras, si elle avait repris ses sens. Farrer était seul avec son avocat, et, bien que sa réputation de brutalité fût bien établie dans le pays et que les habitants eussent été ravis de s'en débarrasser, le juge ne pouvait se risquer, en l'absence de tout témoignage direct, à perdre toute popularité dans le district et à passer pour favorable aux Indiens. Il se vit donc forcé à regret de rendre sa sentence en faveur de l'acquittement de Farrer, qui n'avait commis qu'un « justifiable homicide ». Le juge le regrettait d'autant plus qu'il avait connu et

apprécié Alessandro et Ramona pendant leur séjour à Sababa, et qu'il savait bien, comme tout le pays, comme Farrer lui-même, qu'en possession de sa raison, Alessandro eût été incapable de voler un cheval. Si Ramona venait à mourir, pensait le juge, il pourrait prendre l'enfant et l'élever dans sa maison. Il se promettait d'aller revoir la malheureuse femme dans le village des Cahuillès. Mais le secours approchait, intime et fidèle. Felipe était enfin sur la trace de Ramona.

XXV

Efficacement déçu par la fidélité de Carmena, Felipe avait dirigé ses recherches du côté de Monterey, à quelque distance de la ville, dans un petit établissement de catholiques où les Indiens paraissaient souvent pour quelques jours, sur le port, où les capitaines des navires s'étonnaient tous de la pensée qu'ils pussent employer un Indien : personne n'avait entendu prononcer le nom d'Alessandro Assis. Il résolut de visiter tous les villages des Indiens l'un après l'autre ; Alessandro avait dû se réfugier parmi les hommes de sa race.

De mission en mission, de ruine en ruine, Felipe apprit à comprendre la tristesse du père Salvierderra et l'indignation de sa mère contre les envahisseurs hérétiques qui avaient détruit l'œuvre des franciscains et réduit leurs troupeaux indigènes à la plus affreuse misère. Presque partout les Pères avait fini par mourir à leurs postes, donnant aux Indiens qui les entouraient le pain qu'ils s'ôtaient de la bouche pour nourrir leurs ouailles. Mais dans aucune de ces missions les Indiens ne connaissaient Alessandro. Les peuplades du Nord ne fréquentaient guère ces régions, di-

saient-ils, leur dialecte n'était pas le même, et ils s'entendaient difficilement. A Santa-Barbara, Felipe résida quelque temps au collège; les Pères avaient entendu raconter l'histoire de Ramona par le père Salviederra; mais, avant de mourir, le vieillard avait dit à ses compagnons qu'il ne pouvait être assuré en son esprit que ses prières pour la pauvre fugitive eussent été entendues; l'augure ne paraissait pas bon pour les recherches de Felipe.

Il était plus triste que jamais lorsqu'il reprit son chemin vers la Californie, apprenant maintenant quelquefois qu'on avait connu Alessandro, plus encore Pablo Assis, son père, mais personne n'avait ouï de leurs nouvelles depuis le désastre à Témecula. « Les habitants du village s'étaient dispersés comme un vol de canards sous l'orage, disaient les Indiens, il ne se reformera jamais tout entier. » Les hommes de Témecula s'étaient répandus dans toutes les directions. Il y en avait un à San-Juan-Capistrino qui vivait près de l'église, avec sa femme ; le prêtre de cette station était dur et exigeait un loyer d'une pauvre chambre qu'habitait l'Indien, qui avait aussi le soin de la chapelle. Felipe partit pour San-Juan-Capistrino.

Grand Dieu! quelle misère frappa ses regards en entrant dans la chambre froide et nue, reste d'un bâtiment ruiné. Une femme malade était couchée sur un tas de haillons. L'Indien s'excusait. « Nous sommes pauvres, dit-il, et ma femme est malade; je suis fâché de n'avoir pas de lumière. »

La main de Felipe était déjà dans sa bourse. « Je veux seulement vous faire quelques questions, dit-il. Vous venez de Témecula, m'a-t-on dit?

— Oui, je suis de Témecula », dit l'Indien d'une

voix altérée. Le souvenir de ses injures n'était pas effacé.

« Je cherche Alessandro Assis, qui habitait autrefois Témecula. Vous l'avez connu, n'est-ce pas? » demanda vivement Felipe.

Un éclair du feu couvant sous les cendres illumina tout à coup le visage du gentilhomme mexicain comme il prononçait ce nom. « Ah! se dit l'Indien Antonio, naguère le compagnon d'Alessandro dans toutes ses entreprises de travail, senor Moreno, vous n'êtes pas venu à la bonne porte pour savoir des nouvelles d'Alessandro Assis. Ce n'est pas Antonio qui vous mettra sur les traces de la senorita et de son cheval Baba! C'est le cheval que vous voudriez retrouver, bien sûr! » Alessandro lui avait raconté comment le fidèle animal était venu à sa voix et avait franchi les barrières du corral.

« Oui, senor, je l'ai connu, répondit Antonio.

— Vous ne savez pas où il est maintenant? On m'avait dit qu'il était allé à Monterey, mais je l'y ai cherché en vain.

— Les hommes de Témecula sont dispersés, les uns ici et les autres là, du côté de Capitan-Grande, dans la Californie du Sud, et tous sont comme nous, des mendiants », répliqua Antonio d'un ton bourru.

Felipe ne soupçonnait pas que l'Indien le trompait volontairement; il lui donna une pièce d'or en disant tristement : « Je suis bien fâché, j'espérais trouver des renseignements auprès de vous ». Antonio se reprochait presque son mensonge. Senor Felipe avait toujours été bon pour eux, mais il fallait bien protéger Alessandro. Pour la seconde fois la fidélité des pauvres Indiens avait éloigné l'assistance des nécessités de Ramona.

A Témecula, Mrs Hertsell donna des renseignements plus véridiques sur les mouvements d'Alessandro, mais les souvenirs de la brave femme confirmaient les plus tristes pressentiments de Felipe.

« Alessandro était venu seul, à pied, dans un grand besoin, dit-elle ; il avait voulu vendre son violon ; elle lui avait avancé de l'argent. S'il était vivant, bien sûr, il serait revenu payer ce qu'il devait. Il n'y avait pas beaucoup d'Indiens comme Alessandro et son père ; s'ils avaient été plus nombreux, le shériff de San-Diego lui-même n'aurait pas pu les chasser de leurs maisons.

— Qu'auraient-ils pu faire ? dit Felipe tristement ; la loi leur était contraire. J'ai perdu une grande partie de ma propriété de la même manière.

— Ils se seraient battus, au moins, dit-elle ; c'était ce qu'ils répétaient tous : « Oh ! si Alessandro était ici ! »

Felipe demanda à voir le violon.

« Mais ce n'est pas celui d'Alessandro, dit-il.

— Non, c'est celui de son père ; il vaut beaucoup d'argent. Il est très ancien, à ce qu'on dit ; si l'on pouvait trouver quelqu'un pour l'acheter, mais je n'ai encore vu personne ; ça n'empêche pas que nous serons remboursés de notre argent, si Alessandro est en vie ! »

En face de la bienveillance de Mrs Hertsell, Felipe se décida à lui raconter toute l'histoire. Son étonnement était inexprimable ; mais elle s'écria : « Si la senorita est avec lui, ils se sont cachés quelque part. Il n'y a personne comme les Indiens pour se cacher, et ils sont secrets comme le tombeau. D'abord, ils adoraient tous Alessandro, qu'ils regardaient déjà comme devant être leur chef. A votre place, je ne renoncerais pas ; j'irais voir à San-Pasquale. Je me souviens bien que je l'ai

pressé de passer la nuit ici et qu'il a répondu : « Je ne peux pas »; peut-être la jeune fille était-elle cachée quelque part dans les environs. »

Jamais Mrs Hertsell n'avait été si surprise et si embarrassée, mais ses paroles avaient fortifié et ranimé Felipe.

« Quand je les aurai trouvés, je les ramènerai tous deux chez moi », dit-il à la brave femme en prenant le chemin de San-Pasquale.

Un désappointement plus vif que jamais attendait cependant à San-Pasquale le persévérant Felipe. Ysidro avait suivi l'exemple d'Alessandro; il avait vendu ce qu'il ne pouvait conserver, et il avait quitté San-Pasquale pour Mos-Grande, huit jours avant l'arrivée de Felipe. Peut-être savait-il dans quelle direction comptait s'établir Alessandro, mais personne dans le village n'en avait d'ailleurs été instruit. On croyait seulement qu'il était allé du côté du nord.

« Du côté du nord! Felipe avait déjà battu tout le terrain de ce côté-là. Les Indiens lui causaient un nouvel embarras en appelant Majella la femme d'Alessandro. Y avait-il par hasard deux Alessandro Assis?

« N'avez-vous jamais entendu le nom de Ramona? demanda-t-il.

— Non, senor.

— Savez-vous par hasard où ils avaient été mariés?

— Oui, à San-Diego, par le père Gasparo. »

Espérant contre toute espérance, Felipe se dirigea vers San-Diego. Le père Gasparo était absent, lui qui aurait tout compris au premier mot; il avait laissé à sa place un jeune prêtre irlandais qui communiqua le registre de la sacristie au gentilhomme mexicain, mais qui ne oouvait pas faire davantage. Le mariage

d'Alessandro Assis y était bien inscrit, mais c'était avec Majella Pheil. Ramona ne se serait pas mariée sous un nom qui n'était pas le sien... mais quelle était cette femme qu'Alessandro avait épousée moins de dix jours après avoir enlevé Ramona ? Où se trouvait le tombeau solitaire de celle-ci ?

Felipe perdait courage. Il écrivit à tous les prêtres entre San-Diego et Monterey pour demander s'il ne se trouvait pas sur quelque registre l'indication du mariage d'Alessandro Assis avec Ramona Ortegua. Il était possible qu'il existât un autre Alessandro Assis. Les Pères avaient quelquefois répété ces noms qu'ils donnaient à leurs convertis, mais aucune trace du mariage d'Alessandro Assis ne se retrouva, sinon sur le registre du père Gasparo, que Felipe avait déjà examiné. Il n'avait plus d'autre ressource que de retourner chez lui.

Un jour, comme il sortait de San-Pasquale, il avait rencontré une famille d'Indiens qui cheminaient tristement. La femme pleurait. Felipe leur avait donné de l'argent, et ils lui avaient demandé de l'ouvrage. Les employés étaient déjà trop nombreux sur la terre des Moreno, maintenant que leurs revenus étaient réduits.

« Je ne puis pas vous occuper, mes pauvres gens, avait dit Felipe, je demeure bien loin d'ici ; où pensez-vous aller?

— Quelque part du côté de San-Jacintho, avait répondu l'Indien ; on dit que les Américains ne sont pas encore arrivés là, et j'ai un frère établi dans un village. Adieu, senor, et que les saints vous rendent le bien que vous nous avez fait. »

Le nom de San-Jacintho était resté dans la mémoire de Felipe.

« Savez-vous s'il y a beaucoup d'Indiens à San-Jacintho? demanda-t-il à Juan Canito en revenant tristement dans sa demeure solitaire.

— Dans la montagne? dit Juan.

— Oui, dans la montagne; où pourraient-ils habiter du reste?

— Dans la vallée. La vallée de San-Jacintho est belle et large, bien que la rivière n'y soit pas bien sûre. Il y a là de bons pâturages et un grand village d'Indiens; bien des gens de l'ancienne mission de San-Luis-Rey se sont établis par là; ce sont les Indiens les plus sauvages du pays. Tout à fait farouches, senor! »

Le lendemain matin, Felipe partit pour San-Jacintho. Comment n'avait-il jamais entendu parler de ces villages indiens? Il arriva à San-Bernardino; dans la rue de la paisible petite ville, il leva les yeux vers la montagne, toute dorée de couleurs variées sous les rayons du soleil.

« C'est San-Jacintho? » dit-il à un passant, et son cœur s'écriait : « Je l'ai trouvée, elle est là! »

Au même instant une charrette attelée de deux chevaux noirs traversaient la chaussée, heurtant l'interlocuteur de Felipe, qui commençait à grommeler, lorsque celui-ci, enfonçant ses éperons dans le flanc de son cheval, s'élança à la poursuite de la charrette, criant : « Baba! Baba! mon Dieu! » et répétant aux assistants : « Arrêtez donc cet homme avec les chevaux noirs! »

Jos, qui s'entendait appeler de tous côtés, arrêta de son mieux Benito et Baba, regardant à droite et à gauche d'un air anxieux, lorsque Felipe se jeta à bas de son cheval, saisissant Baba par la bride et répétant son nom pendant que le cheval hennissait et se cabrait,

reconnaissant à l'instant sa voix. La foule commençait à s'amonceler; San-Bernardino avait toujours eu ses doutes sur la légitime possession de Jos des deux chevaux noirs. « Comment avez-vous eu ce cheval-là? » criait Felipe.

Jos était un plaisant, qui ne se pressait jamais. Il croisa ses jambes l'une sur l'autre d'un air tranquille avant de répondre, dans sa propre langue, avec un accent du Tenessee incompréhensible pour Felipe : « Il faudrait du temps, senor, pour vous raconter comment il se trouve que je les conduis tous les deux; mais ils ne sont à moi ni l'un ni l'autre », et, comme il s'aperçut que Felipe ne le comprenait pas, il reprit en espagnol assez intelligible : « Cela vous ira peut-être mieux en mexicain; les chevaux appartiennent à un Indien qui s'est établi à San-Jacintho, dans la montagne, du moins celui-là », et il touchait Benito du manche de son fouet; « l'autre était à sa femme, à ce qu'il disait toujours... »

Jos n'avait pas fini de parler, que Felipe sautait dans la charrette et criait à la foule : « Tenez mon cheval, il faut que j'aille chez cet homme pour lui parler. Trouvée! mon Dieu! Les saints soient loués!

— Encore les saints! » pensa Jos, qui répondit tout haut : « Il faut seulement que je passe chez Tom Wurmser, qui m'attendait cet après-midi pour transporter son bois, senor, et puis nous irons chez nous, et ma mère vous racontera tout ce que vous voudrez! »

Au même moment, comme il tournait la tête des chevaux, Jos aperçut sa mère qui venait en courant, son chapeau retombant sur ses épaules et ses lunettes repoussées sur son front. Dès qu'elle vit les chevaux noirs, elle agita son chapeau au-dessus de sa tête

en criant : « Arrêtez, Jos, arrêtez! je vous cherche, je cours après vous!

— C'est du nouveau! dit Jos; qu'est-ce qui arrive? » Mais elle continuait de parler, sans s'inquiéter de ce que sa voix était étouffée par le bruit des roues : « O Jos! il y a des nouvelles terribles. L'Indien Alessandro a été tué, assassiné, à ce qu'on dit! Là-haut dans la montagne! Il y a un Indien de leurs environs qui est venu avec une lettre pour l'agent! »

Jos ne comprenait pas et se retourna vers Felipe : « Maman les aimait beaucoup tous les deux! l'Indien et sa femme, ceux à qui appartenaient les chevaux! » Et il cria à sa mère le seul renseignement qu'il eût encore obtenu de Felipe : « C'est son frère à elle, il la cherche partout! Il a reconnu Baba! »

Tante Ri, au contraire, saisit à l'instant la situation; elle essuya ses larmes, en répétant : « J'avoue cette fois qu'il y a une Providence, comme on dit. Vous êtes son frère Felipe, dont elle m'a parlé tant de fois? Mais elle est morte, je suis sûre qu'elle est morte! Elle n'aura pas pu survivre lorsqu'elle l'aura vu assassiné à ses pieds! Et personne ne peut monter là où ils étaient établis, personne parmi les blancs, à ce qu'ils m'ont dit! »

Felipe pensait comme tante Ri, et il criait tout haut : « Trop tard, j'arrive trop tard; elle sera morte du même coup! » lorsqu'il entendit la voix de Jos qui reprenait : « Non, elle ne sera pas morte, maman, elle est jeune et elle a un petit enfant dans les bras.

— C'est vrai, dit tante Ri; si l'enfant est vivante, elle ne mourra pas. Les bêtes féroces elles-mêmes ne lui auront pas fait de mal! »

Felipe avait écouté la tête dans ses mains; il releva

les yeux, en disant : « Est-ce loin d'ici? J'y vais! Partons! Puis-je avoir les chevaux?

— Vous y avez plus de droits que moi, commençait Jos dans son patois du Tenessee, puis il reprit en espagnol : « Bien sûr, ils sont à vos ordres! » Mais tante Ri criait de son côté : « Il faut qu'il m'emmène, Jos; je ne reste pas ici en sentant cette pauvre femme dans le chagrin. D'ailleurs, si elle est morte, il y a toujours l'enfant! J'y vais avec lui! »

Felipe était si reconnaissant et si éloquent dans ses remerciements, qu'il coupa momentanément la parole à tante Ri. « Je ne sais pas trop comment nous allons grimper cette montagne, dit-elle à son fils, mais je n'oublie jamais un chemin, et le Seigneur y pourvoira; il ne va pas laisser cette pauvre petite Ramona dans l'embarras. Je n'ai peur de rien, de rien du tout! »

La difficulté de se comprendre ralentissait nécessairement la volubilité de la conversation de tante Ri avec Felipe, mais tous deux se sentaient unis par une même intention et un même dévouement; leurs efforts tendaient au même but, que Benito et Baba semblaient comprendre, car ils trottaient avec une ardeur infatigable. On avait fait quinze ou seize lieues sans s'arrêter, lorsque tante Ri montra de la main une maison lointaine, à la droite du chemin, la première qu'on eût rencontrée depuis longtemps. « Il nous faudra coucher là, dit-elle; s'ils sont dans leur lit, ils se relèveront pour nous recevoir; c'est leur métier; tous les voyageurs s'arrêtent là, et d'ailleurs je ne suis pas sûre du chemin plus loin. Il nous faudra un guide. »

Mon seulement un guide, mais des chevaux, soutint le propriétaire de l'auberge solitaire. Comment faire grimper un mur perpendiculaire de rochers à des che-

vaux de prix comme Baba et Benito? Il fallait au moins un jour et demi pour atteindre le village des Indiens Cahuillès, et tante Ri serrait les dents sans rien dire, mais tout en pensant : « Là où il ira, j'irai; mais j'aimerais autant que Jeff Hyer fût par ici. »

Sans la tristesse de leur mission, Felipe et tante Ri n'auraient pu s'empêcher d'admirer l'extraordinaire beauté du paysage qui se déroulait sous leurs yeux à chaque pas de la périlleuse ascension, qu'ils effectuèrent sans danger sous la conduite du jeune Merrill et de deux robustes chevaux. Mais le chemin paraissait interminable à l'impatience de Felipe, et il commençait à se lasser du bavardage de tante Ri avec le guide, lorsqu'au milieu du second jour le jeune Américain annonça qu'on approchait du village des Cahuillès. Les cabanes commençaient à se distinguer à l'horizon.

Une grande agitation régnait dans le petit village. Le bruit venait de s'y répandre que Jim Farrer avait été acquitté et ne serait pas puni pour son crime : l'indignation des Indiens était si grande, que le vieux chef était obligé de reprendre son œuvre de pacification. Les visages qui entouraient la charrette étaient sombres et mécontents. Tante Ri était partagée entre le mépris et l'inquiétude. « Je n'ai jamais rien vu de pareil à ces pauvres misérables, disait-elle à Sam Merrill; ils ont tous l'air morts de faim, mais méchants avec ça! Ils pourraient tous nous aplatir, tout de même, si la tête leur en chantait!

— Oh! ils ne nous veulent pas de mal, repartit Merrill en riant. Ils sont furieux du meurtre de cet Indien; c'est ce qui leur donne cet air farouche; je comprends ça; c'était une vilaine action de la part de Jim Farrer de tirer sur le corps d'un homme à terre. Je l'aurais

bien tué, moi aussi, s'il avait emmené mon cheval; il faut bien se défendre, et nous n'avons pas d'autre protection que nos fusils, mais je ne l'aurais pas frappé lorsqu'il était déjà mort; il fallait avoir perdu la tête! »

Tante Ri regardait le jeune Merrill avec une indignation mal contenue. « Si j'entendais Jos parler comme ça! murmurait-elle, je m'attendrais à le voir frappé d'un coup de foudre à mes yeux » ; et elle allait communiquer ses pensées à Sam lui-même lorsque le vieux chef sortit de la maison d'où venait d'entrer Felipe pour l'engager à y descendre comme lui. Ramona était bien là, étendue sur un misérable grabat, les cheveux épars, les yeux égarés, en proie au plus violent délire contre lequel luttaient depuis dix jours toutes les connaissances réunies du village, sans réussir à en dominer l'intensité. « Venez, murmura Felipe, parlez-lui! »

Tante Ri jeta un coup d'œil sur la malade dévorée par la fièvre. « Si j'avais de la petite centaurée seulement, s'écria-t-elle, je viendrais bien à bout de tout cela! » Puis, courant à la porte de la chaumière et sautant dans la charrette : « J'en ai vu des plantes à une demi-lieue d'ici, j'en suis sûre; j'ai senti l'odeur, plus vite; plus vite! poussez les chevaux! criait-elle au jeune Merrill. Ah! voilà, arrêtez-vous, que j'en fasse une provision; nous ne sommes pas au bout de cette fièvre, et il nous en faudra plus d'une infusion! »

Tante Ri ne se trompait pas, et les lèvres desséchées de Ramona s'entr'ouvraient à peine pour laisser passer quelques gouttes du remède salutaire, dont les chaudes effluves l'enveloppaient de toutes parts; mais tante Ri ne se lassait pas. Felipe soutenait la malade dans ses bras. Vers le milieu de la nuit, Ramona s'endormit enfin paisiblement.

Felipe et tante Ri la veillaient avec une égale patience, mais Felipe n'avait pas oublié les prières de Ramona pendant sa maladie à lui, et, ramassant le rosaire doré qui s'était enfin échappé de la main défaillante, il s'agenouilla devant une pauvre petite image de la Madone collée sur la muraille. Les Indiens qui se pressaient à la porte s'agenouillèrent derrière lui.

Un moment tante Ri les regarda tous avec mépris. « Devant une image », pensait-elle, puis elle se reprit : « Ils prient cependant et je vais faire comme eux ! » Elle s'agenouilla à côté d'une jeune Indienne qui pressait dans sa main un pauvre chapelet. Tante Ri ne s'en servit pas, mais elle ne repoussa pas non plus l'offrande de l'Indienne, et jamais elle n'oublia la leçon qu'elle avait reçue ce jour-là.

XXVI

La maison du chef était tournée vers le soleil levant; comme ses vives lueurs pénétraient par la porte ouverte, Ramona ouvrit au jour des yeux conscients, mais étonnés. Tante Ri posa doucement sa main sur les paupières tremblantes. « Nous sommes là, Felipe et moi, dit-elle avec calme; vous n'avez rien à craindre, rendormez-vous ! »

Des larmes coulaient sur ses joues amaigries. « Felipe? murmura une voix éteinte.

— Oui, je suis ici, Ramona chérie ; nous ne vous quitterons pas », répondit-il, et Ramona retomba dans le sommeil bienfaisant qui devait sauver sa vie et sa raison.

« Plus longtemps elle dormira, mieux cela vaudra ! soupira tante Ri; mais ce dont j'ai peur, c'est du moment où elle retrouvera vraiment sa présence d'esprit. Tout sera à recommencer pour elle alors ! »

Tante Ri ne savait pas quels trésors de force et de courage s'étaient accumulés dans l'âme de Ramona pendant ces longues années passées dans la solitude; sa constante douceur avait été soutenue par l'élément héroïque qui se mêle aux souffrances des martyrs, et sa foi indomptable l'avait transformée à l'image de ceux

qui naguère avaient été persécutés, dénués de tout, maltraités, errants dans les déserts et dans les montagnes, dans les cavernes et dans les antres de la terre.

Quand elle se réveilla pour la seconde fois, ses regards cherchaient Felipe, et elle essaya d'articuler : « Comment m'avez-vous retrouvée ? » Mais elle n'avait même pas la force d'embrasser son enfant, qu'on plaça sur son sein. Soulevant maintenant ses yeux vers Felipe, elle murmura : « Alessandro ! » puis son visage se contracta et ses larmes commencèrent à couler.

Felipe ne savait que dire ; il regardait tante Ri d'un air suppliant. Elle n'hésita pas un instant. « Il ne faut pas parler, ma chère, dit-elle ; cela vous fatigue, et nous sommes pressés de vous voir tout à fait guérie. Tenez-vous en paix, nous veillerons à tout. »

Mais Ramona tourna faiblement ses yeux reconnaissants vers Felipe. « Avec vous ! soupira-t-elle.

— Oui, avec moi, chez moi, chère Ramona, repartit Felipe en lui pressant la main. Je vous cherche depuis longtemps. » Puis répondant à l'inquiétude qui se peignait visiblement sur le doux visage : « Je suis seul, dit-il, je n'ai plus personne pour prendre soin de moi, que vous, ma sœur. Ma mère est morte depuis un an. »

Felipe avait rendu à Ramona une double raison de vivre. Ce n'était pas seulement son enfant qu'il fallait élever, Felipe avait besoin d'elle. L'affection qui avait grandi en elle s'unit au dévouement maternel de son âme pour lui donner le courage de lutter contre la maladie. La lutte fut vive, mais courte. Ramona revenait à l'existence. Les Indiens Cahuillès regardaient tante Ri avec le respect dû à une puissante magicienne qui avait triomphé de la mort.

Tout le pays était en émoi sur le compte de Felipe.

De village en village on racontait que sous les huttes des Cahuillès se trouvait un gentilhomme mexicain des mains duquel l'argent coulait comme de l'eau au service de cette sœur qu'il avait cherchée avec quatre chevaux à travers la Californie, et qu'il allait emmener dans son palais du sud, dès qu'elle serait en état de voyager. Avant de partir, par exemple, il ferait arrêter et pendre l'homme qui lui avait tué son mari. Il n'y avait pas de doute à cela, ou bien peut-être il lui mettrait une balle dans la tête. Jim Farrer était bien sûr de son affaire.

Jim Farrer lui-même commençait à s'inquiéter. La sentence du juge qui l'avait mis en liberté n'avait pas détruit toutes ses préoccupations, même avant l'arrivée de Felipe, et la convalescence de Ramona les avait renouvelées. Ramona seule savait qu'Alessandro n'avait point de couteau à la main lorsqu'il était sorti de sa maison, mais elle-même ne savait pas que les insultes dont il avait entretenu le juge n'avaient existé que dans son imagination. Alessandro avait seulement dit : « Senor, que je vous explique... » le coup de feu était parti, et il avait encore fait quelques pas en tendant des mains suppliantes, avant de tomber... mort ! Le souvenir de ces regards revenait quelquefois désagréablement à Jim Farrer, tout endurci qu'il fût ; la présence de Felipe acheva de le troubler ; il partit un jour, sans prévenir personne, et ne reparut plus dans le pays. Il était temps, car deux jours après sa disparition Felipe entra dans le cabinet du juge Wells pour demander communication de l'enquête préliminaire qui avait eu lieu à l'occasion du meurtre d'Alessandro Assis. Comme le juge, consultant ses notes, conclut son résumé en disant : « Si Jim Farrer a dit vrai, le

témoignage de la femme est faux », Felipe bondit sur ses pieds, en criant : « C'est ma sœur adoptive, senor, et, si cet homme me tombe sous la main, je le tuerai comme un chien. Nous verrons bien alors si le jury de San-Diego me poursuivra pour avoir délivré le pays d'une pareille brute! » Et Felipe l'aurait fait comme il le disait.

Lorsque tante Ri apprit que Jim Farrer avait disparu, elle repoussa ses lunettes sur son front d'un air pensif. « Il peut bien quitter le pays et s'en aller le plus loin qu'il voudra, dit-elle, il ne se débarrassera pas pour cela de la présence de cet Indien qu'il a tué, et je réponds bien qu'il le suivra partout! »

Ramona reprenait tous les jours ses forces, et les pauvres Indiens qui l'avaient entourée généreusement d'un dévouement sans bornes, qui avait modifié toutes les idées de tante Ri sur leur compte, voyaient bien qu'elle allait leur échapper pour toujours, comme un lien de plus brisé avec la civilisation et les races supérieures. Mais le fardeau de leur misère pesait trop cruellement sur eux pour qu'ils pussent regretter d'en voir Ramona délivrée. Son petit enfant n'avait pas souffert de sa maladie : une des jeunes Indiennes du village avait partagé entre elle et son enfant le lait de son sein; la petite fille était souriante et fraîche lorsque sa mère la reprit dans ses bras. « Vous m'avez rendu mon enfant, ma sœur, dit Ramona; je ne peux pas vous récompenser, mais je prierai Dieu pour vous toute ma vie. » Elle suivait Felipe comme un petit enfant suit sa mère, sans même l'interroger sur ses projets.

Tante Ri contemplait cette simple confiance et cette sérénité qui avaient toujours caractérisé Ramona avec une surprise émue. « Je ne sais pas si je n'en viendrai

pas à prier les saints un jour, peut-être à devenir Indienne, disait-elle, quand je la vois supporter ses chagrins comme elle fait, et elle n'a pas d'autre consolation que celle-là, j'en réponds! Il me semble qu'il me pousse tous les jours des idées nouvelles dans la tête ! ce que je sais bien, c'est que je ne dirai plus jamais de mal des Indiens ! »

Ce qu'il y avait de plus dur était de dire adieu à tante Ri. Felipe s'en rendait compte. « Pauvre fille, pensait-il, c'est ce qu'elle a connu ressemblant le plus à la main d'une mère! » Et il prolongeait son séjour à San-Bernardino sous prétexte de laisser à Ramona le temps de reprendre ses forces. Lorsqu'il fallut enfin se séparer, il fut heureux pour Ramona que l'engourdissement d'un coup terrible endormit encore sa faculté de souffrir. Elle n'était pas arrivée à sentir qu'Alessandro n'était plus. A peine comprenait-elle qu'une vie nouvelle s'ouvrait devant elle.

Felipe ne devinait pas cela, et il s'étonnait joyeusement, à travers les journées de leur long voyage, de voir toujours Ramona placide et sereine, l'accueillant invariablement avec un sourire reconnaissant. « Elle croit me devoir quelque chose! pensait-il avec un remords poignant, à moi qui aurais pu lui épargner toute cette souffrance si j'en avais eu le courage. » Felipe ne pouvait pas se pardonner sa faiblesse.

En approchant de la maison, Felipe s'aperçut que Ramona cherchait souvent à lui cacher qu'elle avait répandu des larmes. Il lui dit enfin : « Chère Ramona, ne vous gênez pas pour pleurer devant moi. Je sais qu'il y a dans les larmes un baume salutaire.

— Je ne crois pas cela, Felipe, repartit Ramona. Les larmes sont une satisfaction égoïste de la faiblesse. Le

père Salviederra disait que c'était un devoir de présenter toujours aux autres un front serein, et que de fois ne l'ai-je pas vu un sourire sur les lèvres, lorsque nous savions bien que son cœur était brisé; il ne pleurait que la nuit, pendant ses longues prières, en tête-à-tête avec Dieu. J'ai appris quelque chose dans la solitude, Felipe, et il me semble que je comprends mieux le père Salviederra et aussi Alessandro, qui savait depuis son enfance tout ce que disaient le ciel, le soleil, les grands arbres. Mon enfant les comprendra plus vite que moi; j'espère qu'elle aura l'ouïe d'Alessandro, comme elle a ses yeux. »

Lorsque Ramona parlait ainsi d'Alessandro, Felipe se taisait, car il n'osait pas prononcer son nom, et Ramona semblait le sentir auprès d'elle. Felipe ne pouvait pas sonder les profondeurs du cœur de sa sœur, et il le comprenait.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, tous les vieux serviteurs étaient réunis à la porte, sauf Margherita et Luigo, qui étaient mariés et qui avaient pris une place sur le rancho du senor Ortegua. Tous souriaient et parraissaient contents, malgré un vague pressentiment de tristesse, car ils ignoraient l'étendue des malheurs de leur chère senorita, mais il leur semblait cependant qu'elle devait être bien changée. « Et la senora qui n'est plus là, disait Marda. La maison n'est plus la même depuis qu'elle est morte.

— Oh! pour ça, repartit Juan Canito, je m'en console; elle n'était pas commode tous les jours, la senora, et vous verrez que nous serons plus heureux avec Felipe et la senorita, à moins qu'elle ne soit bien changée! »

Au même moment, les serviteurs aperçurent Ramona qui venait à eux son enfant dans les bras : elle était

pâle, mais c'était toujours elle ; d'un pas elle s'avança vers la vieille Marda : « Vous aimerez ma petite fille, n'est-ce pas, Marda ? j'en suis sûre. » Et tous s'écrièrent les larmes aux yeux : « Senorita, senorita ! Dieu vous bénisse, senorita ! » L'enfant passait de main en main sans crier. Ramona elle-même lui fit franchir le seuil de la maison.

« Par là, par là, ma sœur, criait Felipe. J'ai fait préparer pour vous la chambre du père Salviederra. C'est la plus gaie ; elle conviendra mieux à l'enfant. « Et Ramona comprit que Felipe avait deviné la répugnance qu'elle éprouvait à revoir son ancienne chambre. Bien des semaines devaient s'écouler avant qu'elle se décidât à en pousser la porte.

Felipe devinait les désirs de Ramona, par une intuition de tendresse qu'il avait bien de la peine à modérer. Elle était plus belle que jamais, mais le changement qu'il constatait l'affligeait parfois pour l'avenir auquel il aspirait. Elle lui paraissait de temps en temps plongée dans une communion sainte avec l'infini qui établissait autour d'elle une garde d'esprits invisibles. La vieille Marda exprimait la même impression lorsqu'elle répondait à ceux qui s'étonnaient que le senor n'eût pas encore épousé la senorita : « Il pourrait tout aussi bien penser à épouser sainte Catherine ! »

Cependant ce que le senor avait rêvé tant de fois s'était réalisé ; un enfant réjouissait de sa présence le jardin, la véranda, la maison tout entière ; mais ce n'était pas l'enfant de Felipe, c'était l'enfant de Ramona, veuve d'Alessandro, et revenue au pays comme la fille de la maison. Si la petite fille eût appartenu à Felipe, elle n'eût pas pu tenir plus de place dans son cœur et dans sa vie. Elle avait appris dès l'abord à

dormir dans les bras de Felipe comme dans ceux de sa mère, sa petite main cachée dans la barbe noire, tout près des lèvres qui la caressaient souvent. Ramona seule l'emportait sur son enfant dans le cœur de Felipe, mais il n'osait pas témoigner à la mère la tendresse qu'il montrait à la petite fille. Ramona lui apparaissait toujours en la présence d'Alessandro.

Une chose pesait sur la conscience de Felipe comme une constante humiliation : c'était le trésor caché. Il se décida un jour à en parler à Ramona, qui l'interrompit dès les premiers mots.

« Je sais, dit-elle. Quelquefois, quand nous étions dans un grand embarras, j'ai pensé que nous aurions eu bien besoin de quelques-uns de ces joyaux, mais ils sont à l'Église, la senora Ortegua l'avait ordonné ainsi, si je me mariais contre le gré de votre mère.

— Le père Salviederra est mort et les pierreries n'ont pas été données à l'Église, repartit Felipe d'un air confus ; d'ailleurs, c'était seulement dans le cas où vous seriez mariée d'une manière indigne que ma tante en avait disposée en faveur de l'Église.

— D'une manière indigne ? répéta Ramona. Je n'avais pas compris cela. Je ne me suis pas mariée indignement. Êtes-vous sûr, Felipe, que ces pierreries appartiennent à mon enfant ?

— Parfaitement sûr, dit Felipe ; le père Salviederra le disait comme moi.

— Il faut que j'y réfléchisse encore », dit Ramona. Mais quelques jours plus tard les joyaux étaient mis en lieu sûr à los Angeles pour y être conservés jusqu'à la majorité de la petite Ramona. Si elle venait à mourir, don en était fait d'avance à l'Église, au collège de Santa-Barbara. La mère l'avait exigé.

La vie s'écoulait ainsi paisible et sereine dans la maison Moreno. Nul élément contradictoire n'y subsistait, et Ramona était redevenue la même que dans le temps passé. Les combats intérieurs qui avaient signalé son retour au logis, lorsqu'il lui semblait retrouver partout l'empreinte des jours perdus, avaient complètement cessé. Ramona avait remporté la victoire. Felipe le savait bien.

Felipe voyait maintenant plus clair dans le cœur de Ramona, et il ne perdait pas l'espoir de le conquérir un jour, mais il était agité par de grandes indécisions. La situation de la Californie lui devenait chaque jour plus insupportable. Les Américains avaient envahi tout le pays, et leur manière de vivre lui paraissait incompatible avec les habitudes d'un gentilhomme. La langue espagnole elle-même disparaissait peu à peu. L'isolement s'accroissait de jour en jour, et Felipe commençait à penser à Mexico, qu'il n'avait jamais vu, comme un exilé pense à la patrie absente. Mais que dirait Ramona de cette idée? Serait-elle disposée à l'accompagner dans sa nouvelle existence?

A la première parole qu'il laissa échapper sur ce sujet, sa surprise fut extrême, car Ramona s'écria :

« Les saints soient bénis! Je n'osais pas vous en parler, Felipe; mais ce que je désire le plus au monde, c'est que Majella soit élevée à Mexico! »

Et comme elle parlait, Felipe entrevit comme à la lueur d'un éclair qu'elle serait heureuse d'épargner à sa fille ce fardeau d'une origine inférieure qu'elle avait pour son compte héroïquement accepté.

Le parti était pris, la question tranchée. Avec plus de facilité qu'il n'aurait cru possible, Felipe trouva l'occasion de vendre sa propriété à de grands spéculateurs

américains qui convoitaient depuis longtemps le bien des Moreno. Les terres avaient augmenté de valeur, et Felipe se trouvait en mesure de mettre à exécution tous ses projets d'existence à Mexico. Une vie nouvelle semblait animer Ramona depuis que le changement était décidé et qu'une carrière nouvelle s'ouvrait devant sa fille. L'espoir de Felipe s'en accroissait. Pourquoi un amour nouveau ne prendrait-il pas aussi possession de son cœur?

Il ne pouvait contenir plus longtemps les pensées qui remplissaient son âme. On était arrivé à Monterey, et c'était le lendemain qu'on devait mettre à la voile pour le Mexique. Felipe et Ramona revenaient de faire leurs derniers arrangements sur le navire, ils sortaient de la barque, la lueur des étoiles tombait sur la tête nue de Ramona, qui s'appuya sur le bras de Felipe en disant comme elle l'avait dit une fois : « Que vous êtes bon, mon cher Felipe! » Mais ce soir-là il pressa vivement ses doigts en s'écriant : « Ramona, ma bien-aimée, est-ce que vous ne pourriez pas apprendre à m'aimer? »

Elle le regarda d'un air confondu. « Felipe, mon frère! cria-t-elle, comme pour le rappeler à lui-même.

— Non, je ne suis pas votre frère! répondit-il, j'aimerai mieux mourir!

— Felipe! répéta Ramona, cette fois avec un accent douloureux.

— Pardonnez-moi, bien-aimée, s'écria-t-il, mais il y a si longtemps que je vous aime, si longtemps! »

Ramona ne répondit pas, sa tête était retombée sur sa poitrine, elle comprenait ce qu'elle n'avait jamais compris, une lumière nouvelle se répandait sur tout le passé. « Cher Felipe, dit-elle enfin, en joignant les mains, j'ai été bien égoïste, je ne savais pas...

— Non, vous ne saviez pas, dit-il, mais je n'ai jamais aimé que vous; ne pourriez-vous pas m'aimer un peu en retour? Je ne voulais rien dire encore... de bien longtemps... mais maintenant que j'ai laissé échapper mon secret, je ne puis plus me taire... »

Ramona se rapprocha de lui, ses mains restaient jointes. « Je vous ai toujours aimé, Felipe, dit-elle; mais ne savez-vous pas, et sa voix devenait plus solennelle, qu'il y a une partie de mon être qui est morte... morte, et qui ne peut pas revenir à la vie? Que feriez-vous d'une femme à moitié morte, Felipe? »

Il jeta ses bras autour d'elle avec transport. « Vous ne diriez pas cela si vous ne pensiez pas devenir ma femme! s'écria-t-il. Venez à moi, bien-aimée, et peu m'importe si vous vous croyez morte ou vivante! »

Ramona ne résistait pas à ses embrassements. Heureusement pour Felipe qu'il ne connaissait pas, qu'il ne devinait pas la Ramona qui avait fait le bonheur d'Alessandro et qui s'était jetée dans ses bras en criant : « Emmenez-moi avec vous! j'aime mieux mourir que de me séparer de vous! »

Ramona avait dit vrai, une partie de son être était morte, mais elle avait compris en même temps par le sûr instinct de l'affection que Felipe l'aimait comme elle avait aimé Alessandro. Pouvait-elle refuser son bonheur à celui qui l'avait sauvée, qui avait sauvé son enfant? Pouvait-elle retourner en arrière, vers les relations passées, après de tels aveux? Elle n'hésita pas. « Je suis votre femme, mon cher Felipe, dit-elle d'une voix grave et lente, si cela peut vous rendre heureux, et si vous croyez que ce soit bien!

— Bien! Heureux! cria Felipe, hors de lui à cette révélation d'un bonheur qu'il n'espérait pas encore. Il n'y

a pas d'autre bonheur, ni d'autre chemin à suivre! Ma Ramona, je vous aimerai tant que vous oublierez bientôt que vous êtes morte, comme vous dites! »

Une expression si étrange passa sur le visage de Ramona, que Felipe en tressaillit, mais ce fut la dernière fois qu'il la vit.

Le nom du général Moreno assurait à son fils de nombreux amis dans la ville de Mexico. Deux jours après leur arrivée, ils furent mariés à la cathédrale, Juan Canito avec ses béquilles et la vieille Mardá derrière eux. L'histoire du roman de leur vie s'était répandue dans la société, et la belle senora Moreno attirait tous les regards. Felipe ne se lassait pas de contempler la dignité douce qui distinguait Ramona dans toutes les réunions. Sa vie était si nouvelle, qu'il lui arrivait parfois de se demander si elle était bien la même Ramona. Seulement, lorsque dans les jardins de la cité elle entendait au loin la voix des tourterelles qui se répondaient, elle levait les yeux au ciel, et elle écoutait. « Majella! » disait encore Alessandro. Ce fut le seul secret que son âme loyale et tendre cachât jamais à Felipe. Peu de maris furent plus heureux que lui.

Des fils et des filles lui naquirent pour soutenir son nom. Les filles étaient toutes charmantes, mais la plus belle de toutes, la préférée du père et de la mère fut toujours l'aînée, celle qui avait le nom autrefois porté par sa mère et qui n'était que la belle-fille du senor Felipe, Majella, la fille d'Alessandro l'Indien.

FIN

COULOMMIERS. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00728534 0